34793/D.

FROM THE LIBRARY
OF WILLIAM MORRIS
KELMSCOTT HOUSE
HAMMERSMITH

778 Macquer. Art de la Teinture en Soie, LARGE PAPER, 6 *plates, calf,*
autograph of Wm. Morris (*Paris*), 1763

William Morris
16 Queen Sq:

ART
DE
LA TEINTURE
EN SOIE.

Par M. MACQUER.

M. DCC. LXIII.

THÈSE

DE

LA TEINTURE

EN SOIE.

PAR M. MACQUER.

M. DCC. LXII.

6364

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

AVANT-PROPOS.

LES avantages de l'Art de la Teinture, & l'importance dont il eſt pour le Commerce ſont trop connus pour qu'il ſoit beſoin de les expoſer ici. Tout le monde ſçait que c'eſt par le ſecours de cet Art, que nous tranſportons ſur nos habillemens & ſur nos meubles les couleurs vives & brillantes, dont la nature pare avec tant d'éclat ſes plus belles productions.

Mais il eſt important de faire remarquer que cet Art, quoique porté à un certain degré de perfection par la pratique de ceux qui l'exercent, eſt encore rempli de beaucoup de difficultés; il offre quantité de problêmes à réſoudre, & un grand nombre de procédés défectueux, dont on ne peut eſpérer la réforme que du concours des Phyſiciens les plus éclairés avec les Artiſtes les plus intelligents.

Feu M. du Fay & M. Hellot ſont les premiers Sçavans qui aient porté leurs vûes ſur cet objet; le travail de ce dernier a procuré au Public le Traité de la Teinture des Laines, Ouvrage, ſans contredit, le meilleur & le plus complet qui ait paru juſqu'à préſent ſur cette matiere.

La Teinture des Laines eſt à la vérité la branche la plus étendue & la plus importante de cet Art; elle peut même en être conſidérée comme la baſe: mais celle des Soies, des Fils, & des Cotons mérite auſſi une très-grande attention.

Des circonſtances particulieres m'ayant déterminé il y a déja long-tems à m'inſtruire des pratiques de la Teinture des Soies; je fréquentai l'Attelier d'un de nos meilleurs Artiſtes en ce genre; il ſe prêta avec le plus grand zele à me donner tous les éclairciſſements dont j'avois beſoin; je ſuivis exactement le détail de toutes ſes opérations, & je les rédigeai par écrit.

Depuis ce tems, l'Académie s'étant déterminée à publier la Deſcription de tous les Arts & Métiers, je crus qu'il étoit de mon devoir de lui communiquer les matériaux que j'avois ſur l'Art de la Teinture en ſoie; elle a agréé ce travail, & m'a chargé d'y mettre la derniere main.

Je puis aſſurer qu'on trouvera dans la Deſcription de cet Art toute l'exactitude & la fidélité qui ſont le mérite eſſentiel de ces ſortes d'Ouvrages. C'eſt à l'Artiſte intelligent qui ne m'a rien caché, qui m'a même communiqué généreuſement juſqu'à ſes pratiques particulieres, que le Public ſera

redevable de ces avantages. Je ſouhaiterois beaucoup pouvoir le nommer ici avec les éloges qu'il mérite à ſi juſte titre ; mais ſa modeſtie me prive de cette ſatisfaction, & le porte à vouloir demeurer inconnu.

D'un autre côté, M. Hellot, qui poſſédoit pluſieurs Mémoires & Procédés particuliers ſur diverſes Teintures en Soie, s'eſt fait un plaiſir de me les communiquer, on les trouvera à la fin de ce Traité.

Avant que d'entrer dans les détails de la Teinture des Soies, il n'eſt pas hors de propos de jetter un coup d'œil général ſur les opérations de cet Art.

Tout l'Art de la Teinture conſiſte à extraire les parties colorantes des différents corps qui les contiennent, & à les faire paſſer ſur les Etoffes, de maniere qu'elles s'y trouvent appliquées le plus ſolidement qu'il eſt poſſible ; mais il n'eſt pas à beaucoup près auſſi facile de parvenir à ce but, que pourroient le croire ceux qui n'ont pas fait un examen approfondi de ce qui ſe paſſe dans les opérations de la Teinture.

Il ſembleroit au premier coup d'œil, que pour teindre les Etoffes, il ſuffiroit d'extraire, par l'eau, la couleur des différents ingrédients capables d'en fournir, & de plonger ou de faire bouillir dans cette eau ainſi chargée de couleur, les Etoffes (*) qu'on a deſſein de teindre ; mais cette pratique ſi ſimple & ſi commode ne peut avoir lieu que pour un fort petit nombre de teintures ; comme on le verra bientôt. Toutes les autres exigent des manipulations & des préparations particulieres, ſoit ſur les ingrédients colorants, ſoit de la part des ſubſtances qui doivent être teintes.

Pour jetter quelque jour ſur cette matiere, il eſt à propos d'établir d'abord pluſieurs propoſitions relatives à l'analyſe & aux principes des végétaux.

Lorſqu'on fait bouillir dans l'eau un végétal quelconque, il ſe fait une ſéparation des principes prochains de ce végétal ; l'eau ſe charge de tous ceux de ces principes qu'elle eſt en état de diſſoudre, & laiſſe les autres auxquels elle ne touche point.

Les principes dont l'eau ſe charge ſont les mucilages, les gommes, les ſels, & une matiere huileuſe combinée avec des ſels qui la rendent miſcible à l'eau, & à laquelle je crois qu'on doit donner en général le nom de *Subſtance ſavonneuſe*. J'appelle toutes ces ſubſtances confondues enſemble *Matiere extractive*, ſauf à diſtinguer enſuite pluſieurs eſpeces de matieres

(*) On déſignera dans ce Traité les matieres à teindre, les Soies en écheveau, par le nom d'*Etoffes*.

extractives

extractives ſuivant la nature des ſubſtances qui y dominent.

Les principes des végétaux que l'eau ne diſſout point, ſont ſes parties huileuſes, réſineuſes & terreuſes les moins ſalines.

Mais il eſt bien eſſentiel de remarquer que cette ſéparation des principes prochains des végétaux qui ſe fait par le moyen de l'eau, n'eſt jamais abſolument entiere & exacte; les principes huileux, réſineux & terreux auxquels elle ne touche point, recellent & garantiſſent de ſon action une certaine quantité des matieres dont elle eſt le diſſolvant naturel; de même l'eau extrait des végétaux, non-ſeulement les principes dont elle eſt le diſſolvant naturel, mais encore une portion de la matiere réſineuſe & terreuſe, qui s'y tiennent ſuſpendues à cauſe d'un certain degré d'adhérence qu'elles ont avec les matieres qui compoſent l'Extrait; or il arrive ſouvent que ces parties réſineuſes & terreuſes ſur-abondantes à la matiere extractive, s'en ſéparent enſuite, ſoit par leur déſunion d'avec la matiere extractive, ſoit par la diſſipation de la partie la plus volatile de celle-ci. De-là vient que la plûpart des infuſions & décoctions, lors même qu'elles ont été filtrées & rendues très-claires, ſe troublent enſuite & laiſſent dépoſer beaucoup de ces matieres réſineuſes & terreuſes, ſur-tout ſi on les tient expoſées à un certain degré de chaleur.

Ces notions préliminaires ſuffiſent pour donner une idée générale de ce qui arrive dans les différentes opérations de la Teinture.

Parmi les ingrédients dont on ſe ſert dans cet Art, il y en a dont la couleur ou la partie capable de teindre, réſide dans une ſubſtance réſineuſe & terreuſe, de la nature de celles qui ſe diſſolvent en partie dans l'eau, à l'aide de la matiere extractive du même ingrédient, mais qui s'en ſéparent enſuite d'elles-mêmes, ainſi qu'on vient de le dire; la décoction de ces ingrédients eſt donc *reſino-extractive*; & ſi l'on y plonge ou qu'on y faſſe bouillir des Etoffes, la partie réſineuſe colorée s'applique d'elle-même ſur ces étoffes, les teint & y adhere par le ſimple contact, ſans pouvoir en être enſuite enlevée par l'eau, parce que ces ſubſtances réſineuſes & terreuſes une fois ſéparées d'avec la partie extractive, ne peuvent plus être rediſſoutes par cette même partie, & à plus forte raiſon par l'eau ſeule.

Il ſuit de-là, que pour teindre avec ces ſortes d'ingrédients, on n'a beſoin d'aucune préparation, ni de la part de l'ingrédient teignant, ni de la part de l'étoffe qui reçoit la teinture.

Les principales ſubſtances de ce genre, ſont le brou de noix, la racine de noyer, le ſumac, le ſantal, & l'écorce d'aune. Ces matieres fourniſſent facilement leur teinture dans l'eau, & cette teinture s'applique & adhere aux étoffes d'une maniere très-ſolide, ſans le ſecours d'aucun *mordant*; mais toutes ces matieres ne donnent qu'une ſeule nuance, qui eſt le fauve que les Teinturiers en laine appellent *couleur de racine* : ces ingrédients ne ſont point d'uſage dans la teinture en ſoie.

Il y a d'autres ingrédients de teinture, dont la partie colorante eſt de nature tellement réſineuſe, que l'eau, même aidée de leur matiere extractive, eſt incapable de la diſſoudre; les principaux de cette eſpece, ſont l'indigo, l'orſeille, & le carthame ou ſafran bâtard. On ne peut donc teindre avec ces ingrédients, qu'après avoir diſſous d'abord leur partie réſineuſe; on y parvient en les traitant avec des matieres ſalines, & ſur-tout avec des ſels alkalis : chacune de ces matieres exige des manipulations particulieres, dont on trouvera le détail dans ce Traité.

On fera ſeulement ici deux obſervations ſur ces ingrédients, dont la teinture eſt réſineuſe : la premiere, c'eſt que, comme il n'y a point de végétaux qui ne contiennent de la matiere extractive, & que cette matiere a toujours quelque couleur, ces ingrédients renferment réellement deux ſortes de teintures, dont l'une eſt diſſoluble dans l'eau, & l'autre ne l'eſt pas. La couleur de la matiere extractive eſt preſque toujours rouſſe, verdâtre & ſale. Quelquefois cependant elle eſt décidée & aſſez belle. On en a un exemple dans la fleur de carthame. L'eau diſſout dans cette fleur, & lui enleve entiérement une couleur extractive d'un aſſez beau jaune; mais elle ne touche point à une teinture d'un très-beau rouge contenue dans cette même fleur, parce que cette teinture eſt de nature abſolument réſineuſe : on eſt obligé de la diſſoudre par un ſel alkali, pour la mettre en état de teindre les Etoffes, comme on le verra à l'article du couleur de Feu & du couleur de Ceriſes.

La ſeconde obſervation qu'il eſt à propos de faire ſur les teintures réſineuſes, c'eſt que, quoiqu'on regarde communément les réſines comme diſſolubles dans l'eſprit-de-vin, il ſe trouve cependant des couleurs qui paroiſſent réſineuſes, en ce que l'eau ne peut les diſſoudre, mais qui ne cedent point davantage à l'action de l'eſprit-de-vin qu'à celle de l'eau; telle eſt, par exemple, la partie colorante de l'Indigo.

J'ai déja eu occaſion de faire remarquer dans d'autres ouvrages, que

parmi les matieres huileuſes concretes indiſſolubles dans l'eau, il y en a qui ſont diſſolubles dans l'eſprit-de-vin, & d'autres qui ne le ſont pas; que cette différence vient de la nature de l'huile, qui ſert de baſe à ces ſubſtances; que l'huile des premieres eſt de l'eſpece des huiles eſſentielles, & celles des ſecondes de la nature des huiles douces non volatiles. Il ſeroit donc à propos de ne pas confondre ſous la dénomination commune de *réſine*, des ſubſtances auſſi différentes; mais faute de nom particulier, & pour abréger, j'avertis ici que je me ſervirai du nom de *réſine*, pour toutes les couleurs huileuſes indiſſolubles dans l'eau.

La matiere colorante de preſque tous les autres ingrédients qui ſervent à la teinture, eſt de nature abſolument extractive: elle eſt entiérement diſſoluble dans l'eau; la gaude, la ſarette, la geniſtrolle, & toutes les herbes qui donnent du jaune; les bois d'Inde, de Bréſil, de fuſtet, le bois jaune, & tous les bois de teinture; la garence, le kermès, la cochenille, & beaucoup d'autres ingrédients, fourniſſent une teinture de ce genre; toutes ces drogues n'ont beſoin d'aucune préparation, d'aucun diſſolvant particulier: l'eau ſeule dans laquelle on les fait infuſer ou bouillir, en extrait très-bien toute la matiere colorante. Mais ſi l'on eſſaie d'appliquer ces couleurs extractives ſur des matieres qui n'auront point été préparées, on verra bien-tôt qu'elles n'y font qu'une eſpece de *barbouillage* qui n'eſt d'aucune ſolidité; l'eau ſeule eſt capable d'enlever ces teintures de deſſus les Etoffes, avec la même facilité & par la même raiſon, qu'elles les a diſſoutes dans les ſubſtances qui les contenoient originairement.

Il a donc fallu trouver le moyen d'imprégner les étoffes qu'on vouloit teindre avec ces ingrédients, de quelque mordant qui eût la propriété de dénaturer en quelque ſorte leur teinture extractive, & de lui faire perdre ſinguliérement la facilité qu'elle a à ſe diſſoudre dans l'eau. On y eſt parvenu très-heureuſement, en pénétrant les matieres à teindre, de pluſieurs ſels qui ſont propres à produire cet effet, & entre leſquels l'alun tient, ſans contredit, le premier rang. Mais il eſt à remarquer, que ces couleurs extractives, quoique aſſurées toutes par les mêmes mordants, ne ſe fixent point, à beaucoup près, avec la même ſolidité. Les unes, comme celles de la gaude, de la garence, du kermès, de la cochenille, s'aſſurent tellement par l'effet des mordants, qu'elles ſont en état de réſiſter à l'action de l'air, & de durer auſſi long-temps que les étoffes, ſans ſe

dégrader ſenſiblement ; les autres, & particuliérement celles du bois d'Inde, du bois de Bréſil, & de la plûpart des autres bois de teinture, ne ſe fixent qu'imparfaitement ; elles s'alterent, ſe dégradent & s'effacent preſque entiérement au bout d'un tems, plus ou moins long : de-là eſt venue la diſtinction entre le *bon* & le *faux teint.*

Ce ſeroit ici le lieu d'expliquer la maniere dont les mordants agiſſent dans la teinture, & de développer la cauſe du bon & du faux teint ; mais ces objets ont été traités avec tant de ſagacité par M. Hellot, dans ſa Deſcription de la Teinture des Laines, que je crois devoir y renvoyer le Lecteur.

Je me contenterai d'annoncer ici, que je crois poſſible d'aſſurer toutes les couleurs de faux teint ; & que ceux qui ont des connoiſſances en Chymie, en étudiant le détail des opérations de la Teinture, & travaillant d'après les idées que cela leur fera naître, pourront parvenir à faire diſparoître la diſtinction entre le *bon* & le *faux teint ;* ce qui eſt certainement le plus beau & le plus utile problême, qu'on puiſſe réſoudre en ce genre.

Si, comme on en doit être convaincu par les obſervations qui viennent d'être rapportées, on a des difficultés à ſurmonter dans la teinture de la part des matieres qui fourniſſent les couleurs ; celles qui doivent les recevoir, en offrent qui ne ſont pas moins conſidérables. La laine, la ſoie, le coton & le fil, ont chacun leur caractère particulier, & ne ſe prêtent point également à recevoir les mêmes teintures.

Les rouges de la garence & du kermès qui s'appliquent très-bien ſur la laine, ne peuvent point prendre ſur la ſoie. On peut dire en général, que la laine & toutes les matieres animales, ſont celles qui ſe teignent le plus facilement, & dont les couleurs ſont les plus belles & les plus ſolides ; le coton, le fil & toutes les matieres végétales, ſont au contraire les plus ingrates, & les plus difficiles à teindre.

C'eſt ſur-tout dans l'écarlatte de cochenille, que cette différence devient très-ſenſible ; & voici une fort belle obſervation de M. du Fay à ce ſujet : Si dans une même décoction de cochenille préparée pour teindre en écarlatte, par une quantité convenable de diſſolution d'étain, on met en même-tems de la laine, de la ſoie & du coton, on ne pourra voir ſans étonnement, qu'après avoir fait bouillir ſuffiſamment toutes ces matieres, la laine en ſortira teinte en un rouge magnifique & plein de feu,

feu, tandis que la ſoie n'aura pris qu'une couleur de lie-de-vin fort terne, & que le coton n'aura pas ſeulement perdu ſon blanc.

Cette expérience donne lieu d'obſerver une gradation bien ſenſible, dans l'aptitude qu'ont la laine, la ſoie & le coton, à recevoir cette ſorte de teinture; & comme la ſoie y tient exactement le milieu entre la laine, matiere entiérement animale, & le coton, ſubſtance purement végétale, il paroît qu'on en peut conclure, que, quoique la ſoie ſoit le produit d'un inſecte, quoiqu'elle fourniſſe, dans ſon analyſe, les mêmes principes que les matieres animales, & qu'on la regarde communément comme telle, elle n'a pas réellement tous les caracteres des ſubſtances parfaitement animaliſées : car il eſt certain d'ailleurs, que la ſoie qui réſiſte beaucoup moins que le fil & le coton à l'action des ſels alkalis, y réſiſte cependant infiniment mieux que la laine; & que les Teignes & autres Inſectes qui mangent avidement la laine, ne touchent jamais à la ſoie.

On ne ſera pas étonné après cela, que la plûpart des opérations de teinture ſoient fort différentes pour les laines, les ſoies, les fils & les cotons; & que les gens d'Art qui teignent ces différentes matieres, ſoient partagés en pluſieurs Corps, ou plutôt embraſſent d'eux-mêmes quelqu'un de ces objets en particulier, auquel ils ſe bornent.

Il arrive de-là que perſonne n'a une connoiſſance entiere de tous les procédés de la teinture. Les Teinturiers en laine ne connoiſſent point, ou ne connoiſſent que d'une maniere très-vague, les pratiques des Teinturiers en ſoie, fil & coton; il en eſt de même de ces derniers, qui ſe renferment tous chacun dans ſon objet. On ne peut eſpérer cependant la perfection de l'Art, que de la réunion de toutes ces connoiſſances, & de la comparaiſon des différens procédés. Il eſt donc bien à ſouhaiter, que les meilleurs Artiſtes dans les autres branches de la Teinture, ſe prêtent auſſi à communiquer leurs pratiques particulieres : c'eſt le ſeul moyen par lequel on pourra connoître exactement l'état actuel & les beſoins de cet Art important.

ART
DE
LA TEINTURE
EN SOIE.

Cuite de la Soie.

La Soie ſortant de deſſus les cocons a une roideur & une dureté qui lui viennent d'une ſorte de vernis dont elle eſt naturellement enduite; elle a auſſi, du moins preſque toute celle de ce pays-ci, une couleur rouſsâtre-jaune, ordinairement même très-foncée. Cette roideur de la Soie ne convient point pour la plûpart des étoffes, à la fabrique deſquelles elle eſt deſtinée; & ſa nuance naturelle eſt défavorable à preſque toutes les couleurs qu'on doit lui faire prendre.

La premiere des opérations de l'Art de la Teinture en Soie, a donc pour objet de lui enlever en même temps ſon enduit & ſa couleur naturelle: mais il eſt aiſé de ſentir que cela ne ſe peut faire que par le moyen d'un diſſolvant qui ait une action ſuffiſante ſur le vernis naturel de la Soie. Les Artiſtes qui ſe ſont occupés les premiers de cet objet, n'ont certainement pas eu beaucoup à choiſir parmi les agents qui pouvoient remplir ces vûes; car l'enduit de la Soie eſt une ſubſtance d'une nature ſinguliere qui ne ſe laiſſe attaquer, à proprement parler, que par une ſeule eſpece de diſſolvants.

Cette matiere réſiſte abſolument à l'action de l'eau; les diſſolvants ſpiritueux; & particuliérement l'eſprit-de-vin, loin de l'enlever, ne font au contraire que la *racornir*. Les acides ſuffiſamment affoiblis ou adoucis pour ne point détruire la Soie même, n'attaquent ſon enduit que fort imparfaitement. Enfin, il paroît qu'il n'y a que les ſels alkalis qui aient ſur lui aſſez d'action pour le diſſoudre

efficacement, quoique ſuffiſamment affoiblis ou adoucis pour ne point altérer ſenſiblement la Soie.

Toutes les propriétés de cette ſubſtance démontrent qu'elle n'eſt ni une gomme, ni une vraie réſine, ni même une gomme-réſine, & qu'elle differe eſſentiellement de toutes ces matieres; car toutes les gommes ſe diſſolvent dans l'eau, toutes les vraies réſines ſe diſſolvent dans l'eſprit-de-vin, & toutes les gommes-réſines peuvent être diſſoutes en partie dans l'eau, en partie dans l'eſprit-de-vin: c'eſt donc probablement une de ces matieres huileuſes concretes, qui different des réſines proprement dites, en ce que leur partie huileuſe n'eſt pas de l'eſpece des huiles eſſentielles, mais de celle des huiles douces qui n'ont rien de volatil, & qui ne ſe laiſſent point attaquer par l'eſprit-de-vin. Peut-être auſſi l'enduit de la Soie eſt-il compoſé de ſubſtances gommeuſes & huileuſes, mais proportionnées & combinées de maniere qu'elles ſe ſervent mutuellement de défenſifs contre l'action de leurs diſſolvants propres.

Quoi qu'il en ſoit, c'eſt par le moyen des ſels alkalis qu'on parvient à débarraſſer la Soie de ſon vernis, ce qui s'appelle la *décreuſer*. Mais ſoit qu'on n'ait point penſé à employer à cet uſage, les alkalis purs & étendus dans une ſuffiſante quantité d'eau, ſoit qu'on y ait trouvé quelque inconvénient, il paroît que dans ces pays-ci on s'eſt accordé à ſe ſervir pour cela de l'alkali adouci par de l'huile, c'eſt-à-dire, du ſavon.

Le *décreuſement* ou *décreuſage* de la Soie, qu'on nomme auſſi la *cuite*, ſe fait en général par de l'eau chaude chargée d'une certaine quantité de ſavon; mais les détails de cette opération, & la quantité de ſavon varient, ſuivant l'uſage auquel eſt deſtinée la Soie, comme on va le voir.

On cuit en deux fois les Soies auxquelles on veut donner le plus grand degré de blancheur; celles, par exemple, qui doivent reſter en blanc, & avec leſquelles on doit fabriquer des étoffes blanches: & l'on cuit en une ſeule fois & avec une moindre quantité de ſavon preſque toutes celles qu'on doit teindre enſuite en différentes couleurs, parce que le petit œil roux qui leur reſte, n'empêche point que la plûpart des couleurs qu'on leur donne enſuite ne ſoient belles: on emploie néanmoins différentes quantités de ſavon, ſuivant les couleurs pour leſquelles les Soies ſont deſtinées; on fera mention à l'Article de chaque Teinture, de la quantité du ſavon qui doit être employée pour la cuite de la Soie qui doit la recevoir. On va parler d'abord de la maniere de cuir les Soies auxquelles on veut donner la plus grande blancheur; cette cuite ſe fait, comme on l'a déja dit, en deux fois.

Du Dégommage & de la Cuite de la Soie, pour le Blanc.

La premiere cuite que l'on donne à la Soie deſtinée à être miſe en blanc, ſe nomme *Dégommage*, parce qu'en effet le but qu'on ſe propoſe dans cette opération, eſt d'ôter à la Soie la plus grande partie de ſa gomme (a).

Pour faire le dégommage, on commence par *pantimer* ou *pantiner* les ſoies; c'eſt-à-dire, qu'on paſſe un fil autour de chaque *Mateau*, qui conſiſte en une certaine quantité d'écheveaux noués enſemble, comme on le voit en A, *Planche II*, *Fig.* 2. Après cela on dénoue les *Mateaux*, & on en joint pluſieurs enſemble pour en former une poignée dont la groſſeur & le nom varient, ſuivant les Manufactures. A Lyon, cette poignée conſerve le nom de *Mateau*; à Tours elle prend le nom de *Parceau*; & à Paris celui de *Bouin*: ces noms varient de même dans d'autres Manufactures (b).

Cette précaution de *pantimer* les ſoies eſt néceſſaire pour qu'elles ſoient plus faciles à dreſſer, pour pouvoir les manier plus aiſément, & pour empêcher qu'elles ne ſe mêlent, ou ne ſe *crampillent*, comme diſent les Teinturiers.

Après cette opération, on fait chauffer dans une chaudiere ovale A, *Planche I*, *Fig.* 1, une ſuffiſante quantité d'eau de riviere, ou autre eau propre pour y faire fondre du ſavon de *Marſeille*, à raiſon de trente pour cent du poids de la ſoie. On coupe le ſavon par petits morceaux pour le faire diſſoudre plus facilement.

Quand le ſavon a été fondu en bouillant, on remplit la chaudiere d'eau fraîche, & l'on ferme les portes du fourneau, en laiſſant ſeulement un peu de braiſe deſſous, afin que le bain ſe tienne très-chaud, mais ſans bouillir; parce que ſi le bain bouilloit, cela feroit ouvrir & *bourer* la ſoie, ſur-tout la ſoie fine.

Pendant que ce bain ſe prépare, on paſſe les mateaux ſur des bâtons, qui ſe nomment *liſoirs*, repréſentés en B, *Planche II*, *Fig.* 2; & dès qu'il eſt en état, on y met les ſoies, & on les laiſſe ſur ce bain de ſavon juſqu'à ce qu'on voie que toute la partie qui trempe eſt entiérement dégommée; ce que l'on reconnoît aiſément par la blancheur & par la flexibilité que la ſoie prend en perdant ſa gomme. Alors on la retourne ſur les bâtons pour faire ſubir la même opération à la partie qui n'avoit point trempé, & l'on retire du bain à meſure que le dégommage eſt fait, parce que les mateaux qu'on a retournés les premiers ſont toujours plutôt dégommés que les autres. La ſoie étant ainſi dégommée, on la tord ſur la *cheville* pour lui faire quitter ſon ſavon, & on la *dreſſe*; c'eſt-à-dire,

(a) Cette expreſſion eſt impropre, comme on en peut juger par ce qui vient d'être dit ſur la nature de l'enduit de la ſoie; néanmoins on s'en ſervira, parce qu'elle eſt commode & uſitée par les gens de l'Art.

(b) On ſe ſervira dans ce Traité des termes uſités à Lyon, parce que les Manufactures de cette Ville en fait de ſoie ſont les plus conſidérables & les plus renommées.

qu'on la manie ſur la cheville & ſur les mains, pour la démêler ou décrampiller.

Enſuite on paſſe une corde dans les mateaux, pour les aſſujétir pendant la cuite, ce qui s'appelle *mettre en corde*.

On peut paſſer juſqu'à huit ou neuf mateaux dans chaque corde, comme on le voit en A, *Planche III*, *Fig.* 2. Après cela, on met les ſoies dans des ſacs ou poches de groſſe & forte toile. Ces poches ont quatorze ou quinze pouces de large, & quatre à cinq pieds de long, & elles ſont fermées par les deux bouts. Elles ſont ouvertes par le côté, de toute la longueur de la poche. Lorſqu'on y a mis la ſoie, on coud cette poche tout du long avec une ficelle qu'on arrête par le moyen d'un nœud.

On met dans chaque poche vingt-cinq à trente livres de ſoie. Cette opération s'appelle *empocher*. Voyez en F, *Planche II*, *Fig.* 1.

Lorſqu'elle eſt faite on prépare un nouveau bain de ſavon, ſemblable au premier, c'eſt-à-dire, qu'on y met la même quantité de ſavon pour cent, & lorſque le ſavon eſt bien fondu, & qu'on a abattu le bouillon par de l'eau fraîche, on met les poches dedans, & l'on fait bouillir à gros bouillons pendant une heure & demie. Quand le bouillon veut s'enfuir, on le rabat par un peu d'eau froide. Pendant cette cuiſſon, on a attention de *barrer* ſouvent, c'eſt-à-dire, que par le moyen d'une barre, ou plutôt d'une perche, C, *Planche II*, *Fig.* 2. on remue les ſacs en faiſant paſſer deſſus ceux qui étoient deſſous, pour empêcher que la ſoie ne ſe brûle, en touchant trop long-temps le fond de la chaudiere : ce mouvement aide auſſi à la faire cuire plus également & plus promptement.

L'opération que l'on vient de décrire s'appelle *la Cuite*, elle ſe pratique pour les ſoies qui ſont deſtinées à reſter en blanc, & ſe fait dans la chaudière ronde B, *Planche I*, *Fig.* 1.

De la Cuite des Soies deſtinées à être teintes.

Pour cuire les ſoies deſtinées à être miſes en couleurs ordinaires, on met vingt livres de ſavon pour chaque cent peſant de ſoie crue ; & la cuite ſe fait en tout comme dans l'opération qu'on vient de décrire, avec cette différence ſeulement que comme on ne fait point de dégommage, on fait bouillir pendant trois heures & demie ou quatre heures, ayant ſoin de remplir de temps en temps avec de l'eau pour avoir toujours une quantité de bain ſuffiſante.

Si l'on deſtine les ſoies à être miſes en bleu, en gris-de-fer, ſoufre, ou autres couleurs qui demandent à être miſes ſur un fond bien blanc, pour avoir toute la beauté qu'on peut leur deſirer ; on emploie pour la cuite trente livres de

de ſavon pour cent peſant de ſoie, & l'on fait bouillir de même pendant trois ou quatre heures.

Enfin, ſi la ſoie eſt deſtinée à être miſe en ponceau, ceriſe, & autres rouges de *ſaffranum*, on emploie pour la cuite cinquante livres de ſavon pour chaque cent peſant de ſoie, parce qu'il eſt néceſſaire qu'elle devienne preſque auſſi blanche que celle qui doit reſter en blanc.

Quand les ſoies ſont cuites, on les *jette bas*, c'eſt-à-dire, qu'on retire les poches de la chaudiere. Pour faire cette opération, on ſe ſert d'une barre ou perche plus petite que la premiere dont nous avons parlé. On paſſe cette petite perche ſous le ſac en appuyant ſur le bord de la chaudiere, & par ce moyen on ſouleve la poche en la pinçant.

Pour lors, on paſſe par deſſous ce point d'appui une perche aſſez grande pour porter ſur les deux bords de la chaudiere, & l'on retire le ſac en le roulant & l'engageant ſucceſſivement ſur les deux perches, juſqu'à ce qu'il ſoit entiérement hors du bain, & auſſi-tôt on le jette à terre. Il faut avoir ſoin que l'endroit où l'on jette les ſacs, en les retirant, ſoit bien propre, ou même de le couvrir de toile ou de planches pour éviter les taches qui pourroient pénétrer à travers le ſac; ou pour le mieux, on le jette ſur un *Baillard* en attirant à ſoi. Voyez la forme du Baillard D, *Planche II, Fig.* 2, & l'opération en A, même *Planche Fig.* 1.

Quand il eſt ſur le baillard, on le découd en tirant la ficelle après avoir défait le nœud, & l'on en retire les ſoies pour examiner ſi elles ſont bien cuites, & s'il ne s'y trouve point de ce que les Teinturiers nomment improprement *biſcuit*, c'eſt-à-dire, des places où le bouillon n'aura point ſuffiſamment pénétré; ce qui ſe voit aiſément par le jaune, & un certain limon qui reſte en ces endroits. Si l'on voit ce défaut, il faut les remettre à cuire, en faiſant bouillir de nouveau pendant quelque temps; & quand on voit que toute la ſoie eſt bien cuite, on jette toutes les poches à bas, comme on avoit fait la premiere fois.

Après avoir *dépoché*, on dreſſe le tout ſur la cheville, comme on le voit en B, *Planche I. Fig.* 1. pour diſpoſer enſuite les ſoies à être miſes dans les couleurs qu'on veut leur donner.

Remarques ſur le Dégommage & la Cuite.

Il eſt néceſſaire d'employer le meilleur ſavon blanc de Marſeille pour la cuite des ſoies. Tout autre ſavon de qualité inférieure ne réuſſit pas également bien, & d'ailleurs on ne ménageroit pas en employant certains ſavons; car il en faudroit une plus grande quantité: il y en a qui ſe caillent avec la gomme de la

ſoie, & forment avec elle une matiere qui a preſque la conſiſtance de la cire.

On s'eſt ſervi, pour cuire la ſoie, d'un ſavon dans lequel il entroit de la graiſſe, mais on a remarqué que les ſoies qui avoient été cuites avec ce ſavon, n'avoient jamais la ſéchereſſe & l'éclat vif convenables; d'ailleurs elles ſe rouſſiſſoient à la longue.

La ſoie perd communément un quart de ſon poids à la cuite; il y en a quelques-unes, comme les trames d'Eſpagne, de Valence, & pluſieurs autres, qui perdent deux ou trois pour cent de plus.

Le bain de ſavon qui a ſervi à la cuite de la ſoie, prend une mauvaiſe odeur, & ſe corrompt très-promptement, & pour lors il n'eſt plus bon à rien. Si, lorſqu'il fait chaud, on garde pendant ſix ou ſept jours, en monceau, de la ſoie cuite qui n'a pas été dégorgée & lavée du ſavon de ſa cuite, elle s'échauffe; elle prend une mauvaiſe odeur, & même il s'y forme des vers blancs de même forme que ceux de la charogne: ces vers cependant ne mangent point la ſoie, mais ſeulement l'eau de ſavon mêlée de gomme dont elle eſt reſtée mouillée; cette ſoie eſt ſujette à ſe durcir.

La ſoie qui n'a point été cuite, & qu'on nomme *ſoie crue*, eſt roide & dure, ainſi qu'on l'a dit, enſorte que la cuiſſon eſt abſolument néceſſaire, tant pour lui ôter ces mauvaiſes qualités, que pour lui enlever la couleur jaune, qu'ont naturellement beaucoup d'eſpeces de ſoies. Il eſt néceſſaire d'employer pour la cuite de la ſoie de l'eau bien pure, & qui diſſolve parfaitement bien le ſavon; celle de la riviere de Seine eſt très-bonne.

Lorſque l'eau de la riviere eſt bien bourbeuſe, cela n'empêche pas qu'on ne s'en ſerve pour cuire les ſoies; mais dans ce cas, on eſt obligé de la laiſſer dépoſer pendant quelque temps, on la met enſuite dans la chaudiere, & on acheve de l'épurer de la maniere ſuivante.

On la fait chauffer ſans bouillir; après quoi on y jette environ une livre de ſavon ſur trente ſeaux d'eau: ce ſavon fait monter à la ſurface de l'eau les impuretés en forme d'écume qu'on enleve avec l'écumoire; après quoi on fait la cuite à l'ordinaire.

Telles ſont les méthodes uſitées juſqu'à préſent dans toutes les Manufactures de l'Europe, pour cuire & décreuſer les ſoies: mais peut-être ſeront-elles changées, du moins à certains égards; car les principaux Négociants & Manufacturiers en étoffes de ſoie, ont remarqué depuis long-temps que les ſoies de ces pays-ci qui ſont décreuſées par le ſavon, ont pluſieurs défauts, & ſinguliérement moins de luſtre que celles de la Chine, qu'on dit être décreuſées ſans ſavon. Ces conſidérations ont engagé l'Académie de Lyon à propoſer pour le ſujet de ſon prix de l'année 1761, de trouver une Méthode de décreuſer les ſoies ſans ſa-

von, & ce prix vient d'être décerné à M. *Rigaut*, de S. Quentin, déja connu par pluſieurs recherches Chymiques très-utiles pour la perfection des Arts & des objets de Commerce.

Ce Phyſicien déja prévenu par le programme de l'Académie, que c'eſt l'huile du ſavon qui donne à la ſoie les mauvaiſes qualités dont on ſe plaint, propoſe de ſubſtituer au ſavon une diſſolution de ſel de ſoude, étendu dans une ſuffiſante quantité d'eau pour ne point altérer & énerver la ſoie; ce qui, ſans doute, remplit les vûes de l'Académie.

Du Blanc.

Les ſoies dégommées & cuites, comme on vient de le dire, ont le plus grand degré de blancheur qu'on puiſſe leur donner par ces opérations; mais comme il y a différentes nuances de blanc, dont les unes ont un petit œil jaunâtre, les autres tirent ſur le bleu, d'autres ſur le rougeâtre; les Teinturiers ſont obligés, pour faire prendre à la ſoie la nuance particuliere de blanc qu'ils deſirent, d'ajouter quelques ingrédients, ſoit dans le dégommage, ſoit dans la cuite, ſoit dans un troiſieme bain fort léger de ſavon, qu'ils nomment *le Blanchiment*. On va indiquer les moyens de donner à la ſoie les principales nuances de blanc.

On diſtingue dans la Teinture en ſoie cinq ſortes de blancs, ou plutôt cinq principales nuances de blanc, qui ſe nomment *le blanc de la Chine*, *le blanc des Indes*, *le blanc de fil* appellé auſſi *blanc de lait*, *le blanc d'argent*, & *le blanc azuré*. Tous ces blancs ne different les uns des autres que par des nuances très-légeres; mais qui ſont cependant ſenſibles à la vûe, ſur-tout lorſqu'on les compare les unes avec les autres.

Les trois premiers blancs ſe dégomment & ſe cuiſent comme il a été dit.

Pour faire le blanc de la Chine, on lui donne un peu le rocou ſur le blanchiment, quand on veut qu'il ait un œil rougeâtre, ſans quoi on n'y met rien.

Le blanc des Indes n'a beſoin que de paſſer ſur *le blanchiment*, excepté lorſqu'on veut qu'il ait un petit œil bleu; on lui donne dans ce cas un peu d'indigo, préparé comme on le dira ci-après, & que les Teinturiers nomment *azur*.

Le blanc de fil ſe paſſe ſur *le blanchiment*, qui va être décrit ci-après, avec un peu d'azur.

Mais pour le blanc d'argent & le blanc azuré, il eſt à propos de mettre de l'azur dans le dégommage, ce qui ſe fait de la maniere ſuivante.

On prend de bel indigo; on le lave deux ou trois fois dans de l'eau moyennement chaude; enſuite on le pile bien dans un mortier, & on jette de l'eau bouillante deſſus. On laiſſe repoſer & tomber toutes les parties groſſieres de l'indigo, & l'on ne ſe ſert que du clair: c'eſt ce qu'on appelle *azur*.

On met de cet azur dans le bain de ſavon deſtiné au dégommage.

Il n'y a rien de déterminé ſur la quantité, parce que ſi la ſoie ne ſe trouve point aſſez azurée, on lui redonne de l'azur ſur le blanchiment.

Pour le blanc d'argent & le blanc azuré, on met auſſi de l'azur dans la cuite, à vûe-d'œil, comme dans le dégommage.

Lorſque la cuite eſt faite, on leve la ſoie de la chaudiere en la *barrant*, c'eſt-à-dire, en lui faiſant faire le moulinet par le moyen de la demi-barre, comme il a été dit; mais au lieu de jetter les poches à terre, ou ſur le baillard, on les porte dans une barque remplie d'eau claire; on ouvre la poche dans l'eau, & on l'en retire en y laiſſant la ſoie; on étale la ſoie dans l'eau par cordée, après quoi on la leve, & on la poſe ſur le *baillard*, qui eſt mis en travers ſur la *barque*, & à travers lequel les ſoies s'égoutent de leur eau de ſavon dans la *barque*.

Cette premiere eau de ſavon, eſt remiſe dans la chaudiere où l'on a fait la cuite de blanc, pour ſervir à une autre cuite.

On remplit la barque avec de nouvelle eau claire, dans laquelle on lave ou *disbrode* les blancs. On les écoule & on les dreſſe enſuite, & on en fait des mateaux propres à être tords. En même temps on prépare le blanchiment de la maniere ſuivante.

Du Blanchiment.

Pour faire ce qu'on appelle *le blanchiment*, on remplit une chaudiere d'eau claire: ſur trente ſeaux, on met environ une livre ou une livre & demie de ſavon; on fait bouillir le tout; & quand le ſavon eſt fondu, on braſſe l'eau avec un bâton pour voir ſi le blanchiment eſt aſſez gras, ou ſi, au contraire il ne l'eſt pas trop: ces deux inconvénients ſont également à éviter, parce que ſi le blanchiment étoit trop maigre, les ſoies n'y prendroient pas une teinte uniforme; ſi, au contraire, il étoit trop gras, elles refuſeroient de tirer de l'azur comme il faut, & prendroient des plaques bleues par places. On connoît que le blanchiment eſt bon, quand en le battant avec un bâton, il donne une écume qui n'eſt ni forte ni foible; pour lors, on met les ſoies en bâtons, & on les paſſe de la maniere ſuivante.

Pour le blanc de la Chine, on paſſe ſur le bain en y ajoutant un peu de rocou, ſi l'on veut qu'il porte un œil un peu rouge. On doit obſerver de paſſer les ſoies dans le bain de la maniere ſuivante. On y plonge tous les mateaux arrangés ſur les bâtons; & on place ces bâtons, de maniere que les deux bouts portant ſur les deux côtés du vaiſſeau, tous les écheveaux poſés verticalement, trempent dans le bain, à l'exception de leur partie ſupérieure qui en eſt dehors, parce qu'elle eſt retenue par le bâton, & que le vaiſſeau ne peut être rempli entiérement, à cauſe de l'eſpace qu'il faut laiſſer pour manœuvrer.

On

On les prend enſuite l'un après l'autre, & on les retourne bout pour bout, afin de faire tremper à ſon tour la partie du mateau qui étoit dehors, & on les repouſſe en même temps à l'autre extrémité du vaiſſeau. Cette manœuvre qu'on réitere juſqu'à ce que la ſoie ait pris uniformément la teinte qu'on veut lui donner, s'appelle *liſer* la ſoie; les bâtons dans leſquels ſont paſſés les mateaux, ſe nomment des *liſoirs*, ainſi qu'on l'a dit ci-devant; & lorſqu'on a mis ainſi du haut en bas chaque mateau, cela s'appelle avoir donné une *liſe*: ainſi, chaque fois qu'on les retourne, c'eſt une nouvelle liſe qu'on leur donne. Cette manœuvre ſe pratique dans toutes les opérations où il s'agit de faire prendre également quelque couleur à la ſoie; & l'on obſerve toujours de liſer ſans interruption dans le commencement, ou juſqu'à ce que la nuance que prend la ſoie ſoit bien uniforme. Sur la fin, ou lorſque le bain eſt déja affoibli, on donne les liſes moins fréquemment. Voyez cette manœuvre en C, *Planche II, Fig.* 1.

Pour le blanc des Indes, on liſe de même, & l'on ajoute un peu d'azur, ſi l'on veut qu'il ait un petit œil bleu; & cela ſe fait en particulier pour ne pas gâter le blanchiment qui eſt deſtiné à ſervir ainſi pour les autres blancs.

Pour le blanc de fil, & pour les autres blancs, on y ajoute un peu d'azur, à proportion de la nuance qu'on veut lui donner.

Pendant toute cette opération, il faut obſerver que le bain ſoit bien chaud, mais ſans bouillir, & liſer exactement juſqu'à ce qu'on voie que toute la ſoie ait pris une nuance bien unie, ce qui eſt fait ordinairement en quatre ou cinq liſes. A meſure que les ſoies ſont unies & finies, on les tord à ſec ſur *l'eſpart*: après quoi, on les étend ſur les perches pour les faire ſécher ſimplement; ou bien à la vapeur du ſoufre, ſi cela eſt néceſſaire, comme on va le dire.

Du Soufrage.

Toutes les ſoies qui ſont deſtinées à être employées en blanc pour toutes ſortes d'étoffes, à l'exception de la moire, doivent être ſoufrées, parce que l'acide du ſoufre acheve de leur donner le plus grand degré de blancheur auquel on puiſſe les amener: le *ſoufrage* ſe fait de la maniere ſuivante.

Sur des perches placées à ſept ou huit pieds de hauteur, on étend les ſoies qu'on veut ſoufrer; on choiſit pour cela une haute chambre ſans cheminée, ou un grenier élevé où l'on puiſſe dans le beſoin donner accès à l'air, en ouvrant les portes & les fenêtres.

On met pour cent livres de ſoie à peu-près une livre & demie ou deux livres de ſoufre en canons dans une terrine ou dans une marmite de fer au fond de laquelle on a mis un peu de cendre; on écraſe groſſiérement les canons de ſoufre; on les met en un tas ſur la cendre; on allume à la chandelle un des mor-

ceaux, avec lequel on met le feu à pluſieurs endroits du tas.

On ferme bien la chambre ; s'il y a une cheminée, il faut auſſi avoir attention de la boucher, pour empêcher que la vapeur du ſoufre ne ſe diſſipe, & on laiſſe brûler tout le ſoufre ſous les ſoies pendant la nuit.

Le lendemain on ouvre les fenêtres pour laiſſer diſſiper l'odeur du ſoufre & faire ſécher les ſoies ; ce qui ſuffit dans l'été.

Pendant l'hiver, après que l'odeur du ſoufre eſt paſſée, on refetme les fenêtres, & on met de la braiſe allumée dans des réchauds pour faire ſécher les ſoies. Il eſt très-eſſentiel que l'endroit dans lequel on ſoufre les ſoies ſoit ſitué de maniere qu'on en puiſſe ouvrir la porte & les fenêtres, ſans être obligé d'y entrer ; il faut le laiſſer ainſi ouvert juſqu'à ce que l'air s'y ſoit renouvellé, ſans quoi on ſeroit expoſé à être ſuffoqué par les vapeurs du ſoufre & de la braiſe.

Quand le ſoufre eſt conſommé, on trouve une croute noire qu'on enleve de deſſus la cendre, elle eſt très-combuſtible, & on s'en ſert pour allumer le ſoufre par la ſuite ; ce qui eſt plus aiſé que quand on allume le ſoufre même qui n'a pas encore été brûlé.

Pour voir ſi les ſoies ſont ſuffiſamment ſeches, on les tord à la cheville, & elles ſont bien ſi elles ne ſe collent pas les unes aux autres en les tordant ou *chevillant* : ſi elles collent encore, on les met à ſécher.

Remarques ſur les Blancs & le Soufrage.

L'ACIDE vitriolique ſulfureux qui ſe dégage en grande quantité pendant une lente combuſtion du ſoufre, a la propriété de manger & de détruire avec une très-grande efficacité, la plûpart des couleurs ; c'eſt par cette raiſon que le ſoufrage donne à la ſoie un blanc plus éclatant : il mange le roux qui lui reſtoit, & qui, par le mélange de l'azur, paroiſſoit un peu verdâtre : il lui donne auſſi plus de fermeté, & même ce qu'on appelle du *cri* ou du *maniement*. Cela conſiſte en ce que, lorſque la ſoie a été imprégnée de l'acide du ſoufre ou d'un autre acide quelconque, & qu'on en fait rouler les uns ſur les autres les brins d'un écheveau en les preſſant entre les doigts, leur frottement devient ſenſible par des eſpeces de vibrations ou de trémouſſements qui ſe communiquent à la main, & même par un petit bruit qu'on entend très-bien quand on l'approche de ſon oreille, & qu'on y prête attention.

Comme ce maniement donne une certaine roideur aux ſoies, on eſt dans l'uſage de ne point ſoufrer celles qui ſont deſtinées à faire de la moire, parce que lorſqu'elles ſont ſoufrées elles réſiſtent trop aux impreſſions de la calendre, ſous laquelle on fait paſſer l'étoffe pour la moirer, & que cela empêche les fils de l'étoffe de rouler aſſez librement les uns ſur les autres pour prendre un beau *moirage*.

Pour éviter l'inconvénient qui réſulte de cette roideur ou dureté que la ſoie prend au ſoufrage, on eſt dans l'uſage, dans certaines manufactures, de la déſoufrer: ce qui conſiſte à la tremper à pluſieurs repriſes dans de l'eau chaude en liſant comme pour la Teinture. Cette opération rend la ſoie plus douce, & lui fait perdre ſon maniement, mais cette ſoie eſt toujours moins propre à être moirée que celle qui n'a point été ſoufrée. Si l'on vouloit teindre des ſoies qui auroient été ſoufrées, il faudroit les déſoufrer, parce qu'il y a beaucoup de couleurs qu'elles ne prendroient pas bien ſans cette précaution; ce ſont toutes celles qui ne peuvent réſiſter à l'action des acides.

Quand les ſoies ont été ſoufrées, ſi l'on remarque qu'elles n'aient point aſſez d'azur pour la nuance qu'on veut aſſortir, il faut leur en donner de nouveau ſur de l'eau claire & ſans y mêler de ſavon; & il eſt à remarquer que ſi l'on emploie de l'eau crue comme l'eſt celle de certains puits, l'azur en eſt plus bleu; ſi, au contraire, on emploie une eau de riviere bien douce, l'azur tire un peu plus ſur le rouge.

Après qu'on a ainſi redonné de l'azur, on ſoufre les ſoies une ſeconde fois. Au reſte, le premier ſoufrage n'eſt pas inutile dans cette opération, parce que l'acide du ſoufre fait prendre plus facilement ſur la ſoie l'azur qui ſe donne avec l'eau ſeule; car il n'en ſeroit pas de même de celui qui ſe donne ſur le ſavon.

A l'égard de la cuite, ſi l'on n'avoit pas d'azur, on pourroit y mêler un peu du bain d'indigo préparé pour teindre en bleu, comme on le dira ci-après, & que les Teinturiers nomment *bleu de cuve*; il produiroit le même effet, pourvû que ce bleu fût tiré d'une cuve qui eût encore toute ſa force. On pourroit même, à la rigueur, ſe ſervir de ce bleu de cuve pour donner l'azur avec l'eau; mais il eſt ſujet à donner une nuance moins belle, parce que quand on mêle une petite quantité de bleu de cuve dans beaucoup d'eau, il perd ſa qualité & tombe dans le gris.

Il y a des étoffes, qu'on fabrique toujours avec des ſoies crues, pourvues de toute leur gomme & de leur fermeté naturelle, parce que ces étoffes doivent être elles-mêmes très-fermes, & comme empeſées ou gommées, telles ſont les dentelles de ſoie qu'on connoît dans le commerce ſous le nom de *blondes*, les *gazes* & autres de cette eſpece. Les ſoies deſtinées à la fabrique de ces ſortes d'étoffes, ne doivent donc point être dégommées ni cuites; & on leur donne toutes les préparations de teinture dont elles ont beſoin, ſans leur avoir fait ſubir ces opérations préliminaires. On aura, par cette raiſon, attention d'indiquer à la fin de chaque procédé de teinture, ce qu'il faut obſerver pour faire prendre à la ſoie crue toutes les différentes couleurs. Voici d'abord ce qui concerne les ſoies qui doivent être employées crues & blanches, pour les étoffes dont on vient de parler.

Il faut choiſir celles qui ſont naturellement les plus blanches, & les trem-

per dans de l'eau, les tordre enſuite, les ſoufrer, & après cela leur donner de l'azur ſur de l'eau claire; les tordre de nouveau, & enſuite les ſoufrer une ſeconde fois: du moins telle eſt la méthode ordinaire.

Mais l'expérience a appris qu'on peut faire auſſi bien, en les trempant dans un bain de ſavon, comme pour le blanchiment, & chaud au point qu'on y puiſſe tenir la main. On les liſe ſur ce bain, en y mettant de l'azur s'il en faut. Lorſqu'elles ſont au point convenable, on les lave bien à la riviere, ce qui leur rend la fermeté qu'elles perdent dans l'eau de ſavon; enſuite on les tord & on les ſoufre.

Il faut obſerver, que cette eſpece de blanchiſſage de la ſoie crue, ne s'emploie que pour des ſoies de pays de qualité inférieure; car les belles ſoies de Nanquin, qui ſont naturellement d'un très-beau blanc, n'ont aucun beſoin de cette opération.

De l'Alunage.

L'ALUNAGE doit être regardé comme une des opérations générales de la teinture, parce que l'alun eſt un *mordant* ſans lequel la plûpart des couleurs ne pourroient s'appliquer ſur les matieres à teindre, ou du moins n'auroient ni beauté, ni ſolidité; ce ſel réunit deux propriétés admirables, & de la plus grande importance pour l'Art de la teinture; il rehauſſe l'éclat d'une infinité de couleurs, & les fixe ſur les matieres teintes d'une maniere ſolide & durable.

On emploie l'alun dans la teinture de la laine, du coton, du fil & de la ſoie; mais les manipulations pour l'appliquer, ſont différentes: voici celle dont on ſe ſert pour la ſoie, qui eſt l'objet de ce Traité.

Dans une tonne ou bacquet d'environ quarante ou cinquante ſeaux, voyez B, *Planche IV*, on met quarante ou cinquante livres d'alun de Rome, qu'on a fait diſſoudre d'abord dans une chaudiere pleine d'eau ſuffiſamment chaude; il faut avoir attention, en verſant la diſſolution d'alun dans la tonne, de bien remuer & braſſer, parce que la fraîcheur de l'eau pourroit le faire *cryſtalliſer* ou *congeler*, comme diſent les Teinturiers; & alors la ſoie qu'on mettroit dedans, ſeroit toute enduite de petits cryſtaux d'alun, ce que les Teinturiers appellent *ſe glacer*. Lorſque cet inconvénient arrive, on paſſe la ſoie ſur un peu d'eau tiede, qui enleve promptement tous ces cryſtaux, & l'on peut remettre cette eau dans la tonne à l'alun.

Après avoir lavé les ſoies de ſavon, en leur donnant une batture, & même pour le mieux, après les avoir *écoulées* ſur la cheville, pour ôter le plus gros du ſavon qui reſte encore, on les paſſe dans des cordes, comme quand on les fait cuire. On plonge dans l'alun toutes les cordées les unes ſur les autres, en obſervant que les mateaux ne ſoient point trop roulés ſur eux-mêmes, ou *voltés* comme

comme diſent les Teinturiers; que les cordées ſoient à l'aiſe, de maniere qu'elles ſoient toutes bien ſubmergées: on les laiſſe dans cet état pendant huit à neuf heures, ordinairement depuis le ſoir juſqu'au lendemain matin. Après quoi, on les leve, on les tord à la main ſur la tonne, on les porte à la riviere pour les laver, ce que l'on nomme *raffraîchir*, & on les bat lorſqu'il eſt néceſſaire, comme on le dira en ſon lieu.

Dans quelques Manufactures, au lieu de mettre les ſoies en corde pour les faire aluner, on les paſſe ſur des bâtons, en mettant trois ou quatre mateaux ſur chaque bâton, & on leur donne trois ou quatre liſes; enſuite on les fait ſubmerger entiérement dans le bain, en y plongeant tous les bâtons par le bout qui eſt chargé des ſoies, & l'autre bout demeurant appuyé ſur le bord de la barque: ce que les Teinturiers appellent *mettre en ſoude*. Ils déſignent en général, par cette expreſſion, la ſubmerſion & le ſéjour de la ſoie dans une liqueur quelconque.

Pour éviter que les ſoies ne s'échappent de deſſus les bâtons & ne ſe mêlent, on a ſoin d'avoir une perche, qui eſt juſte, de la longueur de la barque, & ſur laquelle on appuie la tête de tous les autres batons, enſorte que cette perche empêche les ſoies de pouvoir couler. On peut faire la même choſe, par le moyen d'une corde qu'on attache à la tête du premier & du dernier bâton, & qui paſſant ſous la tête de tous les autres, fait le même effet que la perche.

Le bain d'alun étant formé, comme on a dit, on y peut paſſer juſqu'à cent cinquante livres de ſoie, ſans qu'il ſoit néceſſaire d'y ajouter de nouvel alun, ou de le *recruter*, pour ſe ſervir du terme de l'Art.

Mais quand on s'apperçoit que ce bain commence à s'affoiblir, ce que l'on connoît aiſément avec un peu d'uſage en en mettant un peu ſur la langue, parce qu'alors il fait une impreſſion moins vive, on fait diſſoudre vingt ou ving-cinq livres d'alun que l'on met dans le bain, avec les mêmes précautions que ci-deſſus, & l'on continue ainſi à refournir de nouvel alun à proportion des ſoies qu'on a alunées, juſqu'à ce que le bain commence à prendre une mauvaiſe odeur, ce qui lui arrive plutôt ou plus tard, ſuivant la plus ou moins grande quantité de ſoie qu'on a paſſée deſſus.

Quand le bain commence à s'empuantir de la ſorte, on acheve de le tirer en y paſſant les ſoies deſtinées aux couleurs baſſes, comme ſont les bruns, les marons, &c, & enſuite on le jette; on rince la barque, & on forme un nouveau bain.

Remarques ſur l'Alunage.

QUAND une barque a ſervi pendant un certain tems à faire l'alunage, il ſe fait tout autour une incruſtation qui va quelquefois juſqu'à l'épaiſſeur d'un écu de

ſix francs, ſur les côtés, plutôt que ſur le fond, parce que, comme il arrive ſouvent que les ſoies touchent le fond de la barque, elles le balaient en quelque ſorte, & empêchent cette croute de s'y former.

Les Teinturiers n'ôtent point cette incruſtation, parce qu'ils n'ont point remarqué qu'elle eût aucun mauvais effet; au contraire, elle ſert à mieux retenir le bain & à empêcher le vaiſſeau de fuir. Ce dépôt vient de ce que les ſoies qu'on met dans la diſſolution d'alun, ne ſont point ordinairement débarraſſées de tout le ſavon de leur cuite; ce reſte du ſavon & une partie de l'alun ſe décompoſent mutuellement; il ſe forme de l'union de l'acide de l'alun avec l'alkali du ſavon du tartre vitriolé, & de la terre de l'alun avec l'huile de ſavon, une matiere épaiſſe: le tout enſemble fait la matiere de l'incruſtation dont il s'agit.

Il paroît que c'eſt auſſi à la portion de ſavon qui reſte ordinairement dans la ſoie, lorſqu'on la met dans le bain d'alun, qu'on doit attribuer la mauvaiſe odeur que contracte ce bain après avoir ſervi pendant un certain temps.

On fait toujours aluner les ſoies à froid, parce qu'on a remarqué que lorſqu'on les fait aluner dans un bain chaud, elles ſont ſujettes à perdre une partie de leur luſtre.

L'expérience a appris qu'il eſt toujours beaucoup plus avantageux de faire aluner les ſoies dans un bain bien fort d'alun, que dans un bain un peu foible, parce que l'alunage étant fort, on eſt toujours sûr de tirer beaucoup mieux la teinture, au lieu que lorſqu'il eſt foible, la teinture ſe tire difficilement, & *ſe mal unit.*

Du Bleu.

Le bleu ſe fait ſur la ſoie avec l'indigo, comme ſur toutes les matieres ſuſceptibles d'être teintes; mais cette drogue eſt d'une nature particuliere: la matiere colorante de l'indigo eſt réſineuſe; elle ne communique aucune couleur à l'eau, dans laquelle elle eſt indiſſoluble; il faut néceſſairement la diviſer ou la diſſoudre par des matieres ſalines, & par une ſorte de fermentation: ce qui exige des opérations particulieres à cette eſpece de teinture, & demande ſinguliérement des vaiſſeaux d'une ſtructure convenable; ces vaiſſeaux ſe nomment *cuves*; on va les décrire, ainſi que la maniere de préparer l'indigo, & celle d'y teindre la ſoie.

Le vaiſſeau dans lequel on fait le bleu eſt ordinairement de cuivre; il a la figure d'un cône tronqué & arrondi en pain de ſucre renverſé, *Planche IV. Fig.* 1 & 2. La partie inférieure ou le fond C, a environ un pied de diametre, & l'ouvertute ou la partie ſupérieure en a environ deux; la hauteur eſt de quatre pieds, à quatre pieds & demi. La partie inférieure eſt ſcellée en terre, & y eſt

enfoncée d'environ un pied & demi au-deſſous du niveau de la terre, comme on le voit en D, *Fig.* 1. Cette cuve eſt environnée d'un âtre pavé E, *Fig.* 2; ce qui eſt hors de terre, eſt entouré d'une maçonnerie F, *Fig.* 1 & 2, qui eſt perpendiculaire au ſol, & qui ne joint pas la cuve; enſorte qu'il reſte autour du vaiſſeau un eſpace G, *Fig.* 2. qui eſt plus grand dans la partie inférieure que dans la ſupérieure. La maçonnerie ne s'applique à la cuve que par le haut; elle s'y joint par cette partie ſupérieure en formant autour d'elle un rebord H, *Fig.* 1, de ſix à huit pouces.

On pratique à cette maçonnerie deux ouvertures, une au niveau de la terre; la premiere I, *Fig.* 1, a environ un pied de haut ſur ſix ou ſept pouces de large; c'eſt par cette ouverture qu'on met la braiſe.

La ſeconde ouverture eſt formée par un tuyau de grais ou de plâtre, c'eſt une eſpece de cheminée, que l'on nomme *ventouſe* L, *Fig.* 1 & 2; elle eſt deſtinée à entretenir le feu par le courant d'air; ce tuyau doit s'élever environ à dix-huit pouces au-deſſus de la cuve, pour empêcher que celui qui travaille ne ſoit incommodé par la fumée ou par les exhalaiſons de la braiſe qu'on met dans l'âtre autour de la cuve; telle eſt la conſtruction du vaiſſeau deſtiné au bleu, & de ſon fourneau: voici préſentement comment on prépare l'indigo.

On commence par faire ce qu'on nomme *le brevet*, de la maniere ſuivante.

Pour huit livres d'indigo, on prend ſix livres de cendres gravelées la plus belle; trois à quatre onces de garance par livre de cendres; (& huit livres de ſon qu'on lave d'abord dans pluſieurs eaux, pour enlever ſa farine: lorſque le ſon eſt lavé, on le preſſe pour lui ôter la plus grande partie de ſon eau, & on le met ſeul au fond de la cuve).

On met la cendre gravelée, & la garance ſeulement écraſée bouillir enſemble pendant environ un quart d'heure dans une chaudiere qui tient à peu-près les deux tiers de la cuve; & on laiſſe après cela repoſer le brevet, en fermant les portes du fourneau.

Deux ou trois jours auparavant, on a mis tremper huit livres d'indigo dans environ un ſeau d'eau chaude, dans laquelle on a ſoin de le bien laver, en changeant même l'eau. Cette eau prend une teinte rouſſe. Quelques Teinturiers commencent par faire bouillir l'indigo dans une leſſive d'une livre de cendre gravelée ſur deux ſeaux d'eau. Après quoi, on le pile tout mouillé dans un mortier A, *Planche VI*, *Fig.* 2. Quand il commence à être en pâte, on verſe deſſus plein le mortier du brevet qu'on vient de faire bouillir, & qui eſt encore chaud, avec lequel on le broie pendant un certain temps; après quoi on laiſſe repoſer le tout pendant quelques moments, & on enleve le clair, qu'on met à part dans un chaudron, ou qu'on verſe dans la cuve. On reverſe enſuite une égale quan-

tiré du brevet ſur l'indigo qui eſt reſté au fond du mortier ; on recommence à bien broyer, & on enleve le clair qu'on met dans le chaudron, comme la premiere fois ; on réitere cette manœuvre juſqu'à ce que tout l'indigo ait paſſé ainſi avec la plus grande partie du brevet.

On le verſe par chaudronnée à meſure ſur le ſon qui eſt au fond de la cuve ; & quand le tout y eſt, on jette deſſus ce qui reſte du brevet avec ſon marc. On remue ou *pallie* le tout avec un bâton qu'on appelle *rable*, & on laiſſe ſans feu juſqu'à ce que le degré de chaleur ſoit devenu aſſez modéré pour pouvoir tenir la main dans le bain ; alors on met un peu de feu autour de la cuve pour entretenir ce même degré de chaleur ; il faut le continuer juſqu'à ce qu'on s'apperçoive que la liqueur commence à devenir verte, ce que l'on reconnoît à l'aide d'un peu de ſoie blanche qu'on y trempe.

Quand elle eſt en cet état, cela indique que la cuve *revient*, c'eſt-à-dire, que l'opération va bien ; on donne alors un coup de rable pour l'avancer, & pour voir ſi elle ſe détermine *à venir*, & on la laiſſe repoſer juſqu'à ce que l'on apperçoive une crême ou pellicule brune & cuivrée qui monte à la ſurface, & qui indique que la cuve eſt revenue.

Pour être certain que la cuve eſt bien revenue, il faut obſerver ſi elle eſt bien *croutée*, & voir ſi en ſoufflant deſſus il ſe reforme ſur le champ une crême à la place de celle que l'on vient d'écarter : ſi la liqueur donne ces ſignes, on la laiſſe repoſer pendant trois ou quatre heures, après quoi on refait un nouveau brevet pour *l'accomplir* ; & pour cela on met dans une chaudiere la quantité d'eau néceſſaire pour achever de remplir la cuve, & on y fait bouillir deux livres de cendres & quatre onces de garance, comme la premiere fois : on verſe ce nouveau brevet dans la cuve ; on pallie le bain, & on le laiſſe repoſer pendant quatre heures : alors la cuve eſt en état de teindre.

Les ſoies deſtinées à être teintes en bleu, doivent avoir été cuites à raiſon de trente-cinq à quarante livres de ſavon pour cent, comme il a été dit à l'article de la Cuite, & ne doivent point être imprégnées d'alun, parce que la partie colorante de l'indigo, & en général celle de toutes les matieres réſineuſes n'ont aucun beſoin de mordant pour s'appliquer ſur les matieres à teindre.

Lorſqu'on veut teindre la ſoie dans la cuve, on la lave bien de ſon ſavon, & pour la bien dégorger on lui donne deux battures à la riviere ; on la partage par *mateaux* propres à être bien & commodément tords. On prend un de ces *mateaux* ; on le paſſe ſur un rouleau de bois de quatorze pouces de long, ſur un pouce & demi de diametre, lequel ſe nomme *la paſſe*. Voyez ſa forme en E, *Planche II*, *Fig.* 2. On le plonge dans la cuve, & on lui donne quelques tours pour l'unir & lui faire prendre la nuance qu'on veut lui donner. Voyez cette manœuvre en D, *Planche II*, *Fig.* 1. On le tord à la main ſur la cuve, le plus fort qu'il eſt poſſible,

pour

pour ne point perdre du bain, on l'évente ou *eſcrêpe* dans les mains pour le déverdir, & auſſi-tôt on le lave dans deux eaux différentes qu'on a eu ſoin de tenir toutes prêtes dans des barques à portée de celui qui travaille: auſſi-tôt qu'il eſt lavé, on le tord ſur l'eſpart à la pointe du chevillon, pour le tordre auſſi fort qu'il eſt poſſible. Voyez cette torſe en E, *Planche II*, *Fig.* 1. & on l'eſſuie à meſure avec un autre mateau aſſez égouté pour pouvoir s'imbiber de l'eau qui ſort par la torſe; on donne ainſi quatre coups de torſe le plus promptement qu'il eſt poſſible: après qu'il eſt tors, on le retord encore une douzaine de fois au milieu du chevillon, pour diſtribuer par-tout également dans la ſoie le peu d'eau qui reſte par places après les quatre coups de torſe; cela s'appelle *eſgaliver*.

Quand il eſt tors & *eſgali*, on l'étend ſur la perche pour le faire ſécher le plus vîte qu'il eſt poſſible; & ſi les mateaux étoient trop gros, il faudroit avoir attention de caſſer le fil dont ils ſont noués, pour pouvoir étendre la ſoie & empêcher qu'elle ne rougiſſe ſous le fil, comme cela lui arriveroit ſi elle étoit ſerrée: on traite de même ſucceſſivement tous les *mateaux* que l'on a à teindre.

Remarques ſur le Bleu d'Indigo.

Les Teinturiers en ſoie n'ont point ordinairement d'autre cuve que celle qui a été décrite ci-deſſus; cependant ils pourroient en employer une autre qui ſeroit utile pour les verds. Cette cuve ſe fait comme la précédente, à l'exception qu'on y met une demi-livre de garance pour chaque livre de cendre gravelée. Elle eſt beaucoup plus verte que la premiere, & la couleur qu'elle donne eſt plus aſſurée ſur la ſoie, ſans avoir un œil moins avantageux que celui de la cuve ordinaire. Lorſque le bain de cette cuve eſt épuiſé de couleur, il devient d'un roux à peu-près couleur de biere, au lieu que le bain de la précédente devient noirâtre.

A l'égard des autres cuves, c'eſt-à-dire, de celles qui ſe font avec l'urine, ſoit à froid, ſoit à chaud, & de celle qui ſe fait à froid avec de la couperoſe ſans urine, les Teinturiers en ſoie ne ſont point dans l'uſage de s'en ſervir, non plus que celle de Paſtel, parce que toutes ces ſortes de cuves ſont trop lentes, c'eſt-à-dire, qu'elles ne teignent point la ſoie aſſez promptement, & que d'ailleurs quelques-unes d'entre elles donnent trop de dureté à la ſoie.

Le vaiſſeau dont on ſe ſert pour la cuve d'indigo, eſt ordinairement de cuivre, comme on l'a dit; mais on pourroit le faire de bois, en ſe ſervant pour cela de douves d'environ un pouce d'épaiſſeur, & d'une hauteur convenable, & cerclées de fer. Mais il ſeroit eſſentiel que le fond de la cuve ne fût point de bois, parce qu'il ſeroit ſujet à ſe tourmenter par la chaleur, & à ſe pourrir par l'humidité de la terre. Ainſi, au lieu du fond de bois, il faut lui faire ce qu'on appelle un *fromage*; c'eſt un mortier de chaux & de ciment que l'on jette dans le fond

de la cuve, & qui poſe ſur la terre, & on emplit cette cuve juſqu'à la hauteur d'environ ſix pouces : pendant que le mortier eſt frais, on l'unit avec une truelle, & à meſure qu'il ſéche on a ſoin de boucher par le moyen de la truelle les ouvertures & les gerçures qui s'y forment ; ce mortier ſe fait ordinairement ſans autre eau que celle que l'on a été obligé de mettre pour éteindre la chaux ; ce qui le rend beaucoup plus difficile à faire, mais en même temps beaucoup plus dur & plus ſolide.

On ne peut commencer à faire la cuve de bleu, que lorſque ce mortier eſt abſolument ſec. Pour pouvoir ſécher cette cuve, on y pratique ſur le côté à niveau de la terre une ouverture d'environ huit à dix pouces, & on applique ſur cette ouverture une plaque de cuivre que l'on a ſoin d'enfoncer dans la terre de trois ou quatre pouces, & on la cloue aſſez exactement pour que la liqueur du bain ne puiſſe pénétrer au-dehors. C'eſt vis-à-vis de cette plaque qu'on pratique l'âtre ou foyer en maçonnerie avec un tuyau ou cheminée, comme pour la cuve de cuivre. Au reſte, il ſeroit peut-être à craindre que cette cuve ne fût ſujette à ſe déſunir & à s'ouvrir par l'effet de la cendre gravelée ; car on a remarqué que cela arrive aux ſeaux de bois dans leſquels on met de cette cendre; ainſi il vaut toujours mieux ſe ſervir de cuves de cuivre.

L'indigo dont ſe ſervent communément les Teinturiers en ſoie, eſt celui qu'on appelle *indigo cuivré*, à cauſe d'une couleur de cuivre rouge qu'on remarque à ſa ſurface, & même dans ſon intérieur; cependant ils pourroient ſe ſervir & même avec plus d'avantage de pluſieurs autres eſpeces d'indigo qui lui ſont ſupérieurs, tels que ſont ceux que l'on nomme *indigo bleu*, qui eſt plus léger, plus fin, & d'un bleu plus franc que l'indigo cuivré; *l'indigo de Cadix* ou de *Guatimala*, qui eſt le plus beau & le meilleur de tous; mais le prix de ces autres eſpeces d'indigo, & ſinguliérement celui du dernier, empêche qu'on ne s'en ſerve.

On emploie ordinairement la garance dans la cuve, parce qu'on a remarqué qu'elle donne au bleu un œil plus agréable, & qui tire moins ſur la couleur d'empois.

Les Teinturiers en ſoie ſont tous dans l'uſage de laver le ſon qu'ils mettent dans leur cuve pour lui enlever la farine qui rendroit le bain trop glutineux; le ſon d'ailleurs eſt très-utile pour faire verdir & travailler l'indigo; & même on a obſervé que la cuve ſe fait mieux en mettant une plus grande quantité de ſon, c'eſt ce qui fait qu'on en a preſcrit dans le procédé une plus forte doſe que celle que la plupart des Teinturiers mettent ordinairement.

Lorſque la cuve eſt poſée, on la pallie d'abord comme nous l'avons dit, & enſuite il faut la laiſſer en repos ſans la pallier davantage, ſi ce n'eſt lorſqu'elle commence à être verte; parce qu'on a remarqué qu'en la palliant dans le temps

de l'eſpece de fermentation qui s'y excite, cela ne fait que retarder.

La ſoie que l'on teint en bleu de cuve eſt très-ſujette à prendre une couleur mal unie, & cela arrive même à coup sûr, quand elle n'eſt pas lavée & ſéchée très-rapidement auſſi-tôt après qu'elle a été teinte; c'eſt-là ce qui eſt cauſe qu'on eſt obligé de paſſer la ſoie ſur cuve par petites parties, de la laver auſſi-tôt à meſure qu'elle s'eſt teinte, de la tordre à ſec, & de la mettre ſécher ſur le champ en l'étendant bien. On choiſit toujours par cette raiſon un tems beau & ſec pour faire ces opérations. Si par malheur il tomboit de l'eau deſſus lorſqu'elle ſéche, elle ſeroit toute tachée, & deviendroit rougeâtre dans les endroits qui auroient été mouillés. Pendant l'hiver & dans les temps humides, on la fait ſécher dans une chambre échauffée par un poële, en branlant continuellement les perches ſur leſquelles elle eſt étendue. Voyez *Planche V*, *Fig.* 1.

On a pour cela une branloire qui eſt une eſpece de chaſſis A, *Planche V*, *Fig.* 1 & 2, formé en carré-long par des perches dont deux ont dix ou douze pieds, & les deux autres ſix à ſept pieds, ſoutenus en l'air & au plancher par des crampons de fer mobiles B, *Fig.* 1 & 2, de maniere que ce chaſſis puiſſe prendre le mouvement d'une balançoire. L'un des deux côtés longs C, *Fig.* 2, eſt garni de fiches de fer D, de trois pouces de haut, placées à quatre à cinq pouces de diſtance; l'autre côté long E, a vis-à-vis de chaque fiche une fourchette F.

Quand on veut mettre ſécher la ſoie, on prend des perches G, *Fig.* 2, de la largeur de la branloire, dont un bout eſt percé d'un trou qui entre dans la fiche, & l'autre bout poſe dans la fourchette; ce qui empêche les perches de tomber lorſqu'on remue la branloire. On ajoute ſur ce chaſſis pluſieurs autres perches qui y ſont aſſujéties à un de leurs bouts par une cheville, & à l'autre par une fourchette, comme on le voit en H, *Fig.* 2. A meſure que les mateaux ſont tors, on les porte & on les étend ſur l'une de ces perches de traverſe, & on agite continuellement la branloire juſqu'à ce que toute la partie de la ſoie qui vient d'être teinte ſoit ainſi ſucceſſivement arrangée & ſéchée.

Pour faire les différentes nuances de bleu, on paſſe d'abord ſur la cuve neuve les nuances qui doivent être les plus pleines, & on les teint ſur cette cuve en les tenant un peu plus long-temps, à meſure que la cuve s'affoiblit, juſqu'à ce qu'elle commence à être aſſez épuiſée pour que la nuance que prend la ſoie après y avoir ſéjourné pendant deux ou trois minutes au plus, commence à paroître moins forte. Quand la cuve eſt ainſi affoiblie, on s'en ſert pour y paſſer les ſoies qui doivent avoir une nuance inférieure, & ainſi de ſuite juſqu'aux nuances les plus claires.

Mais il faut obſerver que quand on teint de ſuite une grande quantité de ſoie ſur la même cuve, il arrive ordinairement qu'après avoir teint une certaine

quantité de ſoie, la cuve ſe *laſſe*, c'eſt-à-dire, qu'elle commence à perdre de ſon verd, & à donner une couleur moins belle. Il eſt à propos pour lors de lui donner un nouveau brevet, qui eſt une chaudronnée de décoction d'une livre de cendres, deux onces de garance & une poignée de ſon lavé, qu'on fait bouillir enſemble pendant un demi-quart d'heure dans de l'eau ou dans une portion du bain même de la cuve, ſi la cuve eſt encore aſſez pleine pour cela; on pallie la cuve après avoir ajouté le brevet, & il faut la laiſſer repoſer tout au moins pendant deux ou trois heures avant de recommencer à y teindre.

Pour faire de beaux bleus, il eſt à propos d'avoir une cuve neuve, ainſi quand on n'a que des bleus clairs à faire, il conviendroit de n'employer pour cette cuve qu'une petite quantité d'indigo, plutôt que de ſe ſervir d'une cuve qui auroit été faite avec une plus grande quantité d'indigo, mais qui ſe ſeroit affoiblie à force de teindre. Les bleus clairs faits ſur cette cuve neuve & foible, ſont toujours plus vifs que ceux qui ſe font ſur une cuve qui a ſervi d'abord à faire du bleu foncé. Mais les Teinturiers ne peuvent gueres avoir cette attention, parce que, comme les bleus ne ſe paient qu'un prix très-modique, ils n'y trouveroient pas leur compte.

La cuve de bleu, dans un vaiſſeau de la grandeur de celui que nous avons décrit, peut ſe poſer depuis une livre d'indigo juſqu'à huit. On pourroit cependant excéder cette quantité de quelques livres ſans aucun inconvénient.

Les Teinturiers en ſoie ne diſtinguent que cinq ſortes de bleu: ſçavoir *le bleu pâle* ou *bleu de porcelaine*, *le bleu céleſte*, *le bleu moyen*, *le bleu de Roi*, & *le bleu Turc*, ou *bleu complet*. Tous ces bleus ont leurs nuances intermédiaires qu'on peut tirer en tel nombre que l'on veut, en y donnant l'attention néceſſaire; mais ces nuances n'ont point de noms particuliers.

Les bleus foncés ne peuvent ſe faire ſur la cuve ſeule, parce que l'indigo ne donne jamais ſur la ſoie aſſez de plénitude pour ces nuances. Ainſi, pour avoir ces bleus, il faut leur donner une premiere couleur avec de l'orſeille, (ce qui s'appelle en général donner un *pied*) avant de les paſſer en cuve. Pour le bleu Turc qui eſt le plus plein de tous, on donne d'abord un très-fort bain d'orſeille préparée comme nous le dirons dans la ſuite; on donne auſſi ce pied, mais moins fort pour le bleu de Roi, & l'on paſſe ces bleus ſur une cuve neuve & bien garnie.

Pour donner le bain d'orſeille, on bat la ſoie à la riviere au ſortir de la cuite; enſuite on l'écoule ſur l'eſpart pour ôter la plus grande quantité d'eau; après quoi on la met ſur le bain d'orſeille bien chaud, on liſe juſqu'à ce que la couleur ſoit bien unie, puis on la lave en lui donnant une batture; on la dreſſe, & on la paſſe en cuve.

A l'égard des autres bleus, ils ſe font ſans aucun pied, & il faut avoir ſoin,

avant de les paſſer en cuve, de bien dégorger la ſoie du ſavon de la cuite, en lui donnant deux battures, parce que le ſavon fait dans la cuve un dépôt blanc, & lui fait même perdre ſa couleur s'il ſe trouve en certaine quantité.

On fait encore un bleu auſſi foncé que le bleu de Roi; mais pour le pied duquel on ſe ſert de cochenille, au lieu d'orſeille, pour lui donner plus de ſolidité, ce qui le fait auſſi nommer *bleu fin*. Comme il faut employer un procédé particulier pour teindre en cochenille, nous renvoyons cette couleur à l'Article *Violet fin*.

Le bleu de Roi pour imiter celui des draps, ſe fait de la maniere ſuivante.

On délaye avec de l'eau froide dans un mortier ou dans un *caſſin*, & par le moyen d'un pilon, environ une once de verd-de-gris pour chaque livre de ſoie; on braſſe bien le tout enſemble, & on liſe les ſoies ſur ce bain à l'ordinaire par *mateaux* de cinq ou ſix onces: la ſoie prend dans ce bain une petite nuance de verd-de-gris ſi légere, que même elle ne paroît plus lorſque la ſoie eſt ſeche.

Quand la ſoie a ſuffiſamment tiré ſon verd-de-gris, on la tord, on la met ſur les bâtons, & on la liſe à froid ſur un bain de bois d'Inde plus ou moins fort de couleur, ſuivant la nuance qu'on veut donner; la ſoie prend dans ce bain une couleur bleue qui aſſortit au bleu de Roi en drap: mais cette couleur eſt fort mauvaiſe; elle ſe paſſe très-promptement, & tombe dans le gris-de-fer. Pour remédier à cet inconvénient & la rendre plus ſolide, on doit la tenir plus claire en bois d'Inde que l'échantillon qu'on a à aſſortir; lui donner un peu d'orſeille à chaud, ce qui le rougit & fait monter la *brunitur*e. Enſuite on la paſſe ſur la cuve; la couleur pour lors eſt beaucoup plus ſolide.

A l'égard des ſoies qu'on veut teindre en bleu ſur crud, c'eſt-à-dire, ſans qu'elles aient été cuites, il faut avoir attention de choiſir celles qui ſont naturellement bien blanches; on en forme des mateaux, on les trempe dans de l'eau, & on leur donne deux battures pour faire mieux pénétrer l'eau: lorſqu'elles ſont trempées, on les dreſſe, & on en fait des mateaux que l'on paſſe en cuve comme les ſoies cuites, & qu'on fait ſécher de même.

Comme toutes les ſoies crues prennent en général la teinture avec beaucoup plus de facilité & d'activité que les ſoies cuites, on a ſoin de paſſer, autant qu'il eſt poſſible, les ſoies cuites avant les crues; parce que les premieres ont beſoin de toute la force de la cuve, & montent en couleur moins facilement. Si le bleu qu'on fait ſur crud eſt une nuance qui ait beſoin d'orſeille ou des autres ingrédients dont nous avons parlé ci-deſſus, on les donne comme aux ſoies cuites.

Du Jaune.

Les ſoies deſtinées à être miſes en jaune ſe cuiſent à raiſon de vingt livres de ſavon pour chaque cent peſant de ſoie.

Après la cuite, on les lave, on les met en alun, & après les avoir relavées, (ce qui s'appelle *raffraîchir*,) & dreſſées, on les met en bâtons par mateaux d'environ ſept à huit onces & on les paſſe en liſant ſur le bain deſtiné à leur donner le jaune.

Pour faire le jaune franc, que les Teinturiers en ſoie appellent *jaune de graine*, ils n'emploient point ordinairement d'autre ingrédient que la gaude.

On met dans une chaudiere environ deux livres de gaude pour chaque livre de ſoie, & pour que toutes les bottes de gaude trempent bien dans l'eau, on a ſoin de les charger de gros morceaux de bois; lorſque cette gaude a bouilli pendant environ un gros quart-d'heure, on repouſſe les bottes dans un des bouts de la chaudiere, ou même, ſi l'on veut, on les retire, & par le moyen d'un ſeau ou d'un *caſſin*, on retire tout le bain, & on le *coule* dans une barque de cuivre ou de bois, telles que les barques de cuivre B ou C, ou celle de bois D, *Planche III, Fig.* 2, c'eſt-à-dire, qu'on le verſe à travers d'un tamis ou d'une toile pour le débarraſſer de la graine & des petites pailles que la gaude laiſſe aller en bouillant. Lorſque ce bain eſt ainſi coulé, on le laiſſe refroidir aſſez pour pouvoir y tenir la main; alors on met les ſoies deſſus, & on les liſe juſqu'à ce qu'elles ſoient unies. Voyez la maniere de liſer les ſoies ſur une barque en C, *Planche II. Fig.* 1. Si le *bouillon* de gaude ne ſe trouvoit pas ſuffiſant pour remplir la barque, on y ſuppléroit avec de l'eau qu'il faut mettre avant de laiſſer refroidir le bain; enſorte qu'il ſe trouve toujours au degré de chaleur que nous venons de marquer: en général, toutes les barques ou chaudieres dans leſquelles on teint doivent être pleines, la ſoie y étant juſqu'à environ deux pouces de leur bord.

Pendant qu'on fait cette opération, on fait bouillir la gaude une ſeconde fois dans de nouvelle eau; & quand elle a bouilli, on leve à un des bouts de la barque les ſoies ſur un *baillard*, ou ſur la tête de la barque. Alors on jette environ la moitié du bain, & l'on *reponchonne*, c'eſt-à-dire, qu'on remet du ſecond bouillon du nouveau bain de gaude, autant qu'on en a ôté du premier, & on obſerve de braſſer le bain pour bien mêler le tout: c'eſt ce qu'il faut faire, en général, toutes les fois qu'on eſt dans le cas de rajouter quelque choſe dans le bain, à moins que le contraire ne ſoit ſpécifié. Ce nouveau bain peut être employé un peu plus chaud que le premier; mais cependant il faut toujours que la chaleur ſoit aſſez modérée, parce qu'autrement on détruiroit une partie de la couleur que la ſoie a déja priſe; ce qui vient vraiſemblablement de ce que les ſoies ſe déſalunent par la trop grande chaleur du bain. On liſe ſur ce nouveau bain comme la premiere fois, & pendant ce temps-là on fait fondre de la cendre gravelée à raiſon d'une livre environ pour vingt livres de ſoie.

On met pour cela la cendre dans un chaudron; on coule deſſus du ſecond bain de gaude tout bouillant, & l'on remue la cendre pour aider à en diſſoudre tout le ſel. On laiſſe repoſer ce petit bain, & lorſqu'il eſt clair, on re-

leve une ſeconde fois les ſoies ſur le baillard ou ſur la tête de la barque, & l'on jette dans le bain environ deux ou trois caſſins du plus clair de ce bain de cendre. On braſſe bien le bain; on y replonge les ſoies, & on les liſe de nouveau.

L'effet de cet alkali eſt de développer le jaune de la gaude, & de le dorer.

Au bout de ſept à huit liſes, on donne un coup de cheville à un des *mateaux*, c'eſt-à-dire, que l'on tord ce mateau ſur la cheville, pour voir ſi la couleur eſt aſſez pleine & aſſez dorée. Si elle ne l'eſt pas aſſez, on rajoute encore un peu du bain de cendre, & l'on fait tout le reſte comme ci-deſſus, juſqu'à ce que la ſoie ſoit parvenue à la nuance qu'on veut lui donner.

La leſſive de cendre faite à part, ainſi que nous avons dit, peut ſe mettre, ſi l'on veut, dans le temps qu'on ajoute dans ce bain le ſecond bouillon de gaude; mais il faut avoir attention que le bain ne ſoit point trop chaud pour repon-chonner. Cette opération n'eſt bonne que pour les jaunes, & ce bain ne peut ſervir pour le verd.

Si l'on veut faire des jaunes plus dorés & tirant ſur le jonquille, il faut en même temps que l'on met la cendre dans le bain, y ajouter auſſi du *rocou*, à proportion de la nuance que l'on veut avoir.

Nous donnerons ci-après, quand nous parlerons de l'orangé, la méthode de préparer le rocou.

Les petites nuances de jaune, comme citron pâle, ou couleur de ſerin, doivent être cuites comme les bleus, parce que ces nuances ſont d'autant plus belles & plus tranſparentes, qu'elles ſont miſes ſur un fond plus blanc. *Voyez l'Article du Bleu pour la Cuite.*

Pour les faire, lorſque la gaude paroît prête à bouillir, on prend quelques caſſins de ce bain, & on en met un peu ſur de l'eau claire avec un peu du bain de la cuve, ſi les ſoies ont été cuites ſans azur. On paſſe les ſoies ſur ce bain en liſant comme à l'ordinaire, & ſi l'on apperçoit que la nuance ne ſoit point aſſez foncée, on redonne de la gaude, & de la cuve auſſi, s'il eſt néceſſaire, juſqu'à la nuance que l'on deſire.

Pour les nuances de citron plus foncées, il faut faire bouillir la gaude comme pour les jaunes, & n'en mettre qu'une certaine quantité ſur de l'eau claire, ſuivant la plénitude que l'on veut avoir. On y met auſſi du bain de la cuve, ſi la nuance le demande. Mais ces citrons foncés peuvent ſe cuire en cuite ordinaire, comme les jaunes. Il faut remarquer qu'on n'ajoute du bleu de cuve dans ces couleurs que quand on veut que la couleur ait un œil tirant ſur le verd.

Ces nuances de jaunes très-claires ont leur difficulté: elles ſont ſujettes à prendre très-ſouvent trop de plénitude, même en ſéchant; cela arrive quand elles ſont alunées à l'ordinaire, attendu qu'elles ont alors trop d'alun. Pour éviter cet inconvénient, on peut, au lieu de les aluner comme les autres, leur faire à part un petit alunage qu'on rend alors auſſi léger qu'on le juge à propos, &

ſur lequel on les liſe, ou bien ſans les aluner en particulier, on met ſeulement un peu d'alun dans le bain même de gaude.

Remarques ſur le Jaune.

Dans les Manufactures où l'on ne peut pas avoir la gaude commodément, on ſe ſert de graine d'Avignon qui s'emploie préciſément de même. Mais elle a l'inconvénient de donner une couleur moins ſolide.

Il y a deux ſortes de gaudes; la gaude bâtarde ou ſauvage, eſt celle qui vient naturellement dans les campagnes: elle eſt plus haute que l'autre, & le brin en eſt beaucoup plus gros.

La gaude cultivée, au contraire, pouſſe des tiges moins hautes & moins groſſes, & elle eſt d'autant plus eſtimée que les tiges en ſont plus fines. Les Teinturiers donnent toujours la préférence à cette gaude, parce qu'elle fournit beaucoup plus de teinture que la bâtarde, & ils ont ſoin de la choiſir bien mûre & bien jaune.

Celle qu'on nous apporte quelquefois d'Eſpagne, eſt très-bonne. Les Teinturiers de Paris ſe ſervent de celle qui vient dans les environs de Pontoiſe, de Chantilly & autres endroits, où on la ſeme dans le mois de Mars, pour en faire la récolte au mois de Juin de l'année ſuivante. Ainſi, cette plante paſſe l'hiver dans la terre. Les terreins ſableux ſont les plus propres à cette ſorte de Plante.

Lorſque la gaude eſt mûre, on l'arrache, on la laiſſe ſécher, & on la met en bottes; les Teinturiers font bouillir cette botte toute entiere, parce que toutes les parties de cette plante donnent de la teinture.

Pour teindre le jaune ſur crud, on prend des ſoies naturellement blanches; mais il n'eſt cependant pas néceſſaire qu'elles ſoient de la plus grande blancheur, comme pour les bleus.

Après les avoir trempées, comme nous l'avons expliqué en parlant du bleu, on les met aluner, & on les teint, comme cela a été dit. Le jaune de gaude eſt une couleur ſolide & de bon teint.

De l'aurore, orangé, mordoré, couleur d'or & de chamois.

L'INGREDIENT, dont on tire ces différentes couleurs dans la teinture en ſoie, eſt le *rocou*. Cette plante eſt de la nature de celles dont la partie colorante réſide dans une ſubſtance réſineuſe; elle doit, à cauſe de cela, être diſſoute par un ſel alkali, comme on le dira bien-tôt; & la ſoie qu'on y veut teindre, n'a aucun beſoin d'être imprégnée d'alun, parce qu'en général ce mordant n'eſt néceſſaire, que pour faire tirer & aſſurer les couleurs extractives naturellement

diſſolubles

diſſolubles dans l'eau pure, & ne contribue point à produire les mêmes effets pour toutes les couleurs réſineuſes, qu'on rend miſcibles avec l'eau, qu'à l'aide des diſſolvants ſalins, & particuliérement des ſels alkalis.

Pour préparer le rocou, on prend une paſſoire de cuivre d'environ huit à dix pouces de profondeur, ſur moitié autant de largeur; cette paſſoire eſt percée dans toute ſon étendue de trous, à peu-près de la grandeur de ceux d'une écumoire à petits trous; elle a deux anſes de fer ou de cuivre: elle eſt repréſentée en F, *Planche II*, *Fig.* 2.

On fait chauffer, dans une chaudiere d'une grandeur convenable, de l'eau de riviere, ou de l'eau de ſource bien douce, & propre à bien diſſoudre le ſavon; & pendant que cette eau chauffe, on coupe le rocou par morceaux; on le met dans la paſſoire dont on vient de parler, laquelle ſe nomme *pot à rocou*; on plonge le tout dans l'eau, & par le moyen d'un pilon de bois G, *Planche II*, *Fig.* 2, on broie le rocou, on le délaie, & on le fait paſſer au travers des trous. Lorſque le rocou entier a paſſé de la ſorte, on met dans cette même paſſoire de la cendre gravelée, & on lui fait ſubir la même opération qu'au rocou. Après cela, on remue le bain avec un bâton, on lui fait jetter un ou deux bouillons; & auſſi-tôt on y verſe de l'eau froide, pour l'empêcher de bouillir plus long-temps; enſuite on retire le feu de deſſous la chaudiere.

On peut faire fondre telle quantité de rocou que l'on juge à propos; & pour chaque livre de rocou, on met douze onces ou une livre de cendre gravelée; ſi l'on en mettoit moins, la couleur ne ſeroit point aſſez ſolide, & ſeroit ſujette à tomber dans une couleur de brique ou de tuile, ce qui s'appelle *tuiler*. Au reſte, comme les cendres gravelées ne ſont pas toutes d'une force égale, c'eſt au Teinturier à juger de la quantité qu'il en doit employer, par les effets qu'il voit faire au rocou; l'effet de la cendre eſt de jaunir le rocou en le fondant; elle lui fait perdre ſa couleur de brique, & lui fait prendre une couleur beaucoup plus jaune & plus dorée, & en même temps rend cette couleur plus ſolide.

Si en employant le rocou, on s'apperçoit qu'il tire encore ſur l'œil briqueté, c'eſt une preuve qu'il n'eſt point aſſez garni de cendre; & pour lors, il eſt à propos de lui en donner de nouvelle, en faiſant jetter un bouillon au bain, & en l'appaiſant enſuite avec de l'eau froide, comme dans la premiere opération: on remue le tout enſemble avec un bâton, & on le laiſſe enſuite repoſer.

Le rocou fondu de la ſorte, ſe garde auſſi long-temps qu'on veut, ſans ſe corrompre, pourvû qu'on ait attention de n'y rien jetter de mal-propre.

Les ſoies deſtinées à être miſes en aurore & orangé, n'ont pas beſoin d'autre cuite que l'ordinaire de vingt pour cent de ſavon. Quand on les a lavées & battues pour les dégorger de ſavon, on les écoule ſur l'eſpart, & on les met en

bâtons, par mateaux un peu forts; & pendant qu'on les diſpoſe ainſi, on fait chauffer de l'eau de riviere dans une chaudiere, que l'on n'emplit qu'environ à moitié; enſuite on met dans cette eau, une portion du rocou qui a été fondu; on fait chauffer le tout juſqu'à un degré de chaleur, tel qu'on ne puiſſe y tenir la main; mais cependant qu'il ne ſoit point prêt à bouillir, c'eſt-à-dire, un bon degré de chaleur, moyen entre l'eau tiede & l'eau bouillante; & après avoir *braſſé* le bain, pour bien mêler enſemble l'eau & le rocou, on y liſe les ſoies.

Quand elles ſont unies, on retire un des mateaux, on le lave, on lui donne deux battures, & enſuite un coup de torſe ſur la cheville, pour voir ſi la couleur eſt aſſez pleine; ſi elle ne l'eſt pas aſſez, on rajoute du rocou, on braſſe & on liſe de nouveau, juſqu'à ce que la couleur ſoit comme on la deſire.

Quand elle eſt faite, on lave le tout, & l'on donne en même temps deux battures à la riviere: elles ſont abſolument néceſſaires, pour débarraſſer la ſoie du ſuperflu du rocou. Si l'on n'avoit pas cette attention, les ſoies teintes en rocou ſeroient ſujettes à barbouiller, & toujours moins belles.

L'aurore ſert de pied pour une autre couleur, qu'on appelle *moredoré*. Quand la ſoie a pris l'aurore, & qu'elle a été lavée, on l'alune à l'ordinaire; on la raffraîchit enſuite à la riviere, & on prépare un bain nouveau d'une bonne chaleur, dans lequel on met de la décoction de bois de fuſtet, & un peu de celle de bois d'Inde. On liſe les ſoies ſur ce bain, & ſi l'on s'apperçoit que la couleur ait un œil trop rougeâtre, on jette dans le bain une très-petite quantité de diſſolution de couperoſe, qui fait jaunir davantage la couleur. Les premieres nuances de cette couleur, n'ont beſoin, pour toute bruniture, que d'un peu de couperoſe, avec le fuſtet, pour faire préciſément la nuance d'au-deſſus de l'aurore.

L'alunage qu'on donne à la ſoie, par deſſus le pied de rocou qu'elle a déja, eſt néceſſaire, pour faire tirer & aſſurer les teintures de bois de fuſtet & de bois d'Inde, qu'on emploie pour le moredoré, parce que la teinture de ces bois réſide dans leur partie extractive.

Pour teindre l'aurore ſur crud, on choiſit des ſoies naturellement blanches, comme pour le jaune; & après les avoir fait tremper, on leur donne un bain de rocou, qu'il faut avoir attention de ne tenir que tiede ou même froid, parce que autrement la cendre gravelée qui ſe trouve dans ce bain, & par le moyen de laquelle on a fondu le rocou, feroit perdre le crud de la ſoie, & lui ôteroit la fermeté qui lui eſt néceſſaire pour les ouvrages auxquels on la deſtine.

Pour l'orangé & le moredoré, on continue l'opération préciſément comme pour les ſoies cuites.

Quand on n'a qu'une petite partie de ſoie à teindre, on fait fondre à peu-près la quantité de rocou néceſſaire; & lorſque le bain a été raffraîchi par l'eau froide, on le laiſſe repoſer pour que le marc tombe au fond de la chaudiere; & enſuite on paſſe les ſoies ſur ce bain.

Tout ce que nous venons de dire regarde les ſoies, auxquelles on veut donner la nuance d'aurore; mais pour faire l'orangé, qui eſt une nuance beaucoup plus rouge que celle d'aurore, il faut après la teinture en rocou, rougir les ſoies par le vinaigre, par l'alun, ou par le jus de citron. Ces acides, en ſaturant l'alkali dont on s'eſt ſervi pour diſſoudre & faire prendre le rocou, détruiſent la nuance de jaune que cet alkali lui avoit donnée, & ramenent à ſa couleur naturelle qui tire beaucoup plus ſur le rouge.

Le vinaigre ou le jus de citron, ſuffiſent pour donner les nuances d'orangé qui ne ſont pas bien foncées; mais pour les nuances extrêmement foncées, on eſt dans l'uſage à Paris de les paſſer dans l'alun, qui rougit beaucoup le rocou; & ſi la couleur ne ſe trouve point encore aſſez rouge, on le paſſe ſur un bain de bois de Bréſil léger. A Lyon, les Teinturiers qui font les couleurs de *ſaffranum*, ſe ſervent quelquefois des vieux bains qu'on a employés à ces couleurs, pour y paſſer deſſus les orangés foncés.

Lorſque les orangés ont été rougis par l'alun, il faut les laver à la riviere; mais il n'eſt pas néceſſaire de battre, à moins que la couleur ne ſe trouve trop rouge.

Les bains de rocou qui ont ſervi à faire les aurores, ſont encore aſſez forts pour donner le pied ou la premiere nuance à des couleurs nommées *ratines*, dont on parlera ci-après, pour dorer les jaunes foncés, & pour faire les couleurs d'or & les chamois. Ces nuances ſe font à la ſuite des aurores, & n'ont aucune difficulté, parce qu'elles ſe font avec le rocou ſeul. Cependant, il y a quelques nuances de chamois qui tirent ſur le rougeâtre, & qu'on eſt obligé, par cette raiſon, de rougir comme les orangés; à moins qu'on n'aime mieux préparer le rocou exprès: ce qui ſe fait ainſi.

On fait fondre le rocou, comme il a été dit ci-deſſus; & enſuite on lui fait jetter un bouillon, ſans y mettre de cendre. Lorſque ce bain eſt repoſé, on en prend une partie, qu'on met avec du bain de rocou fondu par la cendre; & par ce moyen, on a un bain qui eſt naturellement aſſez rouge pour faire ces ſortes de chamois, ſans qu'il ſoit néceſſaire de les rougir après coup; on peut auſſi ne mettre que peu de cendre en fondant le rocou, ce qui reviendra au même: ces chamois ont beſoin d'une batture, en les lavant à la riviere.

Le rocou nous eſt apporté ordinairement en mottes de deux ou trois livres, qui ſont enveloppées de feuilles de roſeau très-larges. Quelquefois cependant, on en apporte en groſſes mottes, qui ne ſont point enveloppées comme les

précédentes. Les Teinturiers n'en font point de différence ; ils s'attachent ſeulement à choiſir, par préférence, celui qui a une belle chair rouge, & dans lequel on n'apperçoit point de veines noires. Les couleurs que donne le rocou ſont aſſez peu ſolides : elles changent au bout d'un certain temps, deviennent briquetées & s'affoibliſſent beaucoup ; mais difficilement pourroit-on faire les mêmes nuances, avec des ingrédients d'un meilleur teint ; car la garance qu'on emploie avec la gaude, pour faire les aurores & les orangés ſur laine, ne prend point ſur la ſoie : d'ailleurs, les couleurs que donne le rocou ſont très-belles, & c'eſt une forte raiſon pour s'en ſervir ; car en fait de teinture en ſoie, on préfere toujours la beauté à la ſolidité.

Du rouge. Du cramoiſi fin.

Cette couleur ſe tire de la cochenille, & ſe nomme *cramoiſi fin*, à cauſe de ſa beauté & de ſa ſolidité ; elle réſide dans une matiere extractive ; elle eſt très-diſſoluble dans l'eau, & demande, par cette raiſon, le mordant ordinaire qui eſt l'alun.

Les ſoies deſtinées à être teintes en cramoiſi de cochenille, ne doivent être cuites qu'à raiſon de vingt livres de ſavon pour cent peſant de ſoie, ſans aucun azur, parce que le petit œil jaune qui reſte à la ſoie quand elle n'eſt décreuſée qu'avec cette quantité de ſavon, eſt favorable à cette couleur.

Après avoir lavé & battu les ſoies à la riviere pour les bien dégorger de ſavon, on les met dans un alunage qui ſoit dans toute ſa force, on les y laiſſe ordinairement depuis le ſoir juſqu'au lendemain matin, ce qui fait environ ſept ou huit heures ; au bout de ce temps, on lave les ſoies, & on leur donne deux battures à la riviere. Pendant ce temps-là, on prépare le bain ainſi qu'il ſuit.

On remplit une chaudiere longue, d'eau de riviere, environ juſqu'à moitié ou aux deux tiers ; & quand cette eau eſt bouillante, on y jette de la noix de galle blanche pilée, & on lui fait jetter quelques bouillons : on en peut mettre depuis quatre gros juſqu'à deux onces pour chaque livre de ſoie. Si la noix de galle étoit pilée bien fine, & paſſée au tamis, on pourroit la mettre en même temps que la cochenille.

Lorſque les ſoies ſont lavées & battues, on les diſtribue ſur les bâtons par mateaux ; on peut tenir ces mateaux un peu forts ; parce que le cramoiſi n'eſt pas ſujet à prendre inégalement.

Quand les ſoies ſont ainſi miſes ſur les bâtons, on jette dans le bain la cochenille qu'on a eu ſoin de piler & tamiſer ; on la remue bien avec un bâton, & on lui fait jetter cinq à ſix bouillons. On en met depuis deux onces juſqu'à trois pour chaque livre de ſoie, ſuivant la nuance que l'on veut faire. Pour faire la nuance la plus ordinaire, la doſe de cochenille eſt de deux onces & demie.

Il

Il eſt rare que l'on paſſe trois onces, ſi ce n'eſt pour faire quelque aſſortiment particulier.

Quand la cochenille a jetté un bouillon, on ajoute dans le bain une once de crême de tartre ou de tartre blanc pilé pour chaque livre de cochenille.

Auſſi-tôt que le tartre a bouilli, on jette dans le bain pour chaque livre de cochenille environ une once d'une diſſolution d'étain dans l'eau régale, qu'on nomme *compoſition*, & qui ſe fait de la maniere ſuivante.

On prend une livre d'eſprit de nitre, deux onces de ſel ammoniac, & ſix onces d'étain fin grenaillé. On met l'étain & le ſel ammoniac dans un pot de grais d'une grandeur ſuffiſante; on verſe par-deſſus environ douze onces d'eau, puis on ajoute l'eſprit de nitre, & on laiſſe faire la diſſolution.

Cette compoſition contient beaucoup plus de ſel ammoniac & d'étain que celle que l'on emploie pour l'écarlatte de cochenille ſur laine: mais cela eſt abſolument néceſſaire; car cette derniere éclairciroit trop, & même pourroit détruire entiérement le rouge que la cochenille eſt capable de donner ſur la ſoie.

On mêle bien dans le bain en l'agitant avec un bâton, la quantité preſcrite de cette compoſition, & auſſi-tôt on acheve de remplir la chaudiere avec de l'eau froide; la proportion du bain eſt d'environ huit à dix pintes d'eau pour chaque livre de ſoie fine; on en peut mettre moins pour les groſſes ſoies, parce qu'elles occupent moins de place. Le bain eſt pour lors en état de recevoir les ſoies que l'on y plonge en les liſant juſqu'à ce qu'elles paroiſſent bien unies, ce qui arrive ordinairement au bout de cinq ou ſix liſes. Alors on pouſſe le feu pour faire bouillir le bain, & on le fait bouillir ainſi pendant deux heures, & pendant ce temps-là on a ſoin de liſer les ſoies de temps en temps: au bout de ce temps on retire le feu de deſſous la chaudiere, & on met les ſoies en *ſoude*, comme nous avons dit que cela ſe fait pour l'alunage. On les y laiſſe pendant cinq ou ſix heures, & meme ſi on fait le cramoiſi le ſoir, on peut les y laiſſer juſqu'au lendemain matin; on les retire enſuite, & on les lave à la riviere, en leur donnant deux battures; on les tord comme à l'ordinaire, & on les étend ſur les perches pour les faire ſécher.

Les bruns du cramoiſi fin ſe nomment communément *cannelés*. Pour les faire, on lave les cramoiſis en les retirant du bain de cochenille, & on leur donne deux battures à la riviere; après cela, on prépare un bain d'eau, telle qu'elle ſe trouve en été & en hiver un peu tiéde, & on y jette de la couperoſe fondue dans de l'eau en plus ou moins grande quantité, ſuivant la bruniture que l'on veut donner à la couleur. On liſe la ſoie ſur ce bain par petits mateaux pour qu'elle s'uniſſe bien, & quand elle eſt à la nuance que l'on veut avoir, on la retire, on la tord, & on la met ſécher, ſans la laver, ſi l'on veut, parce que ce bain de couperoſe eſt preſque comme de l'eau claire. Comme l'effet de la couperoſe eſt de faire pren-

dre à la cochenille un œil violet, c'eſt-à-dire, de lui faire perdre ſon jaune : ſi l'on s'apperçoit que la couleur perde trop de ſon jaune, on la ſoutient en mettant dans le bain de couperoſe un peu de décoction de bois de fuſtet, qui le remet au ton convenable ; il n'y a que la couperoſe qui puiſſe faire la *brunitute* des cramoiſis fins; le bois d'Inde ne ſert à rien dans cette occaſion : la couperoſe ſeule ſuffit, attendu qu'elle brunit beaucoup avec la noix de galle que l'on emploie dans le cramoiſi fin.

Remarques ſur le Cramoiſi fin.

Le procédé qu'on vient de donner pour faire cette couleur, eſt le plus en uſage à préſent, parce qu'il donne une couleur plus belle que celle qui ſe faiſoit autrefois. Cependant comme il y a encore quelques Teinturiers qui font le cramoiſi ſuivant l'ancienne méthode, nous allons la donner ici.

Pour faire ces cramoiſis, on met dans la cuite de la ſoie du rocou en pâte, tel qu'il eſt apporté des Indes.

Quand le ſavon eſt bouillant, on prend environ une demi-once de ce rocou, & on l'écraſe en le pilant dans la paſſoire, comme nous l'avons dit en parlant de l'orangé. On le pile le plus fin qu'il eſt poſſible, pour qu'il ne reſte plus de grumeaux qui puiſſent s'attacher à la ſoie.

Au moyen de cette petite quantité de rocou, la ſoie en ſe cuiſant prend une couleur iſabelle qui eſt aſſez ſolide, & qui tient lieu de l'effet que la compoſition produit ſur le cramoiſi, qui eſt de le jaunir un peu. Tout le reſte ſe fait comme dans le cramoiſi précédent ; mais on n'y met ni compoſition ni tartre.

Les Teinturiers en ſoie ne ſont point dans l'uſage de ſe ſervir d'autre cochenille que de la *meſteque* ou cochenille fine ; & même ils préferent toujours la cochenille *grabelée*, c'eſt-à-dire, celle qui a été nettoyée de toutes ſes ordures, en la tamiſant & en triant enſuite toutes les petites pierres & autres petits corps étrangers qui peuvent s'y trouver mêlés. On ne peut qu'approuver cette attention, attendu que la cochenille non grabelée étant moins pure, il en faut mettre davantage, & qu'ainſi on a toujours dans le bain plus de ſon ou de marc qui peut faire du tort à la couleur.

Le tartre blanc qu'on emploie dans les cramoiſis fins, ſert à exalter & à jaunir la couleur de la cochenille ; effet qu'il produit à cauſe de ſon acidité ; tous les acides produiroient le même effet : mais on a remarqué que le tartre eſt préférable, & qu'il donne un plus bel œil.

Malgré cette qualité du tartre, il ne ſeroit pas capable d'exalter la couleur de la cochenille autant qu'il eſt néceſſaire pour avoir un beau cramoiſi, quelque quantité qu'on en mît, ſi on l'employoit ſeul ; car s'il n'y avoit qu'une doſe médiocre de cet ingrédient, il ne jauniroit point ſuffiſamment ; & ſi on en mettoit

une grande quantité, il mangeroit & dégraderoit une partie de la couleur, ſans même produire un bel effet.

On eſt obligé pour les ſeconder de ſe ſervir de la compoſition qui n'eſt, comme on l'a vû, qu'une diſſolution d'étain dans l'eau régale. Cette diſſolution qui produit ſur la cochenille, lorſqu'on l'emploie à teindre la laine, un effet aſſez conſidérable pour changer la couleur giroflée qu'elle a naturellement, en un couleur de feu d'un éclat prodigieux, ne peut que l'amener au cramoiſi lorſqu'on l'emploie ſur la ſoie; mais auſſi elle donne un très-bel œil à cette couleur; elle ſe marie avec le tartre, en augmente l'effet ſans appauvrir la couleur quand on n'en met point trop, & diſpenſe de donner un pied de rocou à la ſoie, comme nous l'avons dit.

A l'égard de la noix de galle, elle ne produit aucun bon effet dans les cramoiſis quant à la couleur; au contraire, elle la ternit au point que lorſqu'on en ajoute trop, la couleur en eſt tout-à-fait gâtée; il eſt néanmoins d'uſage d'en mettre toujours la quantité que nous avons preſcrite.

Voici ce qu'on peut conjecturer ſur l'introduction de cette mauvaiſe pratique. On faiſoit autrefois les cramoiſis de cochenille ſans tartre ni compoſition en les jauniſſant ſeulement par le rocou; mais alors les ſoies teintes par cette méthode n'avoient point de cri ou maniement; enſorte qu'au ſeul toucher on ne pouvoit diſtinguer cette ſoie d'avec celle qui étoit teinte avec le bois de Bréſil. Comme la noix de galle, à raiſon d'un acide caché qu'elle contient, a la propriété de donner à la ſoie beaucoup de maniement, on en a ajouté avec la cochenille dans les cramoiſis; on a eu par ce moyen des ſoies cramoiſies, qui, par le maniement que cela leur donnoit, pouvoient ſe diſtinguer au toucher, d'avec les cramoiſis faux ou de Bréſil; car il faut remarquer que la teinture du bois de Bréſil ne peut ſupporter l'action de la noix de galle, qui la mange & la détruit entiérement.

Mais en même temps que la noix de galle donne du cri à la ſoie, elle a encore la propriété ſinguliere & très-remarquable, d'en augmenter le poids aſſez conſidérablement, c'eſt-à-dire, qu'en mettant une once de noix de galle, par chaque livre de ſoie, cela peut donner de deux à deux & demi pour cent; il y a même des Teinturiers, qui portent cette augmentation de poids de la ſoie cramoiſi fin, par le moyen de la noix de galle, juſqu'à ſept à huit pour cent. Or, on s'eſt accoutumé à avoir ce bénéfice du poids de la ſoie dû à la noix de galle, enſorte que, lorſque cette drogue eſt devenue inutile par l'addition du tartre & de la compoſition, qui donnent auſſi-bien qu'elle du cri à la ſoie, elle a continué d'être néceſſaire, pour l'augmentation du poids à laquelle on étoit accoutumé, & que les acides, dont nous venons de parler, ne peuvent point donner comme elle. Au reſte, on a toujours ſoin de préférer la noix de galle blanche à la noire, parce qu'elle gâte beaucoup moins la

couleur. Il réſulte de ce qu'on vient de dire, de l'uſage de la noix de galle dans le cramoiſi fin, que cette drogue eſt non-ſeulement inutile, mais encore qu'elle eſt nuiſible, & qu'elle ne peut ſervir qu'à donner lieu à des fraudes condamnables & préjudiciables au commerce; & que ſi l'on faiſoit un Réglement pour la teinture des ſoies, il ſeroit à propos de défendre abſolument d'employer cette drogue dans le cramoiſi fin.

Le repos que l'on donne aux ſoies dans le bain, eſt néceſſaire pour leur faire tirer entiérement la cochenille. Les ſoies prennent encore dans ce repos environ une bonne demi-nuance, & la couleur ſe jaunit d'autant, ce qui lui donne un coup d'œil moins ſombre & plus beau.

Peut être ſeroit-on tenté de croire, qu'en laiſſant bouillir les ſoies plus long-temps dans le bain, on auroit les mêmes effets: mais l'expérience prouve le contraire; d'ailleurs, les frais ſeroient plus conſidérables, attendu qu'il faudroit entretenir le feu plus long-temps.

La cochenille laiſſe ſur les ſoies, au ſortir du bain, une eſpece de ſon qui n'eſt que la peau de cet inſecte, dans laquelle il reſte toujours un peu de ſon ſuc colorant. C'eſt pour bien nettoyer les ſoies & les débarraſſer entiérement de ce ſon, qu'on les bat deux fois en les lavant à la riviere. Par ce moyen, la couleur devient auſſi plus brillante, plus nette & plus développée.

A l'égard des deux battures que l'on donne avant la teinture, elles ſont néceſſaires, parce que les ſoies ayant été fortement alunées pour cette couleur, & étant deſtinées à bouillir long-temps dans le bain de teinture, elles y laiſſeroient aller, ſans cette précaution, une certaine quantité d'alun, qui, non-ſeulement tiendroit la couleur trop roſée & trop griſe, mais auſſi qui empêcheroit la cochenille de ſe retirer parfaitement; car en général, tous les ſels neutres mis dans les bains de teinture, ont plus ou moins cet inconvénient.

Le cramoiſi fin ou de cochenille, tel qu'on vient de le décrire, eſt non-ſeulement une très-belle couleur, mais on peut la regarder auſſi comme excellente: c'eſt la plus ſolide de toutes les teintures en ſoie. Elle réſiſte parfaitement au débouilli du ſavon, & paroît ne recevoir aucune altération de la part de l'action de l'air & du ſoleil. Les étoffes de ſoie teintes de cette couleur, qui ſont employées ordinairement dans les ameublements, ſont plutôt uſées, par le ſervice, que déteintes; on voit d'anciens meubles cramoiſi fin, qui ont plus de ſoixante ans, dont la couleur ne paroît preſque point dégradée. Le ſeul changement qu'éprouve le cramoiſi fin, c'eſt de perdre à la longue de l'œil jaune qui lui donne de l'éclat: cela le fait tirer ſur le violet, & le rend ſombre.

Les Connoiſſeurs n'ont beſoin, que de manier la ſoie teinte en cramoiſi fin, pour la diſtinguer de celle qui eſt teinte en cramoiſi faux ou de bois de Bréſil, dont on va parler ci-après, parce que cette derniere couleur ne pouvant

ſupporter

ſupporter l'action des acides, la ſoie ſur laquelle elle eſt appliquée, ne peut avoir le cri ou le maniement que donnent aux ſoies les acides employés dans le cramoiſi fin. Mais lorſque la ſoie eſt fabriquée en étoffes ; & qu'il eſt queſtion de prouver aux acheteurs qu'elle eſt teinte en cramoiſi fin, on ſe ſert du vinaigre, à l'action duquel le cramoiſi de cochenille réſiſte très-bien, au lieu que cet acide tache en jaune, & mange en un inſtant le cramoiſi de bois de Bréſil.

Du Cramoiſi faux, ou du Rouge de bois de Bréſil.

Cette couleur ſe tire du bois de Bréſil, qui fournit une teinture extractive très-abondante & aſſez belle, quoiqu'elle le ſoit ſenſiblement moins que celle de la cochenille : on la nomme *cramoiſi faux*, à cauſe du peu de ſolidité qu'elle a en comparaiſon du cramoiſi fin ; comme elle eſt infiniment moins chere, elle ne laiſſe pas que d'être d'un aſſez grand uſage.

Les ſoies deſtinées à être teintes en rouge de bois de Bréſil, doivent être cuites à raiſon de vingt livres de ſavon pour cent peſant de ſoie ; on les alune à l'ordinaire, comme pour toutes les autres couleurs ; il n'eſt pas néceſſaire que l'alunage ſoit auſſi fort, que pour les cramoiſis fins : lorſque les ſoies ſont alunées, on les tord & on les raffraîchit à la riviere.

Pendant qu'on fait ce lavage, on fait chauffer de l'eau dans une chaudiere ; & cependant, on prépare une barque dans laquelle on met du jus ou forte décoction de bois de Bréſil, à raiſon d'environ un demi-ſeau pour chaque livre de ſoie, plus ou moins ſuivant la force de la décoction, & la nuance qu'on veut donner ; on verſe enſuite dans cette barque, la quantité d'eau chaude néceſſaire pour former le bain ; on paſſe après les ſoies ſur ce bain, en les liſant comme les jaunes ; elles prennent dans ce bain un rouge, qui, lorſqu'on ſe ſert de l'eau de puits, eſt ordinairement à la nuance de cramoiſi ; mais lorſqu'on s'eſt ſervi d'eau plus pure, telle que celle de riviere, ce rouge eſt plus jaune que ne l'eſt le cramoiſi de cochenille, auquel on veut toujours le faire reſſembler le plus qu'il eſt poſſible ; il a beſoin, par cette raiſon, d'être *roſé*, ce qui ſe fait de la maniere ſuivante.

On leſſive un peu de cendre gravelée dans de l'eau chaude ; environ une livre peut ſuffire pour trente ou quarante livres de ſoie ; on lave les ſoies à la riviere ; on leur donne une batture, & on met la leſſive de cendre gravelée dans une nouvelle barque qu'on remplit d'eau froide ; on paſſe les ſoies ſur cette eau ; elle y prend auſſi-tôt un bel œil cramoiſi, en laiſſant dans cette eau un peu de ſa teinture : on lave après cela les ſoies à la riviere ; on les tord & on les met ſécher ſur les perches.

Dans quelques Manufactures, au lieu de ſe ſervir de cendre gravelée pour

roſer les cramoiſis, on paſſe ſimplement les ſoies ſur de l'eau chaude, juſqu'à ce qu'elles aient l'œil que l'on déſire ; cette opération eſt beaucoup plus longue, & coûte d'avantage, attendu la conſommation du bois ; ainſi, elle n'a aucun avantage ſur la précédente ; & même il faut que la couleur ſoit plus pleine de teinture, parce que l'eau chaude décharge beaucoup cette couleur.

Quelques autres Teinturiers ſont dans l'uſage de roſer ces cramoiſis ſur le bain même où ils ont été faits, en y mettant de la leſſive de cendre gravelée ; cette méthode eſt beaucoup plus courte ; mais on ne s'en ſert guères, parce qu'il y faut plus de cendre, & que les cramoiſis faits de cette façon paroiſſent un peu moins beaux.

On ſent bien que pour faire les nuances claires, il ne s'agit que de mettre moins de jus de Bréſil dans le bain : mais elles ne ſont guères d'uſage, parce qu'elles ne ſont point belles.

Remarques ſur le Rouge ou Cramoiſi de bois de Bréſil.

Cette couleur n'a aucune difficulté, & ſe fait ſans embarras. Les Teinturiers en ſoie ont ſoin d'avoir toujours une proviſion de jus ou décoction de bois de Bréſil, qui ſe fait de la maniere ſuivante : On hache le bois de Bréſil par petits copeaux. Dans une chaudiere qui tient environ ſoixante ſeaux, on met cent cinquante livres de ces copeaux ; on remplit la chaudiere, & on fait bouillir ces copeaux pendant trois bonnes heures, en rempliſſant pour remplacer l'eau qui s'évapore. On coule ce jus de Bréſil dans une tonne, & on reverſe autant de nouvelle eau claire ſur les copeaux. On les fait bouillir de nouveau encore pendant trois heures, on fait ainſi quatre bouillons en tout, après quoi le bois eſt épuiſé de toute ſa teinture.

Quelques Teinturiers ſont dans l'habitude de conſerver ſéparément ces différens bouillons, le premier eſt plus fort ; mais ſouvent auſſi ſa couleur eſt moins belle, parce qu'il eſt chargé de toutes les impuretés du bois. Le dernier eſt ordinairement très-clair & très foible de teinture : mais on a remarqué, qu'en les mettant tous enſemble, ils forment une liqueur homogène, qui eſt d'un très-bon ſervice.

Peut-être, ſi l'on vouloit s'aſſujettir à laver d'abord le bois dans l'eau chaude pour le nettoyer, obtiendroit-on un jus qui donneroit une couleur un peu plus belle : mais elle n'eſt pas aſſez importante, pour qu'on prenne tant de peines & de précautions. Il eſt bon néanmoins d'enlever dans chaque décoction une écume noirâtre qui monte à la ſurface ; la couleur de la décoction en eſt toujours plus belle.

On garde ordinairement pendant quinze jours ou trois ſemaines, le jus du Bréſil avant de s'en ſervir, parce qu'on a remarqué qu'il s'y excite une ſorte

de fermentation ſourde, qui fait foiſonner la couleur. Quelques Teinturiers ſont même dans l'uſage de le laiſſer vieillir pendant quatre ou cinq mois, juſqu'à ce qu'il ſoit gras & filant comme de l'huile : mais on n'a pas remarqué, du moins pour la ſoie, qu'il fût avantageux de le garder ſi long-tems. Quinze jours ou trois ſemaines ſuffiſent, comme nous l'avons dit, pour lui donner toute ſa qualité; ſi on l'employoit tout nouvellement fait, il donneroit une couleur plus roſe, & il en faudroit une plus grande quantité, parce qu'alors il tient moins fortement.

On peut ſe ſervir indifféremment d'eau de puits ou d'eau de riviere, pour faire la décoction du bois de Bréſil; le ſeul avantage qu'on ait remarqué en ſe ſervant d'eau de puits, tant pour la décoction du bois que pour le bain, c'eſt qu'alors les cramoiſis qu'on en tire, n'ont pas beſoin d'être roſés par la cendre gravelée; mais auſſi on a obſervé que ceux qui ſont faits à l'eau de riviere, & qu'on roſe enſuite avec la cendre, ont un coup d'œil un peu plus flatteur.

On comprend ſous la dénomination générale de *bois de Bréſil*, pluſieurs eſpèces de bois, qui, quoique fourniſſant tous, à peu-près la même couleur, paroiſſent néanmoins différens par la beauté ou la bonté de leur teintute; le plus beau & le meilleur de tous, pour la ſoie, eſt celui qu'on nomme *bois de Fernambouc*: c'eſt auſſi le plus cher; ce bois eſt très-lourd; il nous eſt apporté ſans écorce : il paroît brunâtre à l'extérieur. Lorſqu'il eſt nouvellement fendu, il paroît dans ſon intérieur, tirer plutôt ſur le jaune que ſur le rouge; mais ſa couleur rouge ſe développe peu-à-peu à l'air; au reſte, ſa couleur n'eſt jamais bien foncée : il faut choiſir le plus ſain, le plus net, le moins carié, & le plus haut en couleur qu'il eſt poſſible.

Les Teinturiers en ſoie ne ſont point dans l'uſage de ſe ſervir du *bois de Sainte Marthe*, qui ne differe du précédent que parce qu'il eſt beaucoup plus rouge & plus foncé. Cependant il pourroit peut-être ſervir avantageuſement à faire certaines couleurs foncées. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'on s'en ſert beaucoup pour les toiles & les cotons.

Il y a encore un autre bois à peu-près ſemblable au Fernambouc, & qu'on nomme *bois du Japon* ou *Bréſillet*; il donne beaucoup moins de couleur, & par cette raiſon, on ne s'en ſert que pour faire les plus baſſes nuances. Au reſte, il y a toujours plus d'avantage à ſe ſervir du bois de Bréſil ou de Fernambouc, même pour ces nuances, parce qu'il en coûte autant de ſoins pour tirer la couleur du bois du Japon. Ce bois ſe diſtingue aiſément du Fernambouc, parce qu'il eſt beaucoup moins haut en couleur, & beaucoup moins gros. Il a dans ſon intérieur un peu de moëlle.

Les bruns & cramoiſis faux portent ordinairement le nom de *rouges bruns*, parce que dans les atteliers on donne au cramoiſi faux le nom de *rouge*.

Pour faire ces nuances, lorſque la ſoie a tiré le Bréſil, lorſqu'elle a pris ſuffiſamment de hauteur, on met dans le même bain du jus de bois d'Inde, plus ou moins, ſuivant la nuance que l'on veut avoir; on braſſe bien le bain, & l'on y paſſe les ſoies de nouveau juſqu'à ce qu'elles aient acquis le degré de bruniture néceſſaire. Si l'on ne trouvoit pas la couleur aſſez violette, on lui donneroit ſur de l'eau un peu de leſſive & de cendre gravelée, comme au cramoiſi faux.

Pour teindre ſur crud le cramoiſi faux, on prend ſes ſoies blanches, comme pour le jaune; & après les avoir trempées, on les alune & on les traite comme les ſoies cuites.

Du Ponceau, du Nacarat, & du Ceriſe.

Toutes ces couleurs ſont des rouges vifs exaltés par un ton beaucoup plus jaune que le cramoiſi. Elles ſe font facilement ſur la laine avec la cochenille jaunie & avivée par la compoſition ou diſſolution d'étain; elles ont ſur cette ſubſtance beaucoup d'éclat & de ſolidité, parce que la cochenille dont on les tire eſt un ingrédient eſſentiellement de bon teint. Mais il s'en faut bien qu'on ait le même avantage ſur la ſoie. Cette ſubſtance refuſe abſolument de prendre ces nuances en cochenille; du moins juſqu'à préſent, on n'a publié aucun procédé pour les lui faire prendre (a). La ſoie miſe dans un bain de cochenille exalté par la compoſition, & capable de teindre la laine en un couleur de feu des plus éclatants, ne prend dans ce bain qu'une nuance de plûre d'oignon foible, terne, & qui n'eſt, à proprement parler, qu'un mauvais *barbouillage*.

On eſt donc obligé de faire toutes ces couleurs ſur la ſoie avec une autre drogue; c'eſt la fleur d'une plante qu'on nomme *Carthame*, *Saffran bâtard*, ou *Saffranum*.

Cette fleur contient deux ſortes de teintures bien diſtinctes & bien différentes l'une de l'autre par leur couleur & par leur propriété. L'une eſt une eſpece de jaune, de nature extractive, & par conſéquent diſſoluble dans l'eau; l'autre eſt un fort beau rouge, beaucoup plus jaune que le cramoiſi, & dont la nuance naturelle eſt un couleur de ceriſe très-vif & très-agréable. Cette ſeconde partie colorante du Carthame, ne ſe diſſout point dans l'eau pure, parce qu'elle eſt de nature décidément réſineuſe ainſi qu'on le verra bientôt.

Quoique la nuance naturelle du rouge réſineux du Carthame, ne ſoit point aſſez jaune, & demande à être aſſiſe ſur un fond jaune orangé pour imiter le couleur de feu ou l'écarlatte que la cochenille donne ſur la laine, on ne fait néanmoins aucun uſage du jaune extractif que contient ce même Carthame, parce

(a) Il y a dix ou douze ans qu'un ancien Teinturier du bon teint, fit voir un velours couleur de feu qu'il diſoit teint en cochenille. Tout ce qu'on a pû ſçavoir de ſon ſecret, eſt qu'il donnoit à la ſoie un fort pied de rocou, & qu'après l'avoir bien lavée, il la teignoit dans un bain de cochenille, auquel il ajoutoit une petite quantité de diſſolution d'étain.

que

que ce jaune n'eſt point aſſez beau, & qu'il n'a pas d'ailleurs le ton de couleur convenable. Ainſi on commence par ſéparer ce jaune extractif d'avec le rouge réſineux, ce qui eſt très-facile, à cauſe de la différente nature de ces deux teintures; il ne s'agit pour cela que de diſſoudre & d'enlever tout ce jaune extractif par une ſuffiſante quantité d'eau; il ne reſte plus après cela dans le Carthame que le rouge réſineux que l'eau n'a pû enlever, & qu'on rend diſſoluble par le moyen d'un ſel alkali, pour le mettre en état de teindre, comme on va le voir par le détail du procédé.

Préparation du Carthame ou Saffranum.

On enferme le Carthame dans des ſacs de forte toile juſqu'à la quantité d'environ ſoixante livres à la fois; on porte ces ſacs à la riviere, & l'on a ſoin de choiſir un endroit dont le fond ſoit bon, & où il n'y ait point de pierres. On met les ſacs dans l'eau, & pour qu'ils ne puiſſent être entraînés, on a ſoin de les attacher par le bout avec une corde qu'on lie à un poteau enfoncé ſur le bord de l'eau. Enſuite un homme monte deſſus, en tenant à ſa main un fort bâton pour s'appuyer, & il les foule continuellement avec les pieds.

S'il fait chaud, & qu'on n'ait pas une grande quantité de *ſaffranum* à laver, ceux qui font cette opération, peuvent la faire, jambes nues & le pied dans des ſabots. Mais ſi l'on en a une grande quantité à laver, ou qu'il faſſe froid, il eſt néceſſaire d'avoir des bottines de cuir très-fort, & propre à réſiſter à l'eau. On a même ſoin de ſe garnir les jambes de linges avant de les mettre dans ces bottes; & par ce moyen on évite que la peau ne s'attendriſſe trop par le ſéjour dans l'eau.

Le *ſaffranum* par le moyen de ce lavage, ſe décharge d'une grande quantité de ſon jaune extractif que l'eau emporte, & l'on continue à fouler les ſacs juſqu'à ce que l'eau n'en tire plus de couleur.

Cette opération eſt longue, il faut ordinairement deux jours à un homme pour pouvoir laver ainſi un ſac de ſoixante livres.

Quand on eſt à portée d'avoir de l'eau de ſource ou de bonne eau de puits propre à boire, on peut éviter d'aller laver le *ſaffranum* à la riviere, & on peut le laver dans des barques de la maniere ſuivante.

Ces barques marquées A, *Planche VI*, *Fig.* 1, ſont faites de bonnes planches à languettes & rainures; & on leur donne ordinairement ſix pieds de longueur ſur trois ou quatre de large, afin que les ſacs puiſſent y entrer, & y être remués commodément.

Quand le ſac eſt dans une pareille barque, on en ouvre la bouche, & on la tient fixée dans cet état par le moyen d'un morceau de bois en croix, comme on le voit en B, *ibid.* & *Fig.* 2. ou par quelqu'autre manœuvre. Enſuite on lâche dans cette ouverture un des robinets C qui ſont dans l'attelier, & auſſi-tôt que le

ſaffranum ſe trouve ſuffiſamment baigné d'eau, un homme muni de bottes, comme nous avons dit, & qui ſe tient à une corde attachée au plancher, monte ſur ce ſac, & le foule aux pieds pour dégorger le ſaffran de ſa couleur jaune. Voyez cette manœuvre en D, *ibid.*

Quand l'eau s'eſt bien chargée de cette couleur, on la vuide par le moyen d'un robinet ou bondon qui eſt au bas de la barque, dont le fond doit avoir un peu de pente pour faciliter l'iſſue de l'eau, comme on le voit en E, *ibid.* Enſuite on donne de nouvelle eau; on foule de nouveau, on laiſſe aller encore cette eau, & on continue ainſi juſqu'à ce que le *ſaffranum* ſoit entiérement lavé, & qu'il ne colore plus l'eau en jaune.

Cette méthode de laver le *ſaffranum*, eſt, comme on voit, beaucoup plus commode que l'autre, & l'on s'en ſert toujours par préférence dans tous les endroits où l'on a de bonnes eaux de fontaine ou de puits à ſa portée. Cette méthode ſe pratique à Lyon où l'on a des eaux & des atteliers propres à ce travail. Les ſacs qui ont ſervi à ce lavage ſont toujours teints en couleur de ceriſe; parce que le jaune extractif diſſout & emporte avec lui une petite portion du rouge réſineux du *ſaffranum*.

Lorſque cette ſubſtance eſt débarraſſée ainſi de tout ſon jaune, on acheve de la préparer pour la teinture, de la maniere ſuivante.

On la met dans une barque de bois de ſapin faite comme celles dans leſquelles on teint; comme le Carthame eſt en mottes, on le *friſe*, c'eſt-à-dire, qu'on diviſe toutes ces mottes en les briſant avec une pelle: lorſqu'il eſt bien diviſé, on ſaupoudre deſſus à diverſes repriſes de la cendre gravelée ou de la ſoude bien pulvériſée & tamiſée, à raiſon de ſix livres pour cent livres de *ſaffranum*. On mêle bien le tout enſemble, à meſure qu'on met le ſel, comme on le voit en F, *ibid.*

On range le tout dans un coin de la barque, & on acheve de bien faire le mélange, en le foulant aux pieds par petites portions qu'on rejette enſuite par derriere ſoi, à l'autre bout de la barque. Cela s'appelle *ameſtrer* le *ſaffranum*. Voyez G, *ibid.*

Lorſque cette opération eſt faite, on met le *ſaffranum* ainſi ameſtré dans une petite barque longue, qu'on nomme *grille*, parce que le fond eſt formé comme une claie par des barres de bois placées à deux travers de doigt l'une de l'autre, dans le ſens de la largeur; on garnit l'intérieur de cette barque avec une bonne toile ſerrée, & on remplit cette barque de *ſaffranum*: on le paſſe ſur la grande barque, & on jette de l'eau froide deſſus. Cette eau ſe charge des ſels qui tiennent en diſſolution la matiere colorante du ſaffran, & ſe filtre en tombant dans la barque, deſtinée à la recevoir. Voyez cet appareil marqué H, *ibid. Fig.* 1 & 2. On continue à verſer ainſi de nouvelle eau, en remuant de temps en temps juſqu'à

ce que la barque inférieure ſoit pleine ; on tranſporte après cela le *ſaffranum* ſur une autre barque, & on coule de nouvelle eau juſqu'à ce que la liqueur commence à n'avoir plus de couleur ; alors on y remêle encore un peu de cendre ; on le remue, & on paſſe de nouvelle eau qui tire encore un peu de couleur. On ceſſe cette manœuvre quand on voit que le *ſaffranum* eſt entiérement dépouillé de ſa couleur rouge, & qu'il n'eſt plus que jaune. Il ne peut plus ſervir à rien lorſqu'il eſt en cet etat.

Lorſqu'il eſt queſtion de teindre des ſoies en *Ponceau* ou couleur de feu fin ; avec la teinture ainſi préparée, ces ſoies doivent d'abord avoir été cuites comme pour le blanc : enſuite on leur donne un pied de rocou de trois ou quatre nuances au-deſſous de celle qu'on nomme *aurore*, comme il a été expliqué à l'Article de l'orangé. Ces ſoies ne doivent point être alunées, parce qu'il ne s'agit ici que de leur faire prendre une couleur réſineuſe.

Lorſque les ſoies ſont lavées, bien écoulées & diſtribuées par mateaux ſur les bâtons, on met dans le bain du jus de citron, juſqu'à ce que de couleur jaune-rougeâtre qu'il étoit, il devienne d'un beau couleur de ceriſe ; cela s'appelle *virer le bain*. On braſſe bien le tout, & on y met les ſoies, qu'on liſe tant qu'on s'apperçoit qu'elles tirent de la couleur.

Il faut obſerver que pour les ponceaux qui ſont la plus haute couleur que puiſſe donner le *ſaffranum*, lorſque la ſoie paroît ne plus tirer de teinture dans ce bain, on la retire, on la tord à la main ſur le bain, on l'écoule à la cheville, & tout de ſuite on la paſſe ſur un nouveau bain de même force que le premier. On la traite comme la premiere fois ; après quoi, on la retire, on la lave, on la tord, & on l'étend ſur les perches pour la faire ſécher : lorſqu'elle eſt ſéche, on lui redonne de nouveaux bains, tels que les premiers, & on continue la même manœuvre en lavant, en faiſant ſécher entre chaque nouveau bain, juſqu'à ce qu'elle ait acquis la hauteur qu'on deſire ; il faut ordinairement cinq à ſix bains pour l'amener au couleur de feu ou ponceau ; au reſte, cela dépend de la force du bain, enſorte qu'il faudroit un beaucoup plus grand nombre de bains, ſi la leſſive de *ſaffranum* étoit foible ; & quelque forte qu'elle ſoit, on ne peut guere faire cette couleur à moins de trois ou quatre bains.

La ſoie étant parvenue au degré de plénitude convenable, on lui donne un *avivage* de la maniere ſuivante.

On fait chauffer de l'eau juſqu'à ce qu'elle ſoit prête à bouillir ; on la met dans une barque ; on verſe du jus de citron dans cette eau, à la quantité d'environ un demi-ſeptier par chaque ſeau d'eau. On liſe les ſoies ponceau, environ ſept ou huit fois ſur ce bain d'avivage, qui leur ſert en même temps de lavage ; elles prennent dans ce bain, plus de brillant & de gaieté ; on les tord alors, & on les fait ſécher à l'ordinaire.

Les nacarats & ceriſes foncés, ſe font préciſément comme les ponceaux, à l'exception qu'il n'eſt point néceſſaire que les ſoies aient un pied de rocou, & qu'on peut employer des bains qui ont ſervi au ponceau pour faire ces couleurs, ce qui acheve d'épuiſer ces bains. On ne fait des bains neufs pour ces dernieres couleurs, que quand on n'a point eu occaſion de faire de ponceau.

A l'égard des ceriſes plus légeres, des couleurs de roſe de toute nuance, & des couleurs de chair, on les fait ſur les ſeconds & derniers bains de coulage de ſaffran qui ſont plus foibles; ces couleurs ſe travaillent au reſte & s'avivent comme les ponceaux, en paſſant toujours d'abord celles qui doivent être le plus foncées.

La plus légere de toutes ces nuances, qui eſt une couleur de chair extrêmement tendre, a beſoin qu'on mette dans le bain un peu d'eau de ſavon, qui a ſervi à cuire les ſoies. Ce ſavon allége la couleur, & empêche qu'elle ne prénne trop promptement, & qu'elle ne ſoit mal unie. On la lave, & enſuite on lui donne un peu d'avivage ſur le bain, qui a ſervi aux couleurs plus foncées.

Tous ces bains s'emploient auſſi-tôt qu'ils ſont faits, & toujours le plus promptement qu'il eſt poſſible, parce qu'en les gardant, ils perdent beaucoup de leur couleur, qui même s'anéantit entiérement au bout d'un certain temps.

On les emploie toujours auſſi à froid, parce qu'auſſi-tôt que le *ſaffranum viré*, c'eſt-à-dire, rougi par l'aide du citron, ſent la chaleur, il ſe décolore.

Pour économiſer le *ſaffranum*, on eſt dans l'uſage, depuis quelque temps, d'employer pour les ponceaux & autres nuances foncées, de l'orſeille d'herbe, ou de la perelle à ſon défaut. Cette orſeille ſe met dans les premiers & ſeconds bains, à raiſon de cinq ou ſix ſeaux de bain d'orſeille, dans un bain d'environ trente ſeaux de bain de ſaffran, ce qui fait à peu-près un cinquieme au total du bain. En parlant des couleurs qui ſe font avec de l'orſeille, nous donnerons la maniere d'en tirer la teinture.

Pour faire ſur crud toutes les nuances de *ſaffranum* dont nous venons de parler, on choiſit des ſoies très-blanches, & on les traite préciſément comme les ſoies cuites, avec cette ſeule différence, qu'on paſſe ordinairement les ponceaux, les nacarats & les ceriſes ſur crud, dans les bains qui ont ſuivi pour faire les mêmes couleurs en ſoie cuite. Ces bains ſe trouvent avoir encore aſſez de force pour teindre la ſoie crue, qui, comme nous l'avons dit, monte beaucoup plus facilement en couleur, & même exige en général moins de teinture que la ſoie cuite.

Remarques ſur la teinture de Carthame, ou Saffran bâtard.

Lorsque le carthame a été dépouillé de tout ſon jaune extractif par le lavage à l'eau,

à l'eau, le rouge réſineux qui lui reſte a beſoin d'un diſſolvant particulier; & ce ſont les ſels alkalis fixes, que l'expérience a fait connoître comme les plus propres à cet uſage. C'eſt donc pour mettre le rouge réſineux du carthame dans l'état de diſſolution néceſſaire à la teinture, qu'on en fait une eſpece de leſſive, avec la ſoude ou la cendre gravelée. Mais ces alkalis, en même temps qu'ils diſſolvent ce rouge réſineux, diminuent beaucoup l'intenſité de ſa couleur, & la font tirer ſur le jaune, comme on a vû qu'ils le font à l'égard du rocou. Le jus de citron qu'on ajoute dans le bain, remédie pleinement, en qualité d'acide, à cet inconvénient: il ſépare cette partie colorante réſineuſe d'avec l'alkali, & rétablit ſa couleur dans toute ſa beauté.

A la vérité, le rouge réſineux n'eſt plus alors dans l'état de diſſolution, il eſt plutôt ſous la forme d'une eſpece de précipité; mais ce précipité eſt ſi fin & ſi diviſé, que cela équivaut à une diſſolution, & qu'il eſt en état de s'appliquer aſſez bien ſur la ſoie. Cependant, il eſt à remarquer que quand la ſoie a ſéjourné dans cette teinture pendant un certain temps, elle ne continue plus à ſe teindre, quoiqu'il y ait encore beaucoup de couleur dans le bain, ce qui vient ſans doute de ce que la ſoie s'empare d'abord des parties les plus fines, les autres étant trop groſſieres pour pouvoir s'y appliquer, ſur-tout lorſqu'elle eſt déja chargée de teinture juſqu'à un certain point.

Tous les acides ſont capables de faire prendre le ton de couleur convenable à la teinture de carthame préparée par l'alkali, & certainement les acides minéraux coûteroient beaucoup moins cher que le ſuc de citron; cependant, c'eſt ce dernier auquel on a toujours donné la préférence, & c'eſt ſans doute parce qu'on s'eſt apperçu qu'il produit un meilleur effet: il eſt probable que cela vient de ce que le précipité qu'il occaſionne eſt plus fin, & moins ſec que celui qui ſeroit produit par les acides minéraux.

Le ponceau fait avec attention, ſans orſeille, ſuffiſamment garni de rouge de pur carthame, & lorſqu'il eſt dans toute ſa fraîcheur, eſt une couleur fort belle & fort éclatante; cependant, il ne peut ſoutenir la comparaiſon d'une belle écarlatte de cochenille ſur laine: le feu étonnant de cette derniere le fait toujours paroître foible & *blafard*.

Le ponceau réſiſte à l'épreuve du vinaigre; il eſt beaucoup plus beau & plus cher, & ſe ſoutient un peu plus long-temps à l'air, qu'un mauvais couleur de feu qu'on fait avec le bois de Bréſil, & qu'on nomme *ponceau faux* ou *ratine*; ces propriétés le font regarder par la plûpart des Teinturiers & Manufacturiers en ſoie, comme une couleur fine & de bon teint; mais il s'en faut bien, qu'il mérite en effet d'être mis au nombre des teintures fines ou ſolides; car vingt-quatre heures d'expoſition au ſoleil & au grand air, ſuffiſent pour dégrader le plus beau ponceau de trois ou quatre nuances, & au bout de quelques jours d'une pareille expoſition, à peine reſte-t-il un veſtige de cette couleur ſur la

ſoie. Les nacarats, ceriſes & couleurs de roſes, qui ſont moins chargés de rouge du carthame que le ponceau, ſont encore plutôt dégradés & détruits par l'action de l'air.

Il eſt à remarquer que le rouge du carthame, eſt de la nature des vraies réſines, ou de celles qui ſont diſſolubles dans l'eſprit-de-vin; car ce diſſolvant enleve en un inſtant toute cette couleur de deſſus les étoffes qui en ſont teintes.

Du Ponceau faux, ou Couleur de feu fait avec le bois de Bréſil.

On fait avec le bois de Bréſil une eſpece de couleur de feu, qu'on nomme *ratine* ou *ponceau faux*, parce qu'il eſt infiniment moins cher, infiniment moins beau, & encore moins ſolide que celui de carthame.

Pour faire cette couleur, on prend des ſoies cuites, comme pour les couleurs ordinaires; on leur donne un pied de rocou, d'une bonne nuance plus fort que pour le ponceau fin, parce que le rouge du bois de Bréſil eſt naturellement moins jaune, que celui du carthame; ce pied eſt à peu-près à la nuance du demi-aurore. Au reſte, tant pour le ratine que pour le ponceau, il eſt à propos quand une fois on a un pied convenable, d'en garder un écheveau pour échantillon, cet écheveau ſert à guider pour faire le pied toutes les fois qu'on a de ces couleurs à faire.

Le ratine ſe fait ſans aucune difficulté. Après avoir cuit la ſoie, comme on vient de le dire, on la lave, on l'écoule & on lui donne le pied de rocou; on la lave enſuite, en lui donnant une ou deux battures à la riviere. Après cela, on l'alune comme pour toutes les couleurs extractives, parce que celle du bois de Bréſil eſt de ce nombre; après quoi, on la raffraîchit à la riviere; & l'ayant dreſſée comme à l'ordinaire, on lui fait un bain de jus de Bréſil ſur de l'eau chaude; & l'on met dans ce bain, un peu d'eau de ſavon de la cuite qu'on garde exprès pour cela, à la quantité d'environ quatre ou cinq pintes ou un demi-caſſin, ſur une barque qui contient vingt-cinq à trente livres de ſoie: on braſſe le tout enſemble, & l'on y met la ſoie.

Si après un certain nombre de liſes, on s'apperçoit que la couleur ne ſoit point aſſez foncée, on ajoute du jus de bois de Bréſil. Quand la couleur eſt unie, on lui laiſſe tirer ſa teinture, ayant ſoin de la liſer de temps en temps, juſqu'à ce que la couleur ſoit à la nuance convenable.

Quand elle eſt faite, on la lave à la riviere, & on peut lui donner une batture, quand on voit qu'elle manque un peu de rouge; mais il faut, pour cela, obſerver auparavant ſi l'eau de la riviere eſt dans le cas de roſer le rouge de Bréſil, comme elles font la plûpart; ſi elle n'avoit pas cette propriété, au lieu de battre la ſoie, il faudroit rechanger le bain de jus de Bréſil, juſqu'à ce que le ratine eût acquis aſſez de rouge.

On fait par la même méthode que nous venons de décrire, des ratines plus bruns, qui s'écartent abſolument de la nuance de couleur de feu.

Pour les brunir, quand le bain de Bréſil eſt tiré, on en jette une portion & on remet de nouveau jus de Bréſil, qu'on laiſſe ſe tirer; après quoi, on met dans ce bain du jus de bois d'Inde, qui donne une bruniture plus ou moins forte, ſuivant la quantité qu'on en met.

Ces couleurs qui ſont les vrais ratines bruns, ont pris depuis quelque-temps le nom de *moredoré*, nom qui cependant ne leur convient pas, & qui appartient à une autre couleur, dont nous avons parlé à l'article de l'Aurore.

Ces ratines bruns, ainſi que les rouges bruns, dont nous avons parlé à l'article des Cramoiſis faux, ſervent pour completter la nuance de tous les ponceaux & nacarats, attendu qu'avec le ſaffran on ne peut faire ces ſortes de bruns.

Nous n'avons rien à ajouter ici ſur ce que nous avons dit, touchant la maniere de préparer le jus de Bréſil, en parlant du Cramoiſi. On ſe ſert de ce même jus pour toutes les autres couleurs où entre le Bréſil; il n'y a de différence que dans l'emploi. Par exemple, le ſavon que l'on met dans le bain de Bréſil pour faire le ratine, eſt deſtiné à rendre la ſoie ſouple & pliante, & à lui ôter une certaine dureté qu'elle auroit ſans cette précaution, parce que l'alunage donné par-deſſus un pied de rocou, procure cette dureté. Quelques Teinturiers, au lieu de ſavon, jettent dans le bain de Bréſil une petite poignée de noix de galle en poudre; & ils prétendent que cela produit le même effet, & même que cela donne plus de gaieté à la couleur: mais le grand nombre préferent l'uſage du ſavon.

Pour le ratine ſur crud, on prend des ſoies blanches comme pour le jaune; & après les avoir trempées, on leur donne le rocou tiéde, ou même froid, pour ne point dégommer la ſoie; après quoi, on acheve cette couleur comme pour les ſoies cuites.

Du Couleur de Roſe faux.

On n'eſt point du tout dans l'uſage de faire en faux ni le nacarat, ni le ceriſe, parce que les couleurs que l'on a par cette méthode, ſont trop mornes & trop laides. On fait ſeulement le roſe faux, en donnant à la ſoie la cuite comme pour le ponceau, alunant enſuite & paſſant ſur un bain de Bréſil fort léger, ſans y rien ajouter autre choſe: mais comme cette couleur eſt fort griſe, & manque abſolument d'éclat, elle eſt fort peu d'uſage.

Pour teindre cette nuance ſur crud, il faut avoir ſoin de choiſir des ſoies très-blanches, comme pour toutes les autres couleurs tendres, après les avoir trempées, on les teint comme le cuit.

Du Verd.

Cette couleur eſt compoſée de jaune & de bleu; elle eſt difficile à faire ſur la ſoie à cauſe de l'inconvénient qu'a le bleu de cuve d'être fort ſujet à ſe tacher & à donner une couleur bigarrée, ce qui devient encore plus ſenſible dans le verd que dans le bleu pur; les verds ſe font de la maniere ſuivante.

La cuite de la ſoie pour ces couleurs eſt comme pour les couleurs ordinaires.

Les Teinturiers en ſoie diſtinguent une multitude de nuances de verd; mais nous ne parlerons ici que des principales, & ſeulement entant qu'il eſt néceſſaire d'employer pour les faire des ingrédients différents.

La premiere nuance dont nous parlerons, eſt celle du *verd de mer* ou *verd Tourville*. Cette nuance a vingt-cinq ou trente dégradations en *numeros* depuis la plus foible, qu'on appelle *verd Piſtache*, qui a un œil citron, juſqu'à la plus foncée, qu'on nomme *verd de terraſſe*.

Pour faire ces verds, après avoir cuit la ſoie, on l'alune fortement; après l'alunage, on rafraîchit à la riviere, & on diſtribue la ſoie en petits mateaux comme de quatre ou cinq onces. Cette précaution eſt néceſſaire pour donner le pied de jaune à toutes les ſoies en général qui ſont deſtinées à être teintes en verd, parce que la ſoie, ainſi diſtribuée en petits mateaux, a de l'avantage pour ſe teindre également, & que quand il s'agit des verds, on doit prendre toutes les précautions poſſibles pour lui procurer cet avantage. Enſuite on fait bouillir de la gaude, comme il a été dit à l'Article du Jaune.

Quand la gaude eſt bouillie, on en prépare un bain avec de l'eau claire, aſſez fort pour donner un bon pied de citron. On liſe la ſoie ſur ce bain avec beaucoup d'attention, parce que le mal-uni du pied paroît fort aiſément dans le verd; & quand on juge que le pied eſt à peu-près à ſa hauteur, on trempe dans la cuve quelques brins de cette ſoie pour voir ſi la couleur a aſſez de plénitude ou de pied; ſi elle n'en a point aſſez, on ajoute de la décoction de gaude, & on fait un nouvel eſſai ſur la cuve. Quand la couleur vient bien, on tord la ſoie, on la raffraîchit à la riviere, on lui donne une batture, ſi l'on veut; on dreſſe enſuite la ſoie, & on la remet en mateaux convenables pour paſſer en cuve; on la paſſe mateaux par mateaux l'un après l'autre, comme les bleus; on les tord & les fait ſécher avec le même ſoin & la même promptitude.

Les quinze ou ſeize nuances les plus claires de cette ſorte de verd, n'ont beſoin que d'être paſſées ſur la cuve pour être entiérement parachevées. Lorſque l'on vient au verd piſtache, ſi la cuve eſt encore trop forte, on a ſoin de laiſſer éventer le mateau au ſortir de la cuve ſans le laver, on *l'eſcrêpe* un peu entre les mains,

mains, c'eſt-à-dire, qu'en le tenant d'une main, on le frappe dans l'autre main; de maniere que les brins ſe refoulent & s'écartent les uns des autres, & qu'ils prennent l'air, ce qui donne lieu à la couleur de s'éclaircir également; enſuite on en lave quelques brins pour eſſayer ſi la couleur eſt bien, & pour lors on la lave.

Ce retardement du lavage eſt néceſſaire pour jaunir ſuffiſamment cette nuance, parce que la cuve n'étant point lavée, s'affoiblit & ſe mange un peu à l'air.

Pour les verds plus foncés de cette nuance, on ajoute dans le bain, lorſque la gaude eſt tirée, du jus de bois d'Inde; cette teinture ſert à les brunir.

Les nuances les plus foncées de toutes, ont même beſoin qu'on y ajoute de la décoction de bois de fuſtet. Ce bois donne un fond qui emplit la couleur; enſuite on les lave en leur donnant une batture comme aux précédents, & on les paſſe en cuve toujours avec les mêmes attentions pour laver & faire ſécher promptement.

Il y a beaucoup d'autres nuances de verd qui n'entrent pas dans le verd de mer, parce que l'œil en tire plus ſur jaune; ces verds ſe font cependant avec les mêmes ingrédients. Tels ſont, par exemple, les *verds d'oſier*.

Pour ces verds, on paſſe d'abord ſur un très-fort bain de gaude; & lorſqu'elle eſt tirée, on donne ſur le même bain ou du fuſtet ou du rocou, pour achever d'emplir ſuivant la nuance: ſi la couleur a beſoin d'être brunie, on ajoute du bois d'Inde après le fuſtet ou le rocou; enſuite on paſſe en cuve.

La ſeconde nuance de verd dont nous avons à parler, eſt le *verd pré* ou *verd d'émeraude*. Pour le faire, on alune comme pour le verd de mer; & après avoir rafraîchi la ſoie à la riviere, on la paſſe ſur le bain de gaude qui a ſervi à faire le verd de mer; on la liſe ſur ce bain: lorſque la couleur paroît unie, on en eſſaie quelques brins ſur la cuve pour voir la hauteur du pied; & ſi le verd ſe trouve trop bleu, on remet de la décoction neuve de gaude; on braſſe le bain, & on repaſſe de nouveau la ſoie deſſus juſqu'à ce qu'en faiſant un nouvel eſſai ſur la cuve, on trouve que ce pied eſt bien pour la nuance que l'on cherche.

Il n'y a point d'autre différence entre le verd pré & le verd d'émeraude, ſi ce n'eſt que le premier eſt un peu plus foncé.

Dans les manufactures où l'on peut ſe procurer commodément de la *ſarrete*, on s'en ſert par préférence à la gaude pour faire ces ſortes de verds, parce que la ſarrete donne naturellement plus verd que la gaude, ou pour mieux dire, parce que la ſarrete en ſéchant, reſte au même ton de couleur qu'elle a pris dans le bain, & que la couleur de la gaude, au contraire, jaunit & rouſſit toujours un peu en ſéchant; ce que les Teinturiers appellent *roüir*.

On peut ſe ſervir de géniſtrole au défaut de ſarrete. Cette herbe donne les mêmes effets que la gaude, avec cette différence qu'elle emplit toujours un peu

moins ; enſorte qu'il en faut mettre plus que de gaude. Ces couleurs doivent ſe laver & ſe ſécher promptement comme tous les verds & les bleus en général.

La troiſieme nuance dont nous parlerons, eſt le *verd canard*. Il ſe fait avec la gaude, la ſarrete ou la géniſtrole, en donnant un bon pied de ces ingrédients, & lorſque le bain eſt tiré, on brunit la couleur en mettant du bois d'Inde ſur le même bain, enſuite on paſſe en cuve.

Les verds d'œillet ſe font comme le verd pré & le verd d'émeraude, avec cette ſeule différence qu'on en fait des dégradations ou nuances, en *tranchant le pied*, c'eſt-à-dire, en donnant des pieds plus ou moins forts, ſuivant les nuances, au lieu qu'on ne tire point de dégradations des verds de pré ou d'émeraudes.

Pour brunir ces verds canards, on met du bois d'Inde comme dans les nuances précédentes.

Le *verd céladon* doit avoir bien moins de pied que les autres, parce qu'il tire beaucoup plus ſur le bleu : les bruns ſe font à l'aide du bois d'Inde.

Le *verd pomme* tient préciſément le milieu entre le verd d'œillet & le verd céladon, & ſe fait par les mêmes procédés. Tous les pieds des verds dont nous venons de parler, à l'exception du verd de mer, doivent ſe donner, autant qu'il eſt poſſible, ſur les bains d'herbe qui ont déja ſervi, mais dans leſquels il n'y a point de bois d'Inde ni de fuſtet, parce que la ſoie qui eſt fortement alunée tire trop rapidement dans les bains neufs, & ſeroit ſujette ; par conſéquent, à prendre une couleur mal unie. Ainſi il eſt à propos de garder toujours du vieux bain pour faire tous ces verds.

Remarques.

La gaude & la géniſtrole font, comme nous avons dit, à peu-près les mêmes effets, & on les emploie preſque indifféremment, & même quelquefois mêlées enſemble. A l'égard de la ſarrete, il eſt certain qu'elle eſt préférable aux deux autres pour toutes les nuances de verd, excepté celles où l'on eſt obligé de mettre du bois d'Inde, du fuſtet ou du rocou.

Outre les verds que nous avons nommés, il y en a une multitude d'autres dont les noms varient ſuivant les manufactures, mais qui rentrent tous dans les principales nuances dont nous avons parlé. Nous ferons ſeulement remarquer que pour les nuances abſolument brunes, & qui tirent preſque ſur le noir, on ſe ſert de couperoſe pour forcer la bruniture après avoir tiré les autres ingrédients. Pour les nuances très-claires des verds céladons, & autres petits verds clairs, il eſt à propos que la ſoie ait été cuite blanche comme pour les bleues ; ces nuances légeres en ſont beaucoup plus gaies & tranſparentes.

De l'Olive.

Les ſoies deſtinées à être teintes en cette couleur, doivent avoir eu la cuite ordinaire.

Après un fort alunage, & avoir raffraîchi à la riviere, on les paſſe ſur un bain bien fort de gaude, comme pour faire du jaune; & lorſque ce bain eſt tiré, on y ajoute du bois d'Inde; après le bois d'Inde tiré, on met dans le bain un peu de leſſive de cendre gravelée; cet alkali verdit la couleur, & lui fait prendre l'olive; on paſſe de nouveau les ſoies ſur ce bain, & lorſqu'elles ſont à leur nuance, on les retire, on les lave, & on les met ſécher ſur les perches.

Au reſte, il y a deux nuances d'olive, l'une *olive verte*, qui eſt celle dont nous venons de parler, & l'autre *olive rouſſe* ou *olive pourrie*. Pour cette ſeconde nuance, après avoir donné la gaude, on ajoute dans le bain du fuſtet & du bois d'Inde, ſans mettre de cendre. Si on veut que la couleur ſoit moins rougeâtre, on ne met que du bois d'Inde, auſſi ſans cendre.

Pour les nuances claires de ces deux couleurs, on fait trancher le bois d'Inde, c'eſt-à-dire, qu'on en donne moins pour les plus claires, & davantage pour les plus foncées.

Remarques.

Quoique l'olive ſoit une eſpece de verd, on ne ſe ſert cependant point de cuve pour le faire, parce que la couleur deviendroit trop verte. Le bois d'Inde qui naturellement donne le violet, devient beaucoup plus bleu par l'addition de la cendre gravelée, & ce bleu combiné avec le jaune de la gaude qui monte auſſi par l'effet de l'alkali, donne le verd néceſſaire pour cette nuance.

On fait auſſi avec le fuſtet un olive, qui s'appelle communément *olive de drap*, parce qu'il ſe fait ordinairement pour aſſortir l'olive en drap, lequel eſt plus rougeâtre que celui dont nous avons parlé ci-deſſus.

Après avoir aluné les ſoies comme à l'ordinaire, on les paſſe dans un bain de fuſtet, auquel on ajoute de la couperoſe & du bois d'Inde. Lorſque ce bain eſt tiré, on le jette & on en fait un nouveau ſemblable au premier, en ayant attention de rectifier les doſes des ingrédients. Si l'on s'apperçoit que la couleur pêche par quelque endroit, on y paſſe la ſoie comme ſur le premier, juſqu'à la plénitude convenable. Ces deux bains doivent être d'une chaleur moyenne.

Le verd ſur crud ſe traite comme le verd ſur cuit; il faut choiſir des ſoies blanches comme pour le jaune, & après les avoir trempées, on les alune & on fait tout le reſte comme pour le cuit.

Du Violet.

Le violet eſt une couleur compoſée de rouge & de bleu, & c'eſt de l'indigo dont on ſe ſert pour donner le bleu à tous les violets ; à l'égard du rouge, c'eſt de la cochenille ou de pluſieurs autres ingrédients qui fourniſſent du rouge, dont on le tire.

Le violet dont le rouge eſt fourni par la cochenille, eſt de bon teint, & ſe nomme *violet fin*. Celui dont le rouge eſt fourni par toute autre drogue, & ſinguliérement par l'orſeille, eſt très-peu ſolide, & ſe nomme *violet faux*.

Du Violet fin.

On donne pour cette couleur la cuite ordinaire : enſuite on alune comme pour le cramoiſi fin, & il faut avoir ſoin de donner deux battures en la lavant à la riviere.

Après cela, on donne le cochenillage comme pour le cramoiſi, avec cette différence cependant, qu'on ne met dans le bain ni tartre, ni compoſition, parce que ces acides ne s'emploient dans le cramoiſi, que pour exalter davantage la couleur de la cochenille, & lui donner un œil plus jaune. Pour le violet au contraire, il faut que la cochenille demeure dans ſa couleur naturelle, qui eſt beaucoup plus violette & plus pourpre, & qui tire ſur le giroflé.

On met plus ou moins de cochenille, ſuivant l'intenſité de la nuance que l'on veut avoir. La doſe ordinaire pour un beau violet, eſt de deux onces de cochenille pour chaque livre de ſoie.

Pour faire le bain de cochenille, on emplit d'eau la chaudiere deſtinée à faire la couleur, environ juſqu'à la moitié, & l'on y fait bouillir la cochenille à peu-près pendant un quart-d'heure. Pendant ce temps-là, on met les ſoies ſur les bâtons par petits mateaux, comme pour donner le pied aux verds ; enſuite, on acheve d'emplir la chaudiere avec de l'eau froide, parce qu'il faut que le bain ne ſoit que tiéde ; on y met les ſoies, & auſſi-tôt on les lite ſur le bain avec exactitude ; ſi même il y avoit une vingtaine de bâtons ou plus, il faudroit néceſſairement employer deux hommes pour le liſage, afin que la couleur s'uniſſe bien & prenne également.

Lorſque la couleur paroît unie, on pouſſe le feu pour faire bouillir le bain ; & alors un homme ſeul ſuffit pour continuer le liſage, qu'il faut toujours ſoutenir exactement tant que le bain bout, ce qui dure deux heures comme pour le cramoiſi fin.

Si on voit qu'après les deux heures d'ébullition le bain n'eſt pas encore aſſez tiré, on peut mettre les ſoies en *ſoude* pendant cinq ou ſix heures, comme

nous

nous l'avons dit en parlant du cramoiſi; après quoi, on les lave à la riviere en leur donnant deux battures; on les dreſſe enſuite, & on les paſſe ſur une cuve plus ou moins forte, ſuivant la hauteur que l'on veut donner au violet.

On emploie pour le lavage & le ſéchage, les mêmes manœuvres que pour les bleus, les verds, & généralement pour toutes les couleurs qui paſſent en cuve.

Les Teinturiers ſont dans l'uſage d'employer un peu d'orſeille dans ces couleurs, pour leur donner plus de force & de beauté. Pour donner cette orſeille, on en met dans le bain de cochenille, après qu'il eſt tiré, la quantité qu'on juge convenable, ſuivant la nuance qu'on veut avoir; on la fait bouillir environ pendant un quart-d'heure; on laiſſe enſuite un peu repoſer, pour donner le temps à l'orſeille de tomber au fond, après quoi on liſe la ſoie ſur ce bain.

Cette méthode eſt condamnable, parce que la couleur de l'orſeille eſt d'un très faux teint, qui ne doit point avoir lieu dans une couleur fine & de bon teint, telle que l'eſt le violet de cochenille pure.

L'uſage d'allier l'orſeille avec la cochenille dans les violets fins, s'eſt introduit peu-à-peu, & eſt fondé ſur ce que le rouge de la cochenille eſt ſenſiblement moins beau que celui de l'orſeille dans cette couleur. Or, comme c'eſt toujours à l'éclat & à la beauté des couleurs, que les Manufacturiers & Marchands d'étoffes de ſoies donnent la préférence, en fait de teintures, ils ſe ſont prêtés à cette manœuvre; mais comme d'un autre côté, l'orſeille ne coûte preſque rien en comparaiſon de la cochenille, pluſieurs Teinturiers ont augmenté inſenſiblement la doſe de cet ingrédient de faux teint, & diminué celle de la cochenille à tel point, que leurs violets prétendus fins, & qu'on fait toujours payer comme tels, ne ſont réellement que des eſpeces de violets faux. Or, c'eſt-là un abus criant, qui, certainement mérite bien d'être réprimé; cependant, il paroît indiſpenſable d'admettre l'orſeille dans les nuances foibles & légeres de violet, parce que la couleur que donne la cochenille dans ces nuances, eſt ſi terne & ſi morne qu'elle n'eſt point ſupportable. On eſt donc réduit à faire la dégradation des nuances légeres avec de l'orſeille, qui donne toujours une couleur très-belle, quoiqu'elle ſoit très-mauvaiſe.

On a dit à l'article du Bleu, qu'on ne pouvoit faire ſur la ſoie les nuances les plus foncées de cette couleur avec l'indigo ſeul, & qu'on étoit obligé d'y joindre un rouge ſombre & foncé; ce rouge peut être tiré de la cochenille, & les bleus foncés qui ſont brunis par cet ingrédient, ſe nomment *bleus fins*, pour les diſtinguer de ceux qui ſont brunis par l'orſeille, laquelle eſt une drogue de faux teint: ces bleus foncés ſont plutôt, comme on le voit, des eſpeces de violets.

Le bleu fin s'alune comme le violet fin; on le lave de même à la riviere:

après l'alunage, on le *cochenille* à la quantité d'une once ou une once & demie de cochenille, ſuivant la hauteur de la nuance que l'on veut avoir, & l'on a ſoin de mettre la ſoie par petits mateaux comme pour le violet; enſuite, on le lave en lui donnant deux battures: après quoi, il ne s'agit plus que de le paſſer ſur une cuve neuve.

Du Violet faux ou ordinaire, & des Lilas.

On fait les violets faux de pluſieurs manieres, & avec différentes eſpeces d'ingrédients, dont nous allons parler ſucceſſivement.

Les plus beaux & les plus uſités ſe font avec l'orſeille. Cet ingrédient du genre des mouſſes ou lichen, eſt une herbe, qui, dans ſon état naturel, ne fournit aucune couleur dans l'eau; on eſt obligé, pour pouvoir s'en ſervir, de développer & de diſſoudre le principe colorant qu'il contient, par le moyen d'une digeſtion & d'une eſpece de fermentation, ſecondées par le mélange de l'urine & de la chaux. La maniere de préparer l'orſeille pour la teinture, eſt détaillée très-clairement & très-exactement dans le Traité de la Teinture des Laines, par M. Hellot. La partie colorante de cette drogue, paroît être de nature réſineuſe, puiſqu'elle ne peut ſe diſſoudre dans l'eau, que par l'intermede d'un alkali: auſſi les matieres qu'on veut teindre avec l'orſeille, n'ont aucun beſoin d'alunage. Voici comment on s'y prend pour teindre avec cet ingrédient.

On fait bouillir dans une chaudiere, de l'orſeille en quantité proportionnée à la couleur qu'on veut avoir. Si l'on veut faire un violet plein & foncé, on doit mettre une grande quantité d'orſeille, qui va quelquefois à deux ou trois & même quatre fois le poids de la ſoie, ſuivant la bonté de l'orſeille & la plénitude qu'on veut avoir.

Pendant que l'on prépare le bain d'orſeille, on donne une batture à la riviere aux ſoies ſortant du ſavon pour les en dégorger; on les écoule enſuite, & on les dreſſe, par mateaux, comme pour les violets fins. On tranſporte toute chaude la liqueur claire du bain d'orſeille, en laiſſant le marc au fond, & on la met dans une barque de grandeur convenable, ſur laquelle on liſe les ſoies avec beaucoup d'exactitude.

Lorſque la couleur eſt bien, on en fait un eſſai ſur la cuve, pour voir ſi elle eſt aſſez pleine pour prendre un beau violet très-foncé; ſi elle ſe trouve trop claire, on la repaſſe ſur le bain d'orſeille; on en ajoute même de nouvelle, ſi cela eſt néceſſaire; & quand la couleur eſt à la hauteur convenable, on lui donne une batture à la riviere, & on la paſſe en cuve comme les violets fins.

Le lavage & ſéchage ſont les mêmes, que pour toutes les couleurs qui paſ-

ſent en cuve; on diſtingue & on déſigne, par des noms différens, les différentes nuances de violets; celle que nous venons de décrire, ſe nomme *violet de Hollande*: c'eſt la plus pleine, la plus nourrie, la plus franche, & la plus belle pour la couleur.

Le *violet d'Evêque*, qui eſt la ſeconde nuance de violet, eſt auſſi plein de fond: mais on lui donne moins de cuve, ce qui lui conſerve un œil plus rougeâtre.

Les dégradations de ces deux nuances principales ſe font par la même méthode avec moins de pied & de cuve; la dégradation du violet de Hollande, donne toutes les nuances des *lilas bleus*, plus ou moins pleines: celle du violet d'Evêque, donne les différentes nuances des *lilas rouges*.

Comme il faut donner le bleu avec beaucoup de ménagement dans ces lilas, & qu'ordinairement les cuves ſont trop fortes, on eſt dans l'uſage, pour ſe rendre maître de cette nuance, de mêler un peu de cuve neuve avec de la cendre gravelée dans de l'eau claire tiéde, pour en préparer un bain exprès, ſur lequel on *bleuit* ou l'on *vire* les lilas à volonté; on doit prendre pour faire ce bain d'une cuve neuve, & dans toute ſa force, parce que celles qui ont déja travaillé & qui ſont fatiguées, ne donneroient, quand même on en mettroit une plus grande quantité, qu'une couleur grisâtre, & qui ne ſeroit pas ſolide.

Quand on a mis la cuve dans le bain dont nous parlons, on le braſſe auſſitôt: il prend une couleur verte, qui inſenſiblement diminue. On attend, pour y paſſer les ſoies, que ce bain ait commencé à perdre un peu de ſon premier verd, & ſe rapproche de la couleur de l'indigo, parce que ſi on les paſſoit avec ce temps, on ſeroit expoſé à faire une couleur mal unie, attendu que lorſque ce bain eſt dans tout ſon verd, & par conſéquent dans toute ſa force, les premieres portions de ſoie qu'on y paſſe, ſe ſaiſiſſent avec avidité de la couleur du bain; pendant ce temps-là, il perd de ſon verd, enſorte que les portions de ſoie qui viennent à paſſer enſuite dans le bain, rencontrent de la cuve qui n'a plus la même activité, & qui donne un bleu moins fort.

La cendre gravelée que l'on met dans ce bain, aide à bleuir l'orſeille, parce qu'en général l'effet de tous les alkalis eſt de rendre tous les rouges plus violets. On ne la met pas dans le bain d'orſeille, parce qu'en bouillant avec elle, elle pourroit en détruire en partie la couleur & l'effet. Nous avons preſcrit un bain tiede pour virer ou bleuir; parce que l'eau trop chaude ſuffit toute ſeule pour affoiblir le pied d'orſeille, & à plus forte raiſon, feroit-elle le même effet étant armée d'un ſel alkali; on pourroit même dans le beſoin ſe ſervir d'eau tiede pour cette opération.

Quand ces couleurs ſont faites, on les tord ſur le bain, & enſuite ſur la cheville ſans les laver, parce que la plus grande partie du bleu ſe perdroit par le

lavage: après cela, on met les ſoies ſécher dans un endroit couvert, parce que l'action de l'air ſuffiroit pour les altérer conſidérablement; les violets & lilas d'orſeille, ſur-tout quand ils ſont faits avec la meilleure eſpece d'orſeille qui croît aux Canaries, & qu'on nomme *orſeille d'herbe*, ſont de la plus grande beauté; mais ce ſont en même temps les moins ſolides de toutes les couleurs de la teinture; non-ſeulement le moindre acide détruit abſolument ces couleurs, mais l'air ſeul les dégrade ſi promptement, qu'on eſt obligé de tenir enfermées avec le plus grand ſoin les ſoies teintes de ces couleurs, ſi l'on veut conſerver leur fraîcheur.

Du Violet de bois d'Inde.

Pour faire le violet de bois d'Inde, on prend des ſoies cuites, alunées & lavées comme à l'ordinaire.

On fait bouillir dans de l'eau du bois d'Inde réduit en copeaux, comme on a dit que cela ſe pratiquoit à l'égard du bois de Bréſil. On met cette décoction dans une tonne, pour s'en ſervir au beſoin.

Lorſqu'il eſt queſtion de teindre, on met dans une barque une quantité d'eau froide proportionnée à celle de la ſoie qu'on a à teindre; on y ajoute, & on y mêle bien une quantité plus ou moins grande de la décoction de bois d'Inde dont nous venons de parler, ſuivant la nuance qu'on veut donner, & on liſe les ſoies à froid ſur ce bain, juſqu'à ce qu'elles aient acquis la couleur qu'on veut avoir. Elles prennent dans ce bain un violet moins beau que celui d'orſeille & un peu ſombre.

Remarques.

Le bois d'Inde ſe nomme auſſi *bois de Campêche*, parce qu'on le coupe dans le pays baigné par la baie de Campêche aux Indes Occidentales. La couleur naturelle de ce bois eſt un rouge fort brun: celui qui a le plus de couleur, qui eſt le plus ſain, & le moins chargé d'aubié eſt le meilleur. Sa décoction eſt un rouge brun & noirâtre.

Les ſoies qu'on veut teindre dans cette teinture, doivent être alunées, ſans quoi elles ne feroient que ſe barbouiller d'une couleur rougeâtre qui ne tiendroit pas même au lavage, parce que la teinture de ce bois eſt de nature extractive.

Mais lorſque les ſoies ſont alunées, elles prennent dans ce bain une couleur violette paſſablement belle, un peu plus ſolide que celle de l'orſeille, & qui tient même un peu au ſavon, lequel lui donne un œil plus bleu.

On doit faire cette teinture à froid, parce que lorſque le bain de bois d'Inde eſt chaud, la couleur qu'il donne eſt vergettée & mal unie, & d'ailleurs beaucoup plus terne & moins belle.

Par

Par la même raiſon, on doit avoir attention que la décoction de bois d'Inde ſoit faite deux ou trois jours avant de s'en ſervir; car ſi on l'employoit toute nouvellement faite, elle donneroit auſſi une couleur plaquée & mal-unie. Il faut cependant obſerver qu'on ne peut pas garder la décoction de bois d'Inde auſſi long-temps que celle du bois de Bréſil, parce qu'à la longue elle s'altere & prend une eſpece de fond fauve qui la gâte; on doit par cette raiſon n'en faire à la fois que à peu-près ce qu'on en peut conſommer pendant l'eſpace de trois ſemaines ou d'un mois.

Violet de bois d'Inde avec le Verd-de-gris.

On fait encore un violet de bois d'Inde avec le verd-de-gris, de la maniere ſuivante.

On lave d'abord les ſoies de leur ſavon, on les écoule, &c; on délaie dans de l'eau froide à peu-près une once de verd-de-gris par livre de ſoie: lorſqu'il eſt bien mêlé dans l'eau, on liſe les ſoies ſur ce bain; on les y laiſſe pendant environ une heure, ou pendant le temps néceſſaire pour les bien imprégner de verd-de-gris; elles n'y prennent point de couleur bien ſenſible. Après cela, on tord les ſoies pour les remettre ſur les bâtons. On fait un bain de bois d'Inde comme pour le violet précédent; on paſſe les ſoies, elles y prennent une couleur bleue aſſez foncée.

Quand les ſoies ont tiré ce bain, on les leve, on met dans le bain ou dans de l'eau claire de l'alun diſſout dans de l'eau; on y paſſe les ſoies, & elles acquierent un rouge qui, de bleues qu'elles étoient, les rend violettes.

La quantité d'alun qu'on ajoute ainſi, eſt indéterminée; plus on en met, plus le violet qu'on obtient eſt rougeâtre. Quand elles ont acquis la couleur qu'on deſire, on les tord de deſſus le bain, on les lave, on les tord modérément à la cheville, on les *eſgalive*, afin que la couleur demeure unie en ſéchant, ce qui n'arriveroit point ſi on les tordoit trop à ſec en ſortant du lavage; car alors les endroits qui auroient été plus preſſés dans la torſe, demeureroient plus clairs, & les autres auroient une couleur foncée & comme cuivreuſe; inconvénient auquel ces couleurs de bois d'Inde ſont très-ſujettes. Ainſi il faut avoir la même attention pour les violets de bois d'Inde ſans verd-de-gris.

Les violets de bois d'Inde au verd-de-gris dont nous venons de parler, n'ont ni plus de beauté, ni plus de ſolidité que ceux qui s'y font ſans cet ingrédient. Il faut ſeulement obſerver que le verd-de-gris dont on impregne les ſoies, leur ſert d'alunage pour tirer la teinture du bois d'Inde; qu'alors cette couleur eſt abſolument bleue, & que l'alun qu'on ajoute après coup, ne ſert qu'à donner l'œil rouge dont on a beſoin dans le violet. On voit auſſi par-là qu'on peut faire par le moyen du verd-de-gris & du bois d'Inde un vrai bleu; mais il eſt de très-

faux teint, & n'eſt nullement comparable à celui de cuve, ni pour la beauté, ni pour la ſolidité.

Violet de bois de Bréſil & de bois d'Inde.

Pour faire ce violet, on prend des ſoies alunées & raffraîchies comme à l'ordinaire; on les paſſe ſur un bain de bois de Bréſil au degré de chaleur ordinaire; quand elles ont tiré ce bain, on y ajoute de la décoction de bois d'Inde, on les liſe deſſus, & lorſque la couleur eſt à la plénitude convenable, on la *vire* en ajoutant dans le bain un peu de leſſive de cendres gravelées; après quoi on lave, on tord, & on met ſécher comme à l'ordinaire.

Remarques.

Ce violet fait avec le bois de Bréſil & celui d'Inde eſt plus rouge & beaucoup plus beau que celui qui ſe fait au ſeul bois d'Inde, ſans cependant avoir plus de ſolidité; il eſt même plus ſuſceptible de l'impreſſion du ſavon.

Quoiqu'il entre deux ingrédients colorants dans ce violet, on les donne l'un après l'autre, parce que ſi on les mêloit enſemble, la couleur ſeroit plus ſujette à ſe mal unir.

Il n'eſt pas indifférent de donner d'abord le bain de bois de Bréſil, ou celui de bois d'Inde; on doit commencer par celui de bois de Bréſil, attendu qu'on a obſervé, que quand les ſoies ſont une fois chargées de teinture de bois d'Inde, elles ont beaucoup plus de peine à prendre celle de Bréſil, ce qui vient vraiſemblablement de ce que la teinture de bois d'Inde s'empare fort avidement de l'alun, & empêche qu'il n'en reſte aſſez pour bien tirer le Bréſil. D'ailleurs, il faudroit, ſi on commençoit par le bois d'Inde, donner d'abord ce bain à froid, à cauſe du mal-uni qu'il donne lorſqu'il eſt chaud, & qu'il eſt même ſujet à prendre, lorſqu'après avoir été tiré, on lui fait éprouver de la chaleur, ce qui n'arrive pas par la méthode que nous avons donnée; car il n'eſt pas néceſſaire de donner le bois d'Inde à froid dans ce procédé, comme dans les précédens, parce que comme les ſoies ſont imprégnées de la teinture de bois de Bréſil, & que leur alunage eſt devenu par-là moins fort, il n'eſt pas ſujet à donner du mal-uni, comme quand on l'emploie ſeul.

La ſeule combinaiſon de la teinture du bois d'Inde, & de celle du bois de Bréſil fait un violet; mais pour lui donner plus d'éclat, on le vire avec la cendre gravelée: elle égaie beaucoup la couleur du bois de Bréſil en la rendant plus pourpre.

Au lieu de mettre la cendre gravelée dans le bain, il eſt quelquefois à propos de faire un bain d'eau claire pour ce virage; cette pratique doit avoir lieu, lorſqu'on eſt ſujet à aſſortir la nuance, & qu'on appréhende que la ſoie ne

ſe charge trop de teinture, en la laiſſant plus long-temps dans le bain.

On ſe contente ordinairement de laver ſeulement, toutes ces nuances à la riviere, ſans les battre. Il peut arriver néanmoins, qu'on ait beſoin de battre toutes ces couleurs en les lavant; on a recours à la batture, lorſqu'on juge que la couleur eſt trop brune & trop ſombre, & que cette manœuvre pourra l'éclaircir & l'égayer; de même que lorſqu'on remarque ſur les ſoies quelques limons ou impuretés, on les emporte facilement par ce moyen.

Violet de bois de Bréſil & d'Orſeille.

Pour faire ce violet, après avoir cuit & aluné la ſoie, comme pour les précédens, on la paſſe ſur un bain clair de bois de Bréſil, ou ſur un bain qui vient de ſervir à faire des rouges; & lorſqu'il eſt tiré, on bat la ſoie à la riviere; enſuite, on la paſſe ſur un bain d'orſeille, pour achever de les emplir; enſuite, on les lave une ſeconde fois en leur donnant une batture; après quoi, on les paſſe en cuve; on les tord & on les ſéche avec la même promptitude & la même exactitude que les verds & les bleus.

Ce dernier violet approche du beau violet, que nous avons nommé *violet de Hollande*, lequel ſe fait avec l'orſeille pure & la cuve. Le Bréſil qu'on lui donne avant l'orſeille, ſert pour économiſer l'orſeille; mais comme ces violets ſont toujours moins beaux que les violets de Hollande, il ne faut ſe ſervir de ce procédé, que pour les violets qu'on veut porter à une très-grande plénitude, & telle qu'on ne pourroit l'obtenir ſans ce ſecours. La teinture de bois de Bréſil commence à donner à la ſoie un fort pied, & n'empêche point que l'orſeille ne prenne enſuite avec autant d'activité, que ſi la ſoie n'avoit point reçu cette premiere teinture.

Ce qui empêche les violets dont nous parlons, d'avoir autant de beauté & d'éclat que les violets de Hollande, c'eſt l'alunage que l'on eſt obligé de donner pour faire tirer le Bréſil; cela vient de ce que l'alun a la propriété de faire *rancir* l'orſeille, ou de lui donner un œil jaunâtre, lequel ne convient point dans cette couleur.

Pour teindre les violets ſur crud, on prend des ſoies blanches comme pour le jaune; & après les avoir trempées, on les traite comme les violets ſur cuit, chacun ſuivant ce que ſa nuance exige: le violet fin n'eſt point d'uſage ſur crud.

Du Pourpre & du Giroflé. Du Pourpre fin ou à la Cochenille.

La ſoie ſe cuit pour cette couleur en cuite ordinaire, & s'alune comme les violets fins. Le cochenillage ſe fait auſſi comme pour le violet fin. La doſe ordinaire de cochenille eſt de deux onces, mais on ſent bien qu'il en faut mettre

plus ou moins, ſuivant la nuance que l'on veut avoir. Quand la ſoie a bouilli dans le bain de cochenille pendant deux heures, on la retire, on la lave, & on la bat à la riviere. Si l'on veut un pourpre plus violet, ou qui tire davantage ſur le bleu, il ne s'agit que de paſſer cette ſoie ſur une cuve foible. Dans ce cas, il faut avoir attention, comme nous l'avons dit, de tordre & ſécher très-promptement: cette précaution étant abſolument néceſſaire, pour toutes les couleurs qui ſe paſſent en cuve. Au reſte, on ne paſſe en cuve que les pourpres les plus bruns & les plus foncés; les autres ſe paſſent ſur de l'eau froide, dans laquelle on met un peu du bain de cuve, parce qu'ils prendroient toujours trop de bleu ſur la cuve même, quelque foible qu'elle pût être.

Pour aider à virer toutes ces couleurs, on peut mettre une petite quantité d'arſenic dans le bain de cochenille: on en met ordinairement environ une demi-once, pour chaque livre de cochenille.

Les clairs de cette couleur ſe font préciſément de même, en obſervant de mettre moins de cochenille. Les nuances d'au-deſſous du pourpre, ſont celles qu'on nomme *giroflé* & *gris-de-lin*; & celles au-deſſous du gris-de-lin, prennent le nom de *fleurs de pêcher*; le giroflé ſe fait ſans virage, & de même les autres nuances, à moins qu'on ne les trouve trop rouges: dans ce cas, on les vire par un peu de bain de cuve.

Du Pourpre faux.

Les pourpres faux s'alunent, comme pour les couleurs ordinaires de Bréſil; on leur donne un bain léger de bois de Bréſil, enſuite on leur donne une batture à la riviere; après quoi, on les paſſe ſur un bain d'orſeille plus ou moins fort, ſuivant la nuance qu'on veut faire. Le Bréſil qu'on donne avant l'orſeille eſt néceſſaire, parce que l'orſeille toute ſeule feroit une couleur trop violette.

Pour brunir les nuances foncées, on emploie le bois d'Inde, qui ſe met ou dans le bain de Bréſil, ſi l'on veut brunir beaucoup, ou dans le bain d'orſeille, ſi l'on veut moins brunir.

Les clairs de cette nuance peuvent ſe faire avec le Bréſil ſeul, en les virant enſuite ſur de l'eau claire, dans laquelle on met du bain de cendre gravelée; mais comme cette méthode a l'inconvénient de durcir un peu la ſoie, il vaut mieux leur donner un petit bain d'orſeille après le Bréſil; ſi la couleur ſe trouvoit un peu trop violette, on la ranciroit ſur de l'eau, dans laquelle on auroit mis très-peu de vinaigre ou de jus de citron.

Le giroflé faux ſe fait dans le bain d'orſeille, ſans donner auparavant la teinture de bois de Bréſil comme pour les pourpres; ainſi, il ne faut point les aluner: s'ils ne ſe trouvent point aſſez violets, on leur donne un peu de bain de cendre gravelée ſur de l'eau: les clairs ſe font de même en employant des bains moins forts.

Le

Le pourpre fin & le giroflé fin ne ſont point d'uſage ſur crud. A l'égard de ces nuances en faux, on prend pour les faire des ſoies blanches, comme pour les couleurs ordinaires; & après les avoir trempées, on les traite comme les ſoies cuites.

Du Marron, Canelle, Lie de Vin.

Les couleurs de canelle & de marron, ſe font avec les bois d'Inde, de Bréſil & de fuſtet.

Pour faire le canelle, on cuit les ſoies à l'ordinaire; on les alune, & on fait un bain d'une décoction des trois bois dont nous venons de parler, faite ſéparément: le fond du bain eſt la décoction de fuſtet; & on y ajoute environ un quart de jus de Bréſil, & à peu-près un huitieme de jus de bois d'Inde.

Le bain doit être d'une chaleur tempérée. On liſe les ſoies ſur ce bain, & lorſqu'il eſt tiré & que la couleur eſt unie, on les tord à la main; on les remet ſur les bâtons, & on refait un ſecond bain, dans lequel on arrange toutes les proportions de ces trois ingrédients colorants, d'après l'effet qu'ils ont produit d'abord, pour obtenir au juſte la nuance qu'on deſire. Il eſt aiſé de ſentir que le fuſtet fournit le jaune; le bois de Bréſil, le rouge; & le bois d'Inde, le brun dont ces couleurs ſont compoſées.

Les marrons ſe font préciſément de même, à l'exception que comme ces dernieres nuances ſont beaucoup plus brunes, plus foncées & moins rouges, on fait dominer dans ce cas le bois d'Inde ſur celui de Bréſil, en gardant toujours la même proportion de celui de fuſtet, qui doit faire également le fond de l'une ou de l'autre de ces couleurs. Les *jus de prune* & *lie de vin* ſe font auſſi de la même maniere, & avec les mêmes ingrédients, en en changeant ſeulement la proportion, c'eſt à-dire, en diminuant la quantité de fuſtet, & augmentant celles de Bréſil & de bois d'Inde, ſuivant qu'on en a beſoin.

Remarques.

Il ne faut faire la décoction du bois de fuſtet, que quand on a beſoin de s'en ſervir, parce que cette décoction ſe gâte & s'altère en aſſez peu de temps; elle devient limoneuſe, ſa couleur ſe ternit, prend un ton olivâtre, & ne produit plus les effets qu'on en attend. Si cependant il arrivoit qu'on eût une ancienne décoction de ce bois ainſi altérée, on pourroit lui rendre preſque toute ſa qualité en la faiſant réchauffer; & alors elle pourroit être employée aſſez bien dans les nuances dont nous parlons.

Pluſieurs Teinturiers ſont dans l'uſage de laver les ſoies de leur alun à la riviere, avant de les mettre dans le bain, & de faire ces couleurs en un ſeul bain. Mais le procédé qu'on vient de décrire paroît préférable, parce que le

premier bain fait un lavage ſuffiſant de l'alun, & que les ſoies par cette méthode conſervant plus d'alun, prennent mieux la quantité de teinture dont on a beſoin. D'ailleurs, comme toutes ces nuances ne peuvent ſe faire que par un tâtonnement continuel, le ſecond bain eſt très-utile, pour rectifier les défauts qu'on pourroit avoir eus dans le premier, & pour achever d'emplir la couleur, ſur-tout de ſon fond de fuſtet, qui demande à ne point perdre d'alun, pour pouvoir monter ſuffiſamment.

On pourroit faire les canelles & marrons par une autre méthode. Pour cela, lorſque les ſoies ſont cuites, il faudroit faire refondre des marcs de rocou dans le même ſavon qui a ſervi pour la cuite, en le paſſant, comme il a été dit ci-devant, dans le pot au rocou; & lorſque ces marcs de rocou auroient bouilli pendant environ un quart-d'heure, il faudroit laiſſer repoſer le bain, & liſer enſuite les ſoies ſur ce bain ſans les avoir lavées. Elles prendroient un pied de jaune; enſuite il faudroit les laver, les battre à la riviere, & les mettre en alun comme à l'ordinaire. Après quoi, on leur donneroit le bain de fuſtet, de Bréſil, & bois d'Inde pour les canelles; & pour les marrons, on ne mettroit point de Bréſil qu'après avoir vû ſi la couleur n'eſt point aſſez rouge, attendu que l'alunage rougit conſidérablement le rocou. S'il arrivoit même qu'elle devînt encore trop rouge, quoiqu'on n'eût pas mis de Bréſil, on mettroit dans le bain un peu de diſſolution de couperoſe qui *rabattroit* le rouge, & lui donneroit un œil plus verdâtre, & en même temps bruniroit la couleur aſſez conſidérablement, ſur-tout s'il y avoit une certaine quantité de bois d'Inde; ainſi, il ſeroit à propos de ménager le bois d'Inde, pour être à portée de donner de la couperoſe, ſi le marron rougiſſoit trop à cauſe du rocou.

Cette méthode ſeroit plus avantageuſe que la premiere, attendu que le rocou rougi par l'alun, eſt beaucoup plus ſolide que le rouge de Bréſil. Au reſte, on pourroit donner un peu de rocou ſans ſavon, comme pour les ratines.

Pour faire le marron & les autres couleurs brunes ſur crud, on peut employer des ſoies jaunes, telles que la nature les donne, parce que ce fond n'eſt point nuiſible à ces ſortes de nuances, & qu'au contraire il peut leur tenir lieu de fond. Après les avoir trempées, comme à l'ordinaire, on les traite comme les ſoies cuites, chacune ſuivant leurs nuances.

Des Gris-Noiſette, Gris-d'Epine, Gris-de-Maure, Gris-de-Fer, & autres couleurs de ce genre.

Toutes ces couleurs, excepté le gris-de-maure, ſe font ſans alunage. Après avoir lavé les ſoies de ſavon, & les avoir écoulées à la cheville, on leur fait un bain avec fuſtet, bois d'Inde, orſeille & couperoſe verte. Le fuſtet ſert à

donner le fond, l'orſeille donne le rouge, le bois d'Inde donne la bruniture, & la couperoſe rabat toutes ces couleurs, c'eſt-à-dire, qu'elle fait tourner le bain au gris ; elle tient auſſi lieu d'alun, pour faire tirer les couleurs qui en ont beſoin, & pour les aſſurer. Comme il y a une variété infinie de gris qui n'ont point de noms fixes, & qu'ils ſe font tous par la même méthode, on n'entrera point dans ce détail, qui allongeroit inutilement ce Traité.

On ſe contente d'obſerver ici, que pour faire les gris qui tirent ſur le rougeâtre, on donne plus d'orſeille ; que pour ceux qui tirent plus ſur le gris, on donne une plus grande quantité de bois d'Inde ; que pour ceux qui tirent davantage ſur le roux & le verdâtre, on donne une plus grande quantité de fuſtet.

En général, il faut donner le bois d'Inde avec beaucoup de ménagement, lorſqu'on eſt obligé d'en ajouter pour finir la couleur, parce qu'il eſt ſujet à brunir beaucoup en ſéchant, faiſant à cet égard tout le contraire des autres couleurs.

Pour donner un exemple de la maniere de faire ces couleurs, nous prenons le noiſette.

On met dans de l'eau modérément chaude de la décoction de fuſtet, de l'orſeille, & un peu de bois d'Inde. On liſe les ſoies ſur ce bain, & lorſqu'il eſt ſuffiſamment tiré on les leve, & l'on ajoute au bain de la diſſolution de couperoſe pour rabattre la couleur. Quelques Teinturiers ſe ſervent pour rabattre tous les gris, de lavûre de noir, au lieu de couperoſe. On liſe les ſoies de nouveau ; & ſi l'on s'apperçoit que la couleur ne s'uniſſe point ſuffiſamment, & qu'il y reſte des endroits rouges, c'eſt une preuve qu'elle n'eſt point aſſez rabattue : ainſi il faut lui redonner de la couperoſe.

Il faut faire attention que la couperoſe eſt la baſe générale du gris ; ainſi, lorſque la couleur n'eſt pas aſſez rabattue, c'eſt-à-dire, quand on ne lui a point donné aſſez de couperoſe, elle eſt ſujette à changer en ſéchant : elle ſe vergette ou ſe mal-unit.

Pour voir ſi une couleur eſt aſſez rabattue, il faut examiner ſi elle ſe trempe aſément après qu'on lui a donné un coup de cheville. Si cela lui arrive, c'eſt une preuve qu'elle n'a point encore aſſez de couperoſe ; ſi au contraire la ſoie a un peu de peine à tremper, c'eſt une preuve que la couleur eſt aſſez rabattue.

D'un autre côté, ſi on donnoit trop de couperoſe, cela durciroit conſidérablement la ſoie : elle deviendroit âcre, & perdroit même une partie de ſon luſtre. Mais comme on s'apperçoit de cet inconvénient, lorſque l'on tord les ſoies ſur la cheville au ſortir du bain, on y remédie auſſi-tôt en les battant à la riviere : ce qui ôte une partie de la couperoſe.

Le gris-de-maure fait une claſſe à part, parce qu'il s'alune, & qu'on lui donne

de la gaude. Après avoir aluné, on raffraîchit les ſoies à la riviere, & on fait un bain de gaude comme un premier bain de jaune. Lorſque la ſoie a tiré cette gaude, on jette une partie du bain, & l'on y ſubſtitue du jus de bois d'Inde. On liſe la ſoie de nouveau ſur ce bain, & lorſque le bois d'Inde eſt tiré, on y met de la couperoſe en ſuffiſante quantité pour faire tirer la couleur ſur le noir: lorſque la ſoie eſt à ſa nuance, on la lave, on la tord, & l'on fait le reſte comme à l'ordinaire.

Pour le gris-de-fer, il faut donner la cuite comme pour le bleu, parce qu'étant aſſis ſur un fond bien blanc, la couleur en devient beaucoup plus belle. Comme le gris-de-fer eſt plus uſité pour faire des Bas que pour toutes autres choſes, cette couleur ſe fait ordinairement par nuances, c'eſt-à-dire, qu'on en fait en même temps pluſieurs nuances différentes.

Les ſoies ayant été lavées & préparées comme à l'ordinaire, on fait un bain d'eau de riviere, ou ſi l'on veut, d'eau de puits; & l'un & l'autre ſe font à froid.

Si le bain ſe fait à l'eau de riviere, on y met du jus de bois d'Inde fait par de l'eau de riviere en ſuffiſante quantité pour atteindre la nuance la plus brune que l'on veut avoir. On liſe les ſoies deſſus, & lorſqu'elles ont tiré ſuffiſamment, on les tord, & on les met en *têtes*. Enſuite on jette une portion du bain, & on le remplit d'eau, pour paſſer deſſus la nuance ſuivante, & ainſi des autres juſqu'à la plus claire, ayant ſoin de les faire trancher également, c'eſt-à-dire, qu'il faut mettre une égale diſtance entre toutes les nuances.

Lorſqu'elles ſont toutes faites ſur le bois d'Inde, on reprend la plus brune, & on la remet en bâtons pour la paſſer de nouveau ſur le bain, après y avoir ajouté de la couperoſe. Les autres plus claires ſe paſſent ſur ce même bain, ſans y remettre de couperoſe. Si cependant il arrivoit que la ſeconde nuance ne fût point aſſez rabattue, on y remettroit de la couperoſe; on s'apperçoit de ce défaut après avoir donné quelques liſes, parce que dans ce cas, la couleur ne s'unit pas bien, comme il a été obſervé ci-deſſus.

Lorſqu'on vient au dernier clair, il faut prendre garde ſi le bain ne ſe trouve point trop chargé de couperoſe, ce qu'on apperçoit par l'œil rouſsâtre que la couleur prend; s'il ſe trouvoit dans ces cas, il faudroit jetter une portion du bain, & mettre de l'eau à la place. Quand ces couleurs ont trop de couperoſe, elles tombent dans le même inconvénient que les précédentes.

Si le bain ſe fait à l'eau de puits, on emploie, pour le faire, une décoction de bois d'Inde faite à l'eau de puits. On met de ce jus de bois d'Inde dans le bain, & l'on y paſſe les nuances brunes les premieres, comme dans le procédé décrit ci-deſſus; après qu'ils ont tiré ſuffiſamment, on les retire, & on y paſſe les nuances ſuivantes, ſans jetter du bain, parce qu'il ſe trouve beaucoup mieux tiré, &

par

par conſéquent beaucoup plus clair & moins chargé, que quand la couleur ſe fait à l'eau de riviere.

Quand toutes les nuances ſont faites, on les rabat avec la couperoſe, par la même méthode qu'on a expliquée ci-deſſus. Après cela, on les lave en leur donnant une batture, ſi l'on juge qu'elle ſoit néceſſaire.

Pour décharger les griſailles, de même que les marrons, canelles, &c, c'eſt-à-dire, lorſque la nuance s'en trouve trop pleine & trop brune, on pile du tartre dans un mortier, on le paſſe au tamis, on le met dans un ſeau ou petit baquet, & on jette deſſus de l'eau bouillante. Enſuite on prend le clair de cette eau qu'on met dans une barque, on liſe les ſoies deſſus, & cette opération décharge la couleur très-promptement.

Si la couleur ne s'unit point très-promptement, c'eſt qu'il n'y a point aſſez de tartre; ainſi il faut lever les ſoies & redonner de ces ingrédients par la même méthode dont nous venons de parler.

Lorſque les ſoies ſont déchargées du ſuperflu de leur couleur, il faut leur donner une batture à la riviere, & enſuite les paſſer ſur de l'eau chaude ſans aucune addition. Cette derniere opération leur fait reprendre une partie de la nuance qu'elles avoient perdue par le tartre; & pour voir ſi la couleur eſt bien, on donne un coup de cheville.

Comme il arrive preſque toujours que le tartre a mangé quelqu'une des portions de la couleur, il faut refaire un bain neuf pour redonner ce qui peut y manquer, & rabattre enſuite par la couperoſe comme à l'ordinaire.

Quand c'eſt une couleur alunée, on peut éviter de la paſſer ſur l'eau chaude après la batture; on la remet aluner tout de ſuite, & on lui donne ce qui lui eſt néceſſaire pour la rétablir; mais l'échaudage eſt toujours utile pour ôter l'âcreté que le tartre donne à la ſoie. Au lieu de tartre, on pourroit employer du jus de citron qui feroit le même effet.

Pour décharger les gris-de-fer quand ils ſe trouvent trop foncés, il faut les mettre au ſoufre; enſuite les déſoufrer par une ou deux battures à la riviere, & les refaire ſur un bain ſemblable au premier.

Cette maniere de décharger les gris-de-fer eſt préférable à celle du tartre ou du jus de citron, par ce que ces ingrédients leur donnent un fond qui ne s'en va point entiérement, même au débouilli du ſavon, & qui par conſéquent gâte la couleur; au lieu que le ſoufre blanchit preſque entiérement la ſoie, en mangeant totalement le bois d'Inde.

Pour faire les gris ſur crud, on prend des ſoies blanches comme pour les couleurs ordinaires, à l'exception du gris-de-maure, pour lequel on peut ſe ſervir de ſoie jaune. Après avoir fait tremper les ſoies crues, on les traite pour toutes ces nuances comme les ſoies cuites.

Du Noir.

Le noir eſt une couleur difficile à faire ſur la ſoie : du moins il y a lieu de croire que ce n'eſt qu'après bien des expériences & des recherches, qu'on eſt parvenu à faire de belles teintures noires, ſi l'on en juge par la multitude d'ingrédients qu'on fait entrer dans la compoſition de cette couleur.

En général, toute teinture noire eſt compoſée, pour le fond, des ingrédients avec leſquels on fait l'encre à écrire ; c'eſt toujours du fer diſſout par des acides, & précipité par des matieres aſtringentes végétales.

Les diverſes manufactures ont différentes méthodes de faire le noir ; mais elles reviennent toutes à peu-près au même pour le fond : nous allons donner ici, pour faire cette couleur, un procédé qui eſt en uſage dans pluſieurs bons atteliers, & qui nous a bien réuſſi, quoiqu'il paroiſſe qu'il entre dans la recette beaucoup d'ingrédients ſuperflus.

Il faut prendre vingt pintes de fort vinaigre, le mettre dans un bacquet, & y faire infuſer à froid une livre de noix de galle noire, pilée & paſſée au tamis, avec cinq livres de limaille de fer bien propre, & qui ne ſoit point rouillée. Pendant que cette infuſion ſe fait, on nettoye la chaudiere où l'on veut poſer le *pied* de noir, & l'on pile les Drogues ſuivantes :

SCAVOIR,

8	livres de Noix de Galle noire.	3	livres d'Agaric.
8	de Cumin.	2	de Coques du Levant.
4	de Sumac.	10	de Nerprun, ou de petits Pruneaux noirs.
12	d'Ecorces de Grenade.	6	de Graine de *Pſillium* ou de Graine de lin.
4	de Coloquinte.		

On ſe ſert, pour faire bouillir toutes ces drogues, d'une chaudiere qui tient la moitié de celle où l'on veut faire le pied de noir, & on l'emplit d'eau ; on y jette enſuite vingt livres de bois de Campêche haché, qu'on a ſoin de mettre dans un ſac de toile, afin de pouvoir le retirer commodément ; ſi on n'aime mieux le retirer avec un caſſin percé ou autrement, parce qu'il faut le faire bouillir une ſeconde fois, ainſi que les autres drogues.

Quand le bois d'Inde a bouilli environ pendant une heure, on l'ôte, & on le conſerve proprement. Pour lors, on jette dans la décoction du bois d'Inde, toutes les drogues ci-deſſus mentionnées, & on les y fait bouillir l'eſpace d'une bonne heure, ayant attention de rabaiſſer de tems en tems le bouillon avec de l'eau froide, lorſque le bain menace de s'enfuir.

Quand cette opération eſt finie, on coule le bain dans une barque au travers d'un tamis ou d'une toile, pour qu'il ne paſſe point de gros marc, & on le laiſſe repoſer ; il faut avoir ſoin de conſerver le marc de toutes ces drogues, pour le faire bouillir une ſeconde fois.

On met alors dans la chaudiere deſtinée au pied de noir le vinaigre chargé de ſa noix de galle, & de ſa limaille de fer; & on y verſe le bain où ont bouilli toutes les drogues dont nous venons de parler; enſuite on met deſſous un peu de feu, & on y jette auſſi-tôt les ingrédients ſuivants :

SCAVOIR,

20 livres de Gomme Arabique pilée & écraſée.	20 livres de Couperoſe verte.
3 de Realgar.	2 d'Ecume de Sucre candi.
1 de Sel ammoniac.	10 de Caſſonade.
1 de Sel gemme.	4 de Litarge d'or ou d'argent pilée.
1 de Cryſtal minéral.	5 d'Antimoine pilé.
1 d'Arſénic blanc pilé.	2 de *Plumbago*, ou Plomb de mer pilé.
1 de Sublimé corroſif.	2 d'Orpiment pilé.

Il faut que toutes les drogues pilées ſoient paſſées au tamis, à l'exception de la gomme Arabique qui doit être ſeulement concaſſée.

Au lieu de gomme Arabique, on peut employer de la gomme de pays qu'on fait fondre de la maniere ſuivante. On met de la décoction de bois d'Inde dans une chaudiere; & après l'avoir fait chauffer, on y plonge un tamis de cuivre en forme d'œuf, dont l'ouverture eſt par le gros bout. Voyez cet uſtenſile en F, *Planche VI. Fig.* 2. C'eſt par cette ouverture qu'on met la gomme de pays dans ce tamis. A meſure que le bain chauffe, la gomme s'y détrempe; & pour la faire paſſer à travers les trous, on la foule avec un pilon de bois, à meſure qu'elle s'échauffe. Lorſqu'elle eſt paſſée toute entiere de la ſorte à travers les trous, on place dans le pied de noir un autre tamis de cuivre dont les trous ſont beaucoup plus petits que ceux du premier, & aſſez fins pour empêcher que les petits morceaux de bois qui ſe trouvent dans la gomme de pays ne puiſſent paſſer dans le bain; on verſe dans ce tamis le bain où l'on a fondu la gomme, & on l'y paſſe comme on l'a fait la premiere, à l'aide du pilon de bois. Pour faciliter cette opération, on retire de tems en tems le tamis, on le poſe ſur une planche placée en travers ſur la chaudiere, ou on le ſuſpend à la cheville qui eſt au-deſſus de la chaudiere, & qui ſert à tordre le noir; & on y foule la gomme aſſez fort pour la diſpoſer à paſſer entiérement à travers les petits trous de ce tamis.

La gomme fondroit encore plus aiſément ſi on la mettoit tremper quelques jours auparavant dans la décoction de bois d'Inde qu'on auroit eu ſoin de verſer deſſus toute chaude.

Lorſque les ingrédients dont on vient de parler, ſont dans le pied de noir, il faut avoir ſoin de donner une chaleur ſuffiſante pour faire fondre la gomme Arabique, ſuppoſé qu'on l'ait employée, & les ſels; mais il ne faut jamais laiſſer boullir ce bain. Quand le bain eſt ſuffiſamment chaud, on ôte le feu, & on ſaupoudre de la limaille bien propre en quantité ſuffiſante pour couvrir le bain.

Le lendemain on remet le feu ſous la chaudiere où l'on a fait bouillir les drogues, & l'on y fait rebouillir le bois d'Inde dont on s'eſt déja ſervi ; on le retire enſuite, & l'on met dans cette ſeconde décoction les drogues ci-après :

SCAVOIR,

2	livres de Noix de Galle noire pilée.	1	livre de Coloquinte pilée.
4	de Sumac.	2	d'Agaric pilé.
4	de Cumin.	2	de Coques du Levant pilées.
5	de Nerprun.	5	de *Pſillium* ou de Graine de lin.
6	d'Ecorces de Grenades pilées.		

On fait bouillir toutes ces drogues ; on paſſe le bain, on le verſe dans le pied de noir, comme il a été dit ci-deſſus, & l'on garde le marc. On met un peu de feu, ſous la chaudiere, comme la premiere fois, & l'on y met auſſi-tôt les drogues ſuivantes :

SCAVOIR,

8	onces de Litarge d'or ou d'argent pilée.	8	onces de Fénugrec.
8	d'Antimoine pilé.	8	de Sublimé corroſif.
8	de Plomb de mer auſſi pilé.	6	livres de Couperoſe.
8	d'Arſénic blanc pilé.	20	de Gomme Arabique ou de pays
8	de Cryſtal minéral.		*Cette derniere préparée comme on l'a dit ci-deſſus.*
8	de Sel gemme.		

Quand le bain eſt devenu ſuffiſamment chaud, on retire le feu ; on couvre le bain, comme les premieres fois, avec de la limaille, & on le laiſſe repoſer deux ou trois jours.

Au bout de ce temps, on pile deux livres de verd-de-gris, qu'on délaye avec ſix pintes de vinaigre dans un pot de terre, & on y ajoute environ une once de crême de tartre : on fait bouillir le tout pendant une bonne heure, ayant attention de rabattre le bouillon avec du vinaigre froid, lorſqu'il veut s'enfuir, & l'on garde cette préparation pour la mettre dans le noir, lorſqu'on veut teindre.

Pour teindre en noir, on donne aux ſoies la cuite ordinaire ; & après les avoir lavées & battues à l'ordinaire, on leur donne *l'engallage*, qui ſe fait deux fois pour les *noirs peſants*, & une fois ſeulement pour les noirs *légers*. Ces deux noirs ne different point l'un de l'autre pour la beauté ni pour la nuance ; ils ne different que pour le poids que prend la ſoie : cependant le noir léger a plus de luſtre.

Le bain de galle ſe fait de la maniere ſuivante : On prend pour chaque livre de ſoie que l'on a à teindre en noir, trois quarterons de noix de galle légere, ou ſi l'on veut, de *gallon*. La *galle légere* eſt ainſi nommée, parce qu'elle eſt effectivement beaucoup plus légere que la galle qu'on emploie ordinairement ; elle eſt auſſi plus ronde, plus groſſe, & moins épineuſe. Le gallon differe de la galle

ordinaire

ordinaire en ce qu'il n'a point une forme déterminée ; il eſt ordinairement plus long & plus anguleux ; il a à peu-près la même couleur, mais un peu plus brune que la galle légere : on nous l'apporte ordinairement broyé groſſiérement. Il faut joindre à ces trois quarterons de galle légere ou de gallon, un quarteron de galle noire fine qn'ou appelle *galle d'Alep*. On pile toute cette galle, & enſuite on la fait bouillir pendant deux heures & plus dans la quantité d'eau néceſſaire pour faire un bain aſſez grand pour les ſoies qu'on a à engaller. Comme le bain diminue beaucoup en bouillant, on le remplit au bout d'une heure : après les deux heures, on retire le feu de deſſous la chaudiere ; on laiſſe repoſer le bain, pour retirer la galle par le moyen d'un caſſin percé, & une heure après on peut y mettre les ſoies que l'on a préparées de la maniere ſuivante.

Pendant que la galle bout, on écoule les ſoies ſur la cheville, on les met en corde comme pour la cuite, ſans être *voltées* que très-légérement. Pour lors, on les plonge dans l'engallage, en mettant les cordées les unes par-deſſus les autres ; mais il faut avoir attention qu'elles ne *veillent* point, c'eſt-à-dire, qu'elles ne paſſent point la ſuperficie de l'eau, & qu'elles en ſoient entiérement couvertes. On les laiſſe ainſi douze ou quinze heures, & au bout de ce temps, on les releve, on les lave à la riviere, & ſi on les deſtine au noir peſant, on les engalle une ſeconde fois avec un engallage neuf, ſemblable au premier. Mais on ſe ſert ordinairement de ces fonds de galle, pour faire le premier *engallage*, & on ſe ſert de drogues neuves pour le ſecond.

Quelques Teinturiers ont la méthode de n'engaller qu'une fois le noir peſant, en faiſant bouillir les vieux fonds qu'ils retirent enſuite ; après quoi, ils mettent de la galle neuve bouillir dans le même bain, en ajoutant, pour chaque livre de ſoie, une livre de gallon ou de galle légere, & une demi-livre de galle noire fine ; ils font bouillir toute cette galle neuve pendant deux heures & plus ; & après en avoir retiré les fonds, ils mettent les ſoies à l'engallage, & les y laiſſent un jour & une nuit.

Ils prétendent que cette méthode eſt préférable, parce que, diſent-ils, lorſqu'on laiſſe le marc de la galle dans le bain, elle repompe une partie de la ſubſtance qu'elle avoit donnée dans l'eau.

Lorſque les ſoies ſont engallées, on met du feu ſous le pied de noir ; & pendant qu'il chauffe, on tord les ſoies qu'on a retirées de l'engallage, & on leur donne une batture à la riviere.

Lorſqu'elles ſont lavées, on les écoule ſur la cheville, & on paſſe un fil autour de chaque mateau, lequel mateau doit être de la même groſſeur que pour les couleurs ordinaires : enſuite on les met en bâtons.

A meſure que le noir chauffe, on a ſoin de le remuer avec une ratiſſoire de fer, pour empêcher que les marcs ne s'attachent au fond de la chaudiere ;

après avoir donné quelques coups de rable, on y fond de la gomme de pays, par la méthode que nous avons preſcrite, juſqu'à ce qu'on s'apperçoive que la gomme monte ſur le bain, comme une eſpece de croûte qui couvre le bain: ſi mieux on n'aime y jetter cinq ou ſix livres de gomme Arabique pilée; enſuite, on jette encore dans le bain deux ou trois poignées de *pſillium*. Alors on met dans le bain la moitié de la préparation de vinaigre & de verd-de-gris, avec environ quatre ou cinq livres de couperoſe; ce qu'on a ſoin de faire à chaque feu, c'eſt-à-dire, chaque fois que l'on fait chauffer le noir pour y teindre.

Il faut avoir ſoin de *rabler* pendant que le feu eſt ſous la chaudiere; & pour voir ſi le noir eſt aſſez chaud, on tourne le rable debout, appuyé ſur le fond de la chaudiere; ſi la gomme s'attache autour du bâton, & que le bain ne ſe découvre point dans le milieu de ſon écume de gomme, c'eſt une preuve qu'il eſt aſſez chaud; & pour lors on retire le feu, parce que, comme nous l'avons déja dit, il ne faut point que le pied de noir bouille jamais. On retire auſſi le rable, & l'on couvre le bain de limaille, de la même maniere qu'on a fait ci-devant; enſuite on le laiſſe repoſer environ une heure, & au bout de ce temps on remue la ſuperficie du bain avec un bâton, pour faire précipiter la limaille.

Avant d'expliquer la maniere de paſſer les ſoies dans le bain de noir, il eſt à propos de dire que cette couleur ne ſe fait que par *chaudrées*, c'eſt-à-dire, que les Teinturiers en ſoie ne teignent en noir, que lorſqu'ils ont une ſuffiſante quantité de ſoie pour faire trois paſſes, ſi c'eſt du noir peſant; ou deux paſſes, ſi c'eſt du noir léger: & voici comment tout cela ſe pratique.

Lorſqu'on fait du noir peſant, on met en bâtons le tiers de la ſoie qu'on a à teindre, & on lui donne trois liſes ſur le pied de noir; après quoi, on tord les ſoies à une cheville ou eſpart, au-deſſus de la chaudiere; on lui donne pour cela trois coups de torſe; on peut tordre ainſi trois mateaux à la fois, parce que c'eſt une torſe foible & ſeulement pour écouler; on les remet enſuite en bâtons, & on les jette ſur deux perches pour les faire éventer: cela s'appelle les mettre au *vergue* ou ſur le *vergue*.

Pendant que ces premieres ſoies s'éventent, on paſſe ſur la chaudiere le ſecond tiers, de la même maniere que le premier, & de ſuite le troiſieme tiers, toujours par la même méthode; il faut obſerver que pendant que ces ſoies ſont ſur le vergue, on doit retourner de temps-en-temps pour les éventer.

Lorſque le troiſieme tiers eſt tors, on y remet le premier, & ſucceſſivement les deux autres juſqu'à trois fois, en faiſant toujours éventer à chaque fois. Cela s'appelle communément *donner trois torſes*, & les trois torſes font ce qu'on appelle *un feu*.

A l'égard du noir léger, on lui donne de même trois torſes par feu.

Après chaque feu, on *réchauffe* le pied de noir, en y remettant de la couperoſe

& de la gomme, comme il a été dit. On fait cette opération trois fois pour les noirs peſants, c'eſt-à-dire, qu'on leur donne trois feux, compoſés chacun de trois torſes; & deux fois pour les noirs légers, c'eſt-à-dire, qu'on ne leur donne que deux feux, compoſés auſſi chacun de trois torſes.

Il faut obſerver que chaque fois qu'on réchauffe, il eſt néceſſaire de changer l'ordre des paſſes, enſorte que chacune ſoit miſe à ſon tour la premiere ſur le bain, enſuite la ſeconde, & enſuite la troiſieme, afin qu'elles éprouvent toutes la même force de teinture. Dans le cas où l'on auroit trois paſſes de noir léger à faire; il faudoit obſerver d'en faire toujours paſſer une en ſecond, & les deux autres alternativement en premier & en dernier. Il faut remarquer enfin, que lorſque le noir eſt bien bon & qu'il teint fortement, on peut faire le noir péſant en deux feux ſeulement, & ménager une torſe ſur chaque feu au noir léger.

Le noir étant achevé, on met de l'eau froide dans une barque, & on liſe les paſſes deſſus, l'une après l'autre: cela s'appelle *disbroder*, & l'eau de la lavûre ſe nomme *disbrodure de noir*. Après cela, on les volte pour les aller laver à la riviere, où on leur donne deux ou trois battures. Lorſqu'elles ſont lavées, on les met en cordes ſimples, ayant ſoin de ne les pas beaucoup volter.

Adouciſſage du Noir.

La ſoie en ſortant de la teinture en noir a beaucoup d'âpreté, ce qui n'eſt point étonnant, vû la quantité de drogues acides & même corroſives qui entrent dans cette teinture: on eſt donc obligé de l'adoucir, ce qui ſe fait de la maniere ſuivante:

On fait diſſoudre environ quatre ou cinq livres de ſavon dans deux ſeaux d'eau bouillante; & pendant que le ſavon bout & ſe diſſout dans l'eau, on y jette une poignée d'anis ou de quelqu'autre plante aromatique; on fait bouillir juſqu'à ce que le ſavon ſoit entiérement fondu; on a ſoin, pendant ce temps, d'emplir d'eau froide une barque aſſez grande, pour pouvoir y paſſer toutes les ſoies à la fois. On y coule l'eau de ſavon à travers une toile; on mêle bien le tout; on y met les ſoies, & on les y laiſſe environ pendant un bon quart-d'heure. Après cela, on les leve, on les tord ſur l'eſpart, pour les mettre ſécher à l'ordinaire; la quantité de ſavon ne peut point faire de mal: c'eſt pourquoi, il vaut mieux en mettre plus que moins. Cet adouciſſage eſt néceſſaire pour ôter, comme on l'a dit, aux ſoies teintes en noir, un cri & une âpreté qui nuiroit à la fabrique.

Noir ſur crud.

Pour teindre en noir la ſoie crue, on l'engalle à froid ſur le bain de galle neuve, qui a ſervi pour le noir en ſoie cuite; on prend pour cette couleur, des

ſoies qui ont leur jaune naturel, parce que les blanches prennent un œil moins beau.

Après avoir dénoué les ſoies, & les avoir miſes en mateaux de groſſeur ordinaire, on les trempe à la main dans le bain de galle dont nous venons de parler; lorſqu'elles ſont trempées, on les volte un peu; & enſuite on les met en corde, par huit ou dix mateaux.

Après cela, on les met dans le bain de galle, les cordées les unes ſur les autres, en laiſſant même aller les cordes dans le bain. On les laiſſe pendant ſix ou ſept jours dans ce bain de galle froid; on les leve enſuite, & on leur donne une batture à la riviere. Au reſte, le temps de laiſſer dans l'engallage dépend de la force du bain de galle, & de la quantité de ſoie qu'on y met; mais quelque fort que ſoit l'engallage, & quelque petite que ſoit la quantité de ſoie, on ne peut pas moins l'y laiſſer que deux ou trois jours.

Lorſque les ſoies ſont lavées, on les remet en corde, on les laiſſe égouter; & après, on met les cordées les unes ſur les autres dans la *disbrodure* ou lavûre du noir, elle ſuffit pour les teindre; mais ſuivant le plus ou moins de force de la diſbrodure, il faut plus ou moins de temps: cela va ordinairement à trois ou quatre jours. Pendant que les ſoies ſont dans la diſbrodure, il faut les lever ſur des bâtons ou ſur un baillard, trois ou quatre fois par jour; on les y laiſſe égouter; & quand elles ſont égoutées, on les met à terre dans un lieu propre, & on les y étend pour les éventer, & leur faire prendre l'air ſans ſécher: ce qui eſt abſolument néceſſaire, pour faire paroître le noir; ſans cela, les ſoies ne prendroient qu'une eſpece de gris-de-maure; mais ce gris noircit à l'air, & pour lors on peut juger du degré de teinture que la ſoie a pris, & de celui qu'il faut lui faire prendre encore. Si on laiſſoit ſécher les ſoies, il faudroit les retremper avant de les remettre dans le bain, ce qui feroit une main-d'œuvre de plus. On continue cette opération de lever & éventer ſucceſſivement, juſqu'à ce que les ſoies ſoient ſuffiſamment noires.

Lorſqu'elles ſont dans cet état, on va les laver à la riviere, en leur donnant une ou deux battures; après quoi, on les laiſſe égouter tout en cordées, & enſuite on les met ſécher ſur les perches ſans les tordre, parce que ſi on les tordoit, cela les amoliroit trop. Comme ces ſortes de ſoies ſont deſtinées à faire des gazes, des dentelles noires, & autres ſemblables ouvrages qui doivent avoir de la fermeté, il faut avoir attention de conſerver toute celle que la ſoie crue a naturellement.

Si on veut faire le noir crud avec plus de promptitude, il faut, après avoir lavé les ſoies de leur engallage, les mettre en bâtons, & leur donner trois liſes ſur le pied de noir froid, les lever enſuite, les mettre égouter au-deſſus du vaiſſeau qui contient la teinture noire, & les faire éventer ſur le vergue,

c'eſt-à-dire,

c'eſt-à-dire, ſur deux perches qui portent les extrémités des bâtons, & entre leſquelles les ſoies pendent.

Lorſqu'elles ſont égoutées, on les repaſſe encore deux fois ſur le pied de noir froid, en faiſant égouter & éventer à chaque fois, comme la premiere fois; & lorſqu'elles ſont égoutées, on les lave & on les traite comme celles qui ont été teintes dans la diſbrodure. On ne ſuit point ordinairement cette méthode de teindre le noir ſur crud, parce qu'elle uſe trop promptement le pied de noir, attendu la grande vivacité avec laquelle la ſoie crue prend en général toutes les couleurs, & que d'ailleurs une bonne diſbrodure ſuffit pour cette teinture.

Brevet pour le Noir.

La teinture noire s'affoiblit & s'épuiſe à meſure qu'on y teint de la ſoie; on eſt obligé, par cette raiſon, de l'entretenir & de la fortifier de tems en tems en y ajoutant les drogues convenables: c'eſt ce qui s'appelle donner un *Brevet*.

Pour faire ce brevet de noir on met environ quatre à cinq ſeaux d'eau dans une chaudiere; on met dans cette eau quatre livres de bois d'Inde haché, qu'on fait bouillir comme il a été dit: on retire après cela le bois; ſi on a de la décoction de bois d'Inde toute faite, on peut s'en ſervir. On met enſuite quatre livres de nerprun, ou de petits pruneaux noirs; deux livres d'écorce de grenade; deux livres de coloquinte; deux livres de ſumach; deux livres de coques du Levant; deux livres de graine de lin, ou de *Pſillium*: & quatre livres de cumin.

On fait bouillir toutes ces drogues pendant trois quarts-d'heure. Pendant qu'elles bouillent, on met du feu ſous le pied de noir, on le fait chauffer un peu plus que moitié; lorſqu'il eſt chaud, on y met.

2	livres de Réalgar.	1	livre d'Arſénic blanc.
4	d'Antimoine.	1	de Sublimé corroſif.
1	de Litarge d'or.	1	d'Orpiment.
1	de Litarge d'argent.	4	de Caſſonade.
1	de Sel ammoniac.	1	de Fénugrec.
1	de Sel gemme.	4	de Couperoſe.
1	de Cryſtal minéral.		

Quand toutes ces drogues ſont pilées, on les jette dans le pied de noir, ayant ſoin de le braſſer, & lorſque le brevet a ſuffiſamment bouilli, on le coule dans une barque; on le laiſſe repoſer pour en ſéparer le marc, & on met le clair dans le pied de noir. On fait rebouillir une ſeconde fois ces mêmes marcs pour une autre occaſion.

Lorſque le brevet eſt dans le noir, & ſuffiſamment chaud, on ôte le feu; on couvre le bain de limaille, & on le laiſſe repoſer pendant deux jours.

Quand le pied de noir a reçu un certain nombre de brevets, & qu'il s'eſt amaſſé au fond une aſſez grande quantité de marc, on retire une partie de ce ſédiment, pour que le bain demeure plus libre. On donne des brevets au noir à meſure qu'il en a beſoin; mais on conſerve toujours le même fond de teinture, c'eſt-à-dire, qu'on ne renouvelle point en entier le pied de noir; & quand une fois un Teinturier l'a poſé dans ſon attelier, c'eſt pour toute ſa vie. On a cette facilité, parce que cette teinture n'eſt point ſuſceptible de putréfaction. La raiſon en eſt, que le vitriol martial & la noix de galle qui entrent en grande quantité dans le noir, ſont l'un & l'autre, du nombre des plus puiſſants *anti-putrides* connus, c'eſt-à-dire, que ces ſubſtances ont la propriété de préſerver pendant un très-long tems de la putréfaction les matieres qui en ſont le plus ſuſceptibles. Je tiens ces Obſervations d'un fort habile Chymiſte, qui a fait ſur cet objet une ſuite d'expériences très-nombreuſes, & même complettes. Il y a lieu d'eſpérer que le Public ſera dans peu en état de recueillir le fruit de ce travail auſſi bien fait, qu'il eſt important.

Remarques ſur le Noir.

On a déja fait remarquer, qu'il y a tout lieu de croire que dans le grand nombre de drogues qu'on emploie pour cette couleur, il y en a beaucoup d'inutiles; on pourra s'en convaincre en comparant le procédé du noir de Gênes qu'on trouvera ci-après.

Ce qu'il y a de plus eſſentiel à obſerver ſur la teinture noire, c'eſt qu'en général elle altere & énerve beaucoup les étoffes; enſorte que celles qui ſont teintes en noir, ſont toujours beaucoup plutôt uſées, toutes choſes égales d'ailleurs, que celles qui ſont teintes en d'autres couleurs: c'eſt principalement à l'acide vitriolique de la couperoſe, lequel n'eſt qu'imparfaitement *ſaturé* par le fer, qu'on doit attribuer cet inconvénient. Comme le fer uni à tout autre acide, & même aux acides végétaux, eſt capable de produire du noir avec les aſtringents végétaux, il y a tout lieu de croire qu'en ſubſtituant d'autres combinaiſons de ce métal, à la couperoſe, on pourroit remédier à cet inconvénient. Ce ſont certainement de bonnes & utiles tentatives à faire.

On a dû remarquer dans le procédé qui vient d'être décrit pour le noir, qu'on a grand ſoin de paſſer les ſoies dans la teinture noire, à trois repriſes différentes, & de les *éventer* ou de les expoſer à l'air pendant un certain tems, entre chaque *paſſe*. Ce n'eſt pas ſans raiſon qu'on s'eſt aſſujetti à cette pratique, elle contribue infiniment à la beauté du noir; car il eſt certain, qu'à la différence des autres teintures, qui perdent toujours de leur intenſité en ſéchant, celle-ci au contraire en acquiert beaucoup. Tout le monde ſçait que la bonne encre à écrire, ne paroît pas à beaucoup près auſſi noire quand on l'emploie, & qu'elle eſt toute fraîche, que quand elle eſt ſéche; & qu'elle noircit même de plus en plus pendant un certain tems. La même choſe arrive à la teinture noire, la ſoie n'eſt en quelque ſorte que gris-noirâtre immédiatement après la premiere paſſe; elle n'acquiert ſon beau noir que par l'expoſition à l'air. Ce n'eſt pas le ſeul exemple qu'on ait de l'influence de l'air ſur les couleurs de la teinture. La cuve d'indigo eſt verte quand elle eſt en état de teindre, ainſi qu'on l'a vû à l'Article du Bleu; la ſoie qu'on y plonge en ſort verte auſſi; mais par la ſeule expoſition à l'air, ce vert ſe change très-promptement en bleu.

PROCÉDÉS PARTICULIERS,
TIRÉS DU DEPÔT DU CONSEIL,
ET COMMUNIQUE'S PAR M. *HELLOT* (*)

Soie Cramoiſie de Damas & de Diarbequir.

Suivant les Lettres de M. *Granger*, Correſpondant de l'Académie Royale des Sciences, mort à *Schiras* en Perſe au mois de Juin 1737, lorſque les Teinturiers de la Ville de *Damas* teignent les ſoies dans leur couleur de cramoiſi, ſi belle & ſi eſtimée dans tout l'Orient, ils prennent dix *rottes* (la rotte peſe cinq livres,) de ſoie en écheveaux; ils la lavent bien dans l'eau chaude; puis ils la laiſſent tremper dans ſuffiſante quantité d'autre eau chaude pendant demi-heure. Enſuite ils en expriment l'eau. Alors ils la trempent une fois ſeulement dans une leſſive bien chaude, faite dans ſuffiſante quantité d'eau, dans laquelle ils ont fait diſſoudre une demi-*rotte* de *kali* pour chaque rotte de ſoie qu'on laiſſe égouter, après l'avoir ſuſpendue ſur des bâtons, obſervant de ne laiſſer la ſoie dans cette leſſive que le tems qu'il faut pour la bien imbiber, parce qu'autrement les ſels du kali corroderoient la ſoie.

Pendant que la ſoie, imbibée de leſſive, s'égoute, ils préparent une autre liqueur à froid, avec dix onces de chair de *melon jaune*, bien mûr, qu'ils délaient exactement dans ſuffiſante quantité d'eau. Ils y font tremper pendant 24 heures les dix rottes de ſoie. On augmente ou diminue la doſe des drogues ci-deſſus, à proportion de la quantité de ſoie qu'on veut teindre. Quand la ſoie a reſté pendant un jour dans cette liqueur de melon, on la lave pluſieurs fois dans de l'eau fraîche juſqu'à ce qu'elle ſoit bien nette, puis on la ſuſpend pour la faire égouter.

Pendant ce tems-là, l'Ouvrier remplit une grande baſſine d'eau, dans laquelle il jette une demi-rotte d'alun en poudre pour chaque rotte de ſoie. Il poſe la baſſine ſur un fourneau bien allumé; & il y laiſſe bouillir la liqueur pendant 20 minutes; après quoi, il retire tout le feu du fourneau. Il trempe la ſoie dans cette ſolution d'alun, médiocrement chaude, & il la retire auſſi-tôt qu'elle eſt bien imbibée. Il la met dans une autre baſſine, dans laquelle il verſe la diſſolution d'alun, pour l'y laiſſer tremper pendant quatre ou cinq heures de ſuite, mais pas plus. On la retire pour la laver pluſieurs fois dans l'eau fraîche.

(*) Aucun des procédés ſuivans n'a été imprimé juſqu'à préſent; ils étoient manuſcrits chez M. Hellot, & le Public n'en avoit point connoiſſance.

Pendant qu'on la lave, un Ouvrier fait bouillir dans une grande baſſine une ſuffiſante quantité d'eau où il met une once de *Baizonge* (c'eſt un *fungus*) en poudre fine pour chaque rotte de ſoie; il fait bouillir pendant demi-heure cette nouvelle décoction: alors il y ajoute dix onces d'*Oudez*, (cochenille) en poudre très-fine pour chaque rotte de ſoie; c'eſt-à-dire, ſix livres quatre onces d'*Oudez* pour dix rottes de ſoie. Quand il a ajouté cet *Oudez* à la liqueur, il ôte tout le feu du fourneau. Enſuite il agite doucement la liqueur en rond avec un bâton, afin de bien mêler les drogues enſemble. Le mélange étant bien fait, il verſe doucement & par inclination un peu d'eau fraîche dans le milieu de la baſſine. Cette eau ajoutée, non-ſeulement refroidit la teinture, mais la rend beaucoup plus vive. Alors on y trempe quatre ou cinq fois la ſoie, obſervant de la tordre à chaque fois qu'on l'a trempée, pour en exprimer la liqueur. Enſuite on fait rebouillir cette teinture environ un quart-d'heure. On ôte le feu du fourneau comme ci-devant, pour la laiſſer un peu refroidir. Alors on y trempe la ſoie, obſervant de la tordre à chaque fois qu'on l'a trempée. Après cette ſeconde teinture, on met la ſoie dans une baſſine vuide, & l'on verſe deſſus le reſte de la teinture: on l'y laiſſe tremper pendant vingt-quatre heures. Enſuite on la lave bien dans l'eau fraîche, puis on la fait ſécher à l'ombre; & quand elle eſt bien ſéche, on l'emploie dans les étoffes. Cette couleur cramoiſie eſt beaucoup plus belle que tous les cramoiſis qu'on fait en France & en Italie, parce qu'on ne fait pas bouillir la ſoie dans le bain de teinture.

Les Teinturiers de Damas & de Diarbequir prétendent qu'on ne peut réuſſir à cette teinture, ſans le ſecours de la chair de *melon* pour la préparation de la ſoie, & ſans l'addition du *Baizonge* avec l'*Oudez* ou cochenille pour la teinture. Nous avons le *melon* en France, dit M. Granger; mais il doute qu'on y trouve le *Baizonge*. C'eſt une eſpece de *fungus*, qui croît ſur quelques arbres en *Perſe*, d'où on l'apporte à *Damas*. On pourroit en faire paſſer en France par la voie d'*Alep*, ſi on a deſſein d'imiter cette couleur ſi ſupérieure.

Pour ne pas ſe tromper ſur la doſe des différents ingrédients employés dans ce procédé, il faut ſçavoir que la *rotte* de *Damas* peſe cinq livres de France.

Les dix *rottes* de ſoie, ſervant d'exemple dans ce Mémoire, doivent auſſi ſervir de regle par rapport à la doſe de tous les autres ingrédients.

A l'égard de l'eau néceſſaire, pour la préparation de la ſoie avec le *kali*, la chair de *melon*, & l'alun pour faire la teinture, on n'en prend que ce qu'il en faut pour bien humecter la ſoie; c'eſt-à-dire, qu'il ne faut pas que la liqueur ſurpaſſe de plus d'un travers de doigt, lorſqu'on la met dans la baſſine, à l'exception de la liqueur teinte qui doit être plus ample, à cauſe qu'on y trempe dix à douze fois les écheveaux de ſoie.

Le *kali* qu'on emploie à la préparation de la ſoie, n'eſt autre choſe que la cendre

cendre d'une plante que les Arabes appellent *Kailou*. Cette cendre eſt préférée à celle qu'on tire de la *Roquette* & à celle qu'on fait en Egypte.

Quant aux métiers ſur leſquels on met cette ſoie, ils ſont ſemblables à ceux de Lyon.

Cramoiſi de Gênes; Procédé vérifié au mois de Mai 1743.

A Gênes, la ſoie deſtinée à la couleur cramoiſie doit être cuite dans une moindre quantité de ſavon, que celle qu'on deſtine à d'autres couleurs. Dix-huit à vingt livres de ſavon, ſuffiſent pour cent livres de ſoie à teindre en cramoiſi, au lieu que pour les autres couleurs, les Génois emploient quarante à cinquante livres ſur cent livres de ſoie.

Quand la ſoie eſt cuite, on la fait paſſer par un bain d'alun. Sur une partie de ſoie qui peſoit ſoixante-douze livres étant crue, il a été mis ſeize à dix-huit livres d'alun de roche, réduit en poudre dans une chaudiere pleine d'eau froide. Après que l'alun a été bien diſſout, on y a mis tremper la ſoie près de quatre heures: on auroit pû l'y laiſſer davantage; ſans que cela eût tiré à conſéquence, parce que la ſoie deſtinée à être teinte en cramoiſi, demande plus d'alun que pour d'autres couleurs. Lorſqu'elle a été ſortie du bain d'alun, on l'a ſecouée & dreſſée ſur la cheville ſans l'y tordre. Le Teinturier, queſtionné pourquoi il ne tordoit pas cette ſoie au ſortir du bain d'alun, a répondu que, ſi on la tordoit, elle ſe purgeroit trop d'alun dont elle étoit empreinte, & qui lui eſt abſolument néceſſaire pour prendre la couleur cramoiſie.

Des ſoixante-douze livres, dont on vient de parler, il y en avoit trente-deux livres d'*Organcin*, & quarante livres de *Trame*. On donne communément à Gênes, deux onces de cochenille ſur douze onces d'Organcin, deſtiné pour la chaîne des Damas à meubles; & une once $\frac{3}{4}$ de cochenille ſur douze onces de trame, deſtinée pour le même Damas, parce qu'on juge néceſſaire que l'Organcin ſoit plus foncé que la trame, afin que le Damas ait plus d'éclat; & lorſqu'on veut perfectionner la couleur du Damas, on ajoute un quart d'once de cochenille à l'Organcin, c'eſt-à-dire, qu'au lieu de deux onces, on en donne deux onces $\frac{1}{4}$, ſans rien ajouter à la trame au-delà d'une once $\frac{3}{4}$.

Comme les trente-deux livres d'Organcin, dont il eſt parlé ci-deſſus, doivent être de la plus belle couleur, on a donné deux onces $\frac{1}{4}$ de cochenille par livre de ſoie; en ſorte que, ſur toute la partie, on a employé cent quarante-deux onces de cochenille, ou onze livres dix onces, poids de Gênes; ſçavoir, trente-deux livres d'Organcin à deux onces $\frac{1}{4}$ de cochenille, font ſoixante-douze onces: quarante livres de trame à une once $\frac{3}{4}$ font ſoixante-dix onces. Total cent quarante-deux onces.

Lorſqu'il a été queſtion de donner le cramoiſi à ces ſoixante-douze livres de

ſoie alunée ainſi qu'on l'a dit ci-deſſus, on s'eſt ſervi d'une chaudiere ovale, qui, remplie, pouvoit contenir deux cents pintes d'eau. On a rempli cette chaudiere au tiers, d'eau claire de fontaine : on a jetté enſuite dans cette eau, les drogues ſuivantes pilées & tamiſées. Deux onces de *tartre* de vin ; deux onces de *ſaffranum*, & deux livres & demie de galle du Levant.

On a attendu que ces drogues euſſent bouilli deux minutes dans le bain ; après quoi on y a jetté les onze livres dix onces de cochenille réduite en poudre & tamiſée ; & pendant qu'un Ouvrier faiſoit tomber la cochenille peu à peu dans le bain, un autre remuoit violemment le bain avec un bâton pour faciliter la fonte de la cochenille

Cela fait, on a rempli le bain d'eau claire, à un demi-pied du bord ; & tout de ſuite, on y a mis tremper les trente-deux livres d'Organcin, éparties ſur quatorze baguettes. On les y a laiſſées ſeules, juſqu'à ce que le bain ſous lequel on a fait grand feu, après qu'on l'a eu rempli d'eau, ait été prêt à bouillir : & afin que la ſoie prît également la couleur, on levoit ſans diſcontinuer les baguettes les unes après les autres, afin de faire aller alternativement au fond de la chaudiere, la partie des flottes qui ſe trouvoit au-deſſus & hors de la chaudiere, n'y ayant jamais que les deux tiers, ou la moitié de chaque flotte, qui trempaſſent dans le bain ; le reſte étoit dehors, parce que les baguettes portoient ſur les bords de la chaudiere.

Quand le bain a été prêt à bouillir, on y a mis tremper les quarante livres de trame éparties ſur dix-huit baguettes. On a continué pendant plus de demi-heure à lever les baguettes les unes après les autres, tant celles de l'Organcin que celles de la trame, afin de faire alternativement aller au fond du bain, ce qui auparavant étoit dehors ; enſorte que l'Ouvrier, parvenu à la derniere baguette, retournoit à la premiere, & ſucceſſivement des unes aux autres.

Cette premiere demi-heure paſſée, l'Ouvrier a mis environ un quart-d'heure d'intervalle entre chaque manœuvre, de lever les baguettes depuis la premiere juſqu'à la derniere, l'ayant réitérée cinq à ſix fois pendant l'eſpace d'une heure & demie. Pendant tout ce tems, on a toujours entretenu grand feu ſous la chaudiere. Alors l'Organcin avoit trempé deux heures & un quart dans le bain, & la trame deux heures ſeulement. L'Ouvrier a ôté le feu de deſſous la chaudiere, & a pris une flotte de l'Organcin & une flotte de la trame, qu'il a tordues & ſéchées autant qu'il a pû, afin de voir ſi la couleur étoit à ſon point. Comme elle ne s'eſt pas trouvée aſſez foncée, il a laiſſé, tant l'Organcin que la trame, un peu moins d'une demi-heure dans le bain, à meſure qu'il refroidiſſoit. Enſuite, il a ſorti toute la ſoie du bain, & l'a tordue ſur la cheville ; après quoi il l'a lavée pluſieurs fois dans de l'eau claire de fontaine, changeant l'eau chaque fois. Cela fait, il l'a de nouveau tordue ſur la cheville, & la miſe ſécher : ainſi a fini l'opération.

Il faut obſerver que l'Organcin & la trame, quoique teints dans le même bain, ne ſe ſont pas trouvés de la même nuance après l'opération finie. L'Organcin étoit plus foncé, parce qu'il avoit été un gros quart-d'heure dans le bain de cochenille avant la trame; & que pendant cet intervalle, il s'étoit empreint de la partie colorante la plus ſubtile de la cochenille.

On n'eſt pas dans l'uſage, à Gênes, de laver la ſoie après qu'on l'a ſortie du bain de cochenille, dans l'eau de ſavon. Au contraire, on y eſt perſuadé que cette méthode ne fait que ternir l'éclat de la couleur, & qu'il faut que l'eau, tant celle qu'on emploie pour le bain de cochenille, que celle dont on ſe ſert pour laver la ſoie après qu'elle eſt teinte, ſoit de l'eau de fontaine bien claire; car on a remarqué, que les ſoies qu'on teint en été en cramoiſi avec de l'eau de câterne, & qu'on lave avec la même eau, parce que, dans cette ſaiſon, les fontaines ſont ſujettes à manquer, n'ont pas autant d'éclat, que celles pour leſquelles on a employé de l'eau de fontaine dans les autres ſaiſons.

Suivant les Teinturiers de Gênes, il y a des cochenilles qui paroiſſant belles à l'inſpection, ne le ſont pas dans leur effet; & qui pour être employées, demandent que la ſoie ſoit alunée autant qu'elle peut l'être, & que l'on mette dans le bain de cochenille une quantité de tartre ſupérieure à celle dont il eſt parlé ci-devant. On ne ſçauroit donner ſur cela de regles certaines; c'eſt au Teinturier à connoître, par des eſſais, la qualité de la cochenille qu'il doit employer. Mais on doit s'attacher à n'employer que de bonne cochenille, parce que, quand il ſeroit vrai que l'inférieure, au moyen d'une plus grande quantité de tartre & d'alun, donnât une auſſi belle couleur que la meilleure, il réſulteroit toujours que la ſoie ne ſeroit plus auſſi parfaite, parce que l'alun l'énerve toujours. Les Fabriquans Génois ſont ſi perſuadés de cette vérité, que pour n'être pas expoſés à cet inconvénient, ils fourniſſent eux-mêmes la cochenille à leurs Teinturiers, à meſure qu'ils leur donnent de la ſoie à teindre en cramoiſi.

La ſoie qui, pour être teinte en cramoiſi, a eu beſoin d'une très-grande quantité d'alun, à cauſe de la mauvaiſe qualité de la cochenille qu'on y a employée, crie lorſqu'on la preſſe dans la main, au lieu que celle pour laquelle on a employé moins d'alun, ne fait pas cet effet.

Violet-Cramoiſi en ſoie, d'Italie.

La ſoie étant alunée, comme pour le rouge-cramoiſi, tirez-la hors de ſon alun; puis, teignez-la avec la cochenille. Pour cela, faites fondre deux onces de gomme Arabique dans la chaudiere; ajoutez-y pour chaque livre de ſoie, deux onces de cochenille, un tiers d'once d'agaric, & autant de *terra merita*. Mêlez & verſez dans votre chaudiere. Quand elle commence à bouillir, &

que la gomme eſt bien fondue, arrangez votre ſoie ſur les liſoirs ; abbattez-la dans la chaudiere, & la faites bouillir deux heures : & elle ſera teinte. Laiſſez-la refroidir ; lavez-la, & la tordez ſur la cheville ; puis, lavez-la encore légérement. Pour l'avoir violette, plongez-la bien épartie ſur une cuve de bleu, juſqu'à ce qu'elle ait pris un beau violet. Lavez-la dans de l'eau de fontaine bien pure : tordez-la, & la faites ſécher à l'ombre bien étendue & démêlée.

Demi-Violet.

Pour une livre de ſoie, une livre & demie d'orſeille bien démêlée dans le bain ; faites-la bouillir un bon quart-d'heure ; paſſez-y votre ſoie rapidement ; laiſſez-la refroidir ; lavez-la à la riviere, vous aurez un beau demi-violet, ou lilas plus ou moins foncé.

Noir de Gênes, pour le Velours. Juin 1740.

On fait bouillir la ſoie pendant quatre heures, avec le quart de ſon poids de ſavon blanc de Marſeille : on la lave à fond. Dans une chaudiere de cinq cents pintes d'eau, faites bouillir ſept livres de galle. Laiſſez dépoſer la galle ; tirez l'eau à clair, & ayant jetté le marc, remettez l'eau de galle dans la même chaudiere. Plongez-y à demi une cuiller percée à purée, dans laquelle vous mettrez ſept livres de gomme de Sénégal, ſept livres de vitriol Romain ou couperoſe, & ſept livres de la plus belle limaille de fer. Le bain ayant diſſout ces drogues, laiſſez éteindre le feu, & fermenter ce bain pendant huit jours. En ſuite, faites-le chauffer ; & quand il ſera prêt à bouillir, mettez de nouveau, ſuſpendue dans la même chaudiere, la même paſſoire ; & ayant fait ſix paquets, compoſés de la ſixiéme partie de la quantité de gomme, couperoſe & limaille deſtinée à ce bain de noir, ſelon la quantité de ſoie, à raiſon d'une livre de chacun de ces ingrédients, pour dix livres de ſoie, faites fondre dans la paſſoire cette ſixieme partie du total. Le feu étant ôté, & ayant fait jetter dix pintes d'eau froide ſur le bain, qui doit reſter chaud à y pouvoir tenir la main, faites mettre la ſoie ſur des liſoirs ; plongez-la dans le bain, & l'y tenez pendant dix minutes ou environ. Liſez les écheveaux quatre fois ; après quoi, tordez-les à la cheville ſur la chaudiere.

Paſſez ſur le même bain de nouvelle ſoie ſans rien ajouter, & la traitez de même. Commencez d'abord par la *trame*, enſuite paſſez le *poil*. Enfin, le bain étant beaucoup refroidi, paſſez-y la chaîne qu'on ne veut teindre ordinairement qu'en gris-noir.

Toute la ſoie ayant paſſé dans ce premier bain, réchauffez-le, & y remettez la paſſoire avec une autre ſixieme partie de gomme, vitriol & limaille de fer. Quand le bain ſera raffraîchi comme ci-deſſus, paſſez-y la

ſoie

ſoie comme au premier bain; obſervant, cette fois ici, de paſſer le *poil* le premier, enſuite la trame, & toujours la chaîne la derniere : faites ce manége ſix fois. Tant que la ſoie étoit mouillée, ſon noir charmoit, même comparé avec celui de Tours : ce qui fut différent quand elle fut ſéche. On comptoit à Tours ajouter au bain de noir, du vin bas, de l'anis & autres drogues. Mais on prit le parti d'envoyer ces ſoies noires à Gênes; & voici ce que M. *Regni* écrivit le 9 Novembre 1740.

« Les Teinturiers de Gênes, auxquels on a fait le récit des opérations faites » ſur cette ſoie qu'on leur a fait voir auſſi, ont trouvé qu'on a exactement ſuivi » la derniere Inſtruction, & que le défaut de ſuccès vient 1°. de ce que pour » engaller la ſoie, on a employé de la Galle du Levant, qui a beaucoup plus » de ſubſtance que celle de la Sicile & de la Romagne, dont on ſe ſert ordi- » nairement à Gênes. 2°. De ce que le bain de noir n'a pas acquis ſa perfection, » qu'une nouvelle doſe des drogues qui le compoſent, peut ſeule lui donner; » de ſorte que dans les nouvelles & futures opérations, on n'aura qu'à obſer- » ver, quant à l'engallage de la ſoie, de ſe ſervir de la Galle de Sicile ou de » la Romagne; ou ſi l'on eſt obligé d'employer celle du Levant, qui eſt bonne, » de ne mettre de cette derniere qu'un tiers de livre pour chaque livre de ſoie, » au lieu qu'il en faut une demi-livre de la premiere. Le Teinturier Génois a » reconnu la Galle qu'on avoit employée en France, à ce qu'on avoit mandé » à M. Regni, que la ſoie avoit acquis dans le bain de Galle tout ce qu'elle » avoit perdu de ſon poids dans la ſavonade, pendant que la livre de ſoie de » douze onces, qui, dans ſa cuite au ſavon, reſte à neuf onces, ne doit revenir, » après avoir été engallée, qu'à onze. »

Quant au bain de noir, il n'y a, pour le perfectionner, qu'à y ajouter une nouvelle doſe de gomme, de limaille & de vitriol (en parties égales de chacune de ces drogues), en obſervant de le faire par petites doſes, juſqu'à ce qu'on trouve que la ſoie ait acquis le noir qu'on veut lui donner : bien entendu que les petites doſes de ces drogues doivent être miſes dans le bain de noir dont on s'étoit ſervi, ſans qu'il ſoit beſoin d'en faire de nouveau; puiſque ce n'eſt qu'à meſure que ce bain ſert, qu'il acquiert ſa perfection. Le même Teinturier Génois ayant trempé ſix fois les échantillons manqués à Tours, dans ſon bain de noir, le noir eſt devenu beaucoup plus beau. Ce même Teinturier Génois, homme enrichi dans ſa profeſſion, a écrit qu'abſolument il ne doit entrer dans le bain de noir aucune autre drogue que celles mentionnées dans la derniere Inſtruction ci-deſſus ſuivie; que le vin bas & l'anis ne peuvent ſervir qu'à gâter le bain de noir.

On s'eſt corrigé à Tours d'après cette Lettre, & l'on a fait de très-beaux noirs : voici le procédé qu'on y a ſuivi dans la Manufacture de feu M. Hardion. Pour

cent livres de ſoie, on fait bouillir pendant une heure vingt livres de noix de Galle d'Alep en poudre, dans ſuffiſante quantité d'eau. On laiſſe enſuite repoſer le bain juſqu'à ce que la galle ſoit précipitée au fond de la chaudiere, d'où on la retire. Après quoi, on y met deux livres & demie de vitriol d'Angleterre, & douze livres de limaille de fer, vingt livres de gomme du pays, c'eſt-à-dire, de *prunier*, *ceriſier*, &c, qu'on met dans une eſpece de chaudron à deux anſes, troué de toutes parts. On ſuſpend ce chaudron avec des bâtons dans la chaudiere, de maniere qu'il n'aille pas au fond. On laiſſe diſſoudre la gomme pendant une heure, en la remuant légérement de temps en temps avec un bâton. Si l'heure paſſée, il reſte encore de la gomme dans le chaudron, c'eſt une marque que le bain, qui eſt de deux muids, en a pris autant qu'il faut. Si, au contraire, toute la gomme eſt diſſoute, on peut en remettre trois ou quatre livres. On laiſſe ce chaudron continuellement ſuſpendu dans la chaudiere, d'où on ne l'ôte que pour teindre, & on le remet enſuite. Pendant toutes ces préparations, la chaudiere doit être tenue chaude, mais ſans bouillir. L'engallage de la ſoie ſe fait avec un tiers de Galle d'Alep. On y laiſſe la ſoie d'abord pendant ſix heures, puis pendant douze. Le reſte ſelon l'Art.

EXPLICATION DES FIGURES.

PLANCHE I.

LA *Figure* 1 repréſente la perſpective des deux grandes chaudieres, l'une ronde, & l'autre oblongue, montées dans leur maçonnerie & ſur leurs fourneaux.

A, Chaudiere oblongue que les Teinturiers nomment *ovale*.

B, Chaudiere ronde.

C, Hotte de la cheminée qui reçoit la fumée des fourneaux de ces chaudieres.

D, Porte par laquelle on va aux fourneaux, qui ſont plus bas que le ſol de l'Attelier.

E, Eſcalier par lequel on deſcend aux fourneaux.

F, Tuyau de plomb qui conduit l'eau aux chaudieres.

G, Robinets placés au-deſſus de chaque chaudiere, qu'on lâche pour les emplir d'eau.

Figure 2. Cette figure repréſente le plan des Chaudieres & de la cheminée ſervant aux deux chaudieres de la *figure* 1.

A, Plan de la chaudiere ronde.

B, Plan de la chaudiere longue ou ovale.

C, Bouches des fourneaux.

D, Eſpace ſous la cheminée devant les fourneaux pour leur ſervice.

E, Eſcalier par lequel on deſcend aux fourneaux.

Figure 3. Cette figure repréſente la coupe de la chaudiere ronde, de ſon fourneau & de la cheminée.

A, Intérieur de la chaudiere ronde.

B, Intérieur du fourneau qui eſt ſous cette chaudiere.

C, Porte de ce fourneau.

D, Intérieur de la cheminée.

E, Sol de l'eſpace qui eſt devant le fourneau pour ſon ſervice.

F, Sol de l'Attelier. On voit par cette diſpoſition que le fourneau de la chaudiere eſt abaiſſé au-deſſous du ſol de l'Attelier, afin que le haut de cette chaudiere ſoit à la portée de l'Ouvrier qui travaille dedans. De même le ſol de l'eſpace qui eſt devant les fourneaux eſt abaiſſé de maniere que la bouche de ces fourneaux ſoit à la portée de ceux qui les ſervent.

G, Tuyau & Robinet par le moyen deſquels l'eau eſt portée dans la chaudiere.

H, Chaudron ou petite chaudiere portative.

K, Tamis ou paſſoire.

I, Deſſous de ce tamis.

PLANCHE II.

La *Figure* premiere repréſente l'intérieur de l'Attelier d'un Teinturier en Soie, avec les différentes opérations qui s'y font.

A, Ouvrier qui retire de la grande chaudiere ronde les ſacs ou poches dans leſquels la Soie a été cuite, ou qui *jette bas*.

B, Ouvrier qui dreſſe des mateaux de ſoie ſur l'eſpart.

C, Teinturier qui liſe des ſoies dans un baïn ſur une grande barque.

D, Ouvrier qui paſſe en cuve.

E, Ouvrier qui tord à ſec ſur l'eſpart.

F, Deux hommes qui *empochent* des ſoies pour les faire cuire.

Figure 2, *A* Mateau de ſoie.

B, Baguettes ou bâtons ſur leſquels on paſſe & on *liſe* les mateaux de Soie pour les teindre : ces baguettes ſe nomment *liſoirs*.

C, Perche ou *Barre*, dont on ſe ſert pour retourner les poches qui contiennent la Soie pendant la cuite, & pour les retirer de la chaudiere.

D, Eſpece de brancard nommé *Baillard*, ſur lequel on poſe les ſoies mouillées.

E, Bâton ſur lequel on met le mateau de ſoie pour le paſſer en cuve, & qui ſe nomme *la paſſe*.

F, *Pot à Rocou*, ou paſſoire dans laquelle on délaie & on paſſe cet ingrédient.

G, Eſpece de pilon dont on ſe ſert pour écraſer & faire paſſer le rocou dans la paſſoire.

H, Grand Caſſin ou Cuiller de cuivre creuſe, emmanché.

I, Petit Caſſin.

K, Chevillon dont on ſe ſert pour tordre ſur l'eſpart.

L, Eſpart.

M, Hache avec laquelle on réduit les bois de teinture en copeaux.

F, Cheville.

PLANCHE III.

La *Figure* 1 repréſente le lavage des ſoies à la riviere.

A, Bateau dans lequel ſe mettent les Teinturiers pour laver les ſoies.

B, Eſcalier par lequel on deſcend de l'Attelier à la riviere.

C, Planche ſur laquelle on paſſe de l'eſcalier au bateau.

D, Ouvriers qui lavent les ſoies.

E, Ouvrier qui bat les ſoies.

F, Pierre ſur laquelle on bat les ſoies.

Figure 2. Vers le bas de la planche.

A, Cordée de ſoie, ou pluſieurs mateaux paſſés dans une corde.

B, Grande

B, Grande barque de cuivre.

C, Petite barque ou *barquette* de cuivre.

Les deux barques *B* & *C* ont des patins *F* pour pouvoir renverſer facilement leurs eaux quand elles ſont pleines, & les faire gliſſer où l'on veut.

D, Grande barque de bois.

E, Pierre ſur laquelle on bat les mateaux.

PLANCHE IV.

Figure 1. Cuve pour le bleu d'Indigo repréſentée juſqu'au niveau du ſol de l'Attelier, entouré de ſa maçonnerie avec ſon fourneau.

D C, Partie inférieure de la cuve enfoncée en terre.

F, Maçonnerie qui entoure la cuve.

H, Ouverture ou entrée de la cuve.

I, Porte pratiquée dans la maçonnerie au niveau du ſol de l'Attelier, laquelle répond dans l'eſpace qui eſt entre la maçonnerie & les parois de la cuve, & dans lequel on met de la braiſe pour la chauffer.

K, Partie du corps de la cuve qu'on apperçoit par la porte *I*.

L, *Ventouſe* ou tuyau ſervant de cheminée pour l'iſſue des vapeurs de la braiſe.

Figure 2. Coupe de la cuve & de ſa maçonnerie.

C, Fond de la cuve enfoncé en terre.

E, Sol de l'Attelier.

F, Epaiſſeur de la maçonnerie.

G, Eſpace entre les parois de la cuve & celles de la maçonnerie.

L, La partie de la ventouſe qui s'éleve au-deſſus de la maçonnerie.

M, Communication intérieure de la ventouſe dans l'eſpace qui eſt autour de la cuve.

N, Porte par laquelle on met la braiſe.

Figure, 3. *A*, Tonne dans laquelle on conſerve le jus de bois de Bréſil, & autres.

B, Grand bacquet dans lequel on alune les ſoies.

O, Rable dont on ſe ſert pour *pallier* les cuves.

P, Couvercle de tonne.

Q, Etouffoir.

R, Croc ou fourgon.

S, Sac pour empocher la ſoie.

T, Pelle pour prendre le charbon ou la braiſe.

PLANCHE V.

La *Figure* 1 repréſente l'intérieur d'un ſéchoir ou chambre dans laquelle on

fait ſécher promptement les ſoies ſur la *branloire*.

A, La branloire.

B, Crochets qui tiennent la branloire ſuſpendue au plancher.

C, Ouvrier qui fait mouvoir la branloire.

D, Poële.

E, Tréteaux diſpoſés pour recevoir les perches chargées de mateaux.

Figure 2, *A*, La branloire.

B, Crochets deſtinés à ſoutenir la branloire ſuſpendue au plancher avec leurs pitons.

C, Un des grands côtés de la branloire.

DDD, Fiches du côté C, deſtinées à recevoir le bout percé des perches ſur leſquelles on met les mateaux de ſoie.

E, Côté de la branloire oppoſé au côté C.

FFF, Fourches du côté *E* de la branloire, deſtinées à recevoir le bout non percé des perches.

G, Une des perches ſur leſquelles on met les ſoies dans la branloire.

H, Deux perches chargées de ſoie, & ajuſtées ſur la branloire.

I, Un des tréteaux ſur leſquels on poſe les perches.

K, Fourche.

L, Mateau de ſoie.

M, Benaut ou eſpece de bacquet propre à laver les Soies.

N, Seau.

O, Poële à brûler le ſoufre.

P, Corde attachée à la branloire pour la faire mouvoir.

PLANCHE VI.

La *Figure* premiere repréſente l'intérieur d'un Attelier, dans lequel on prépare le *Carthame* ou *Saffran bâtard*.

A, Barques dans leſquelles on lave le *ſaffranum*.

B, Sac dans lequel le *ſaffranum* eſt enfermé, & dont la bouche eſt tenue ouverte par un morceau de bois en croix.

C, Tuyau & robinets pour fournir l'eau aux barques dans leſquelles on lave le *ſaffranum*.

D, Ouvrier qui piétine le *ſaffranum* avec des bottes : il ſe ſoutient avec une corde qui eſt attachée au plancher.

E, Trou par lequel s'écoule l'eau chargée de la couleur jaune extractive du *ſaffranum*.

F, Ouvrier qui briſe avec une pêle les mottes du *ſaffranum* lavé.

G, Ouvrier qui *ameſtre* le *ſaffranum*, c'eſt-à-dire, qui le mêle avec la ſoude en

ſe ſervant de ſes pieds.

H, Appareil pour tirer la teinture du *ſaffranum ameſtré*, en coulant de l'eau par-deſſus.

I, Ouvrier qui prend de l'eau pour la couler ſur le *ſaffranum*.

Figure 2, *A*, Mortier.

B, Morceau de bois en croix pour tenir ouverts les ſacs qui contiennent le *ſaffranum*, quand on le lave dans les barques.

C, Pilon.

D, Ecumoire.

E, Tamis.

F, Paſſoire pour faire diſſoudre la gomme dans le bain de noir.

G, Pelle pour diviſer les mottes du *ſaffranum* lavé.

H, Appareil pour couler la teinture du *ſaffranum*.

EXPLICATION

De quelques termes qui ont rapport à l'Art de la Teinture en Soie.

A

ACCOMPLIR. C'eſt achever d'emplir une cuve devenue propre à teindre.

ADOUCISSAGE. C'eſt une eau de ſavon, dans laquelle on fait paſſer les Soies teintes en noir, pour les adoucir.

ALUNAGE. Opération par laquelle on impregne la ſoie d'alun pour la diſpoſer à recevoir la teinture.

AMESTRER; c'eſt bien mêler le *ſaffranum* avec de la ſoude ou de la cendre gravelée, pour en tirer la couleur rouge.

AVIVER; c'eſt rendre une couleur plus vive par l'addition de quelque matiere ſaline.

AZUR. L'azur des Teinturiers en Soie n'eſt autre choſe que de l'indigo pilé & étendu dans beaucoup d'eau; ils s'en ſervent pour donner un petit œil bleu à certaines nuances de blanc.

B

BAILLARD. Eſpece de brancard ſur lequel on poſe les Soies pour les égouter.

BAIN. C'eſt une certaine quantité de teinture, ou de quelque autre liqueur dans laquelle on trempe la Soie.

BARQUE ou BACQUE, une eſpece de bacquet long, de cuivre ou de bois, dont on ſe ſert pour certaines teintures qui ne demandent point à bouillir ſur le feu. Il paroît qu'on devroit ſe ſervir du terme de *Bacque*, & non de celui de *Barque*; mais ce dernier eſt paſſé tout-à-fait en uſage chez les Teinturiers: c'eſt pourquoi on l'a employé dans ce Traité.

BARRE; c'eſt une perche avec laquelle on remue, & on retire les poches qui contiennent la Soie pendant la cuite.

BARRER; c'eſt ſoulever, par le moyen d'une perche qu'on appelle *Barre*, les poches qui contiennent la Soie pendant la cuite. Cette opération ſe fait pour empêcher les poches qui ſont au fond de la chaudiere d'y ſéjourner trop long-temps; ce qui pourroit faire brûler la Soie: ce Barrage rend auſſi la cuite plus prompte & plus égale.

BENAUT, nom que l'on donne à une eſpece de bacquet cerclé de fer, avec deux mains de bois pour faciliter ſon tranſport.

BISCUIT. Les Teinturiers appellent ainſi les endroits de la Soie qui ont échappé à l'action du ſavon pendant la cuite.

BLEU DE CUVE. On nomme ainſi l'Indigo préparé de maniere qu'il ſoit propre à teindre.

BLEU FIN. C'eſt un bleu d'Indigo auquel on donne de l'intenſité par le moyen de la cochenille, au lieu de l'orſeille.

BLEU DE VAISSEAU; c'eſt la même choſe que le Bleu de cuve.

BOUILLON. Nom qu'on donne ſouvent à la décoction de quelque drogue de teinture.

BOUÏN, nom que les Teinturiers en Soie de Paris donnent à un certain nombre d'écheveaux raſſemblés & noués enſemble pour être teints.

BOURER, ſe BOURER. Les Teinturiers diſent que la Soie *ſe boure* lorſque ſes fils s'ouvrent & deviennent *bouraceux*.

BRASSER. C'eſt remuer en différens ſens & agiter un bain de teinture avec un bâton pour bien mêler les drogues qu'il contient.

BREVET; c'eſt une certaine quantité de drogues qu'on ajoute dans un bain.

BRUNITURE. On ſe ſert de cette expreſſion lorſqu'on donne à une couleur quelconque une nuance qui la rend plus brune.

C

CANNELÉS. Nom qu'on donne aux nuances brunes du cramoiſi fin.

CASSIN; c'eſt une eſpece de poëlon à queue, dont les Teinturiers ſe ſervent, pour retirer de la teinture de leurs vaiſſeaux, ou pour en ajouter.

CHAUDRÉE. *Faire une chaudrée*, c'eſt teindre en noir une partie de Soie ſuffiſante, pour faire *trois paſſes* ou *trois torſes*, ſi c'eſt du *noir peſant*; ou deux, ſi c'eſt du *noir léger*.

CHEVILLE. La cheville eſt une piéce de bois cylindrique & ſcellée par un de ſes bouts dans un mur. C'eſt ſur la cheville qu'on dreſſe les Soies.

CHEVILLER; c'eſt tordre la Soie ſur l'eſpart à pluſieurs repriſes, pour la ſécher & pour la luſtrer.

COCHENILLE GRABELÉE. C'eſt celle qui a été épluchée & mondée.

COCHENILLE MESTEQUE; c'eſt la plus belle & la meilleure eſpece de Cochenille. On la nomme auſſi *Cochenille fine*.

COCHENILLER. C'eſt teindre avec de la Cochenille.

COMPOSITION. Diſſolution d'étain dans l'eau régale, dont on ſe ſert pour aviver la couleur du cramoiſi fin ou de cochenille.

CONGELER, ſe CONGELER. Les Teinturiers diſent qu'un ſel ſe congele, quand il ſe cryſtalliſe.

CORDÉE. On appelle une cordée pluſieurs mateaux paſſés dans une même corde & noués enſemble.

COULER; c'eſt verſer une liqueur dans un vaiſſeau en la faiſant paſſer à travers un tamis ou une toile.

CRAMPILLER; ſe CRAMPILLER: expreſſion par laquelle les Teinturiers en Soie déſignent ce qui lui arrive quand les écheveaux ſe mêlent & *s'ébouriffent*.

CRI. On appelle *Cri de la Soie*, un petit bruit qu'elle fait lorſqu'on en frotte pluſieurs brins les uns ſur les autres entre les doigts. La Soie n'a ce cri que quand elle a été imprégnée de quelque acide, ou de Noix de Galle.

CROUTÉE, ſe dit d'une *cuve* ſur laquelle il ſe forme une écume ou croûte quand elle devient propre à teindre.

CUITE DE LA SOIE; c'eſt une opération par laquelle on enleve la gomme & le jaune naturels de la Soie crue, en la faiſant bouillir dans de l'eau chargée de ſavon.

CUVE. Ce nom eſt affecté particuliérement au vaiſſeau dans lequel on fait le bleu de l'Indigo.

D

DÉCRAMPILLER; c'eſt dreſſer ou démêler la Soie.

DÉCREUSEMENT ou DÉCREUSAGE de la Soie; c'eſt l'opération par laquelle on enleve à la Soie ſa gomme ou ſon vernis naturel, par le moyen d'un diſſolvant convenable. Comme la Soie, avant cette opération, ſe nomme *Soie crue*, & qu'après qu'elle l'a ſubi, on l'appelle *Soie cuite*, peut-être ſeroit-il mieux de dire, *Décreuſage* ou *Décreuſement*; mais il paroît que l'uſage eſt d'écrire *Décreuſement*.

DÉGOMMAGE *de la Soie*. C'eſt une premiere cuite qu'on donne à la Soie dans de l'eau chaude chargée de ſavon, mais ſans la faire bouillir, pour la débarraſſer de la plus grande partie de ſa gomme.

DÉPOCHER; c'eſt retirer des cordées de Soie d'une poche ou ſac de toile dans lequel elles ont été miſes pour la cuite ou pour quelque autre opération.

DISBRODER; c'eſt laver la Soie de ſa teinture ou de ſon eau de ſavon dans une petite quantité d'eau.

DISBRODURE; c'eſt l'eau dans laquelle on a diſbrodé la Soie.

DISCALLER. Les Teinturiers en Soie ſe ſervent de cette expreſſion pour marquer la perte du poids que la Soie fait par la cuite. Ainſi on dit: *Telle qualité de Soie diſcalle de tant pour cent*.

DRESSER *la Soie*, c'eſt ſéparer les uns d'avec les autres, les fils des écheveaux ou mateaux, & les rendre bien paralleles; cela ſe fait en paſſant les mateaux ſur une cheville, les tenant tendus, & leur donnant quelques ſecouſſes avec la main gauche, tandis qu'on en démêle & qu'on en ſépare les fils avec la main droite.

E

ECOULER *la Soie*; c'eſt la tordre légérement ſur l'eſpart pour en faire ſortir la plus grande partie de l'eau dont elle eſt humectée.

ECRESPER; c'eſt refouler un mateau de Soie ſur lui-même entre les mains pour *éventer* tous ſes brins.

EMPOCHER, c'eſt mettre des cordées de ſoie dans un grand ſac de toile, qu'on nomme *poche*.

ESGALIVER, c'eſt tordre modérément & dix ou douze fois de ſuite, un mateau de ſoie qui a déja été tordu aſſez fortement, pour qu'il n'en puiſſe plus couler d'eau. Cette manœuvre ſert à diſtribuer également dans tout le mateau de ſoie, l'humidité qui lui reſte après la forte torſe.

ESPART, piéce de bois cylindrique, ſcellée par un bout dans un mur, ou enclavée dans la mortaiſe d'un poteau, & terminée par l'autre

tre bout en une tête arrondie : c'eſt ſur l'eſpart qu'on tord les ſoies.

EVENTER, c'eſt faire prendre l'air.

F

FEU. Se dit pour le noir, lorſqu'on fait chauffer le bain pour y teindre.

FRISER, ſe dit du *ſaffranum* lavé, dont on diviſe les mottes, pour le mêler avec la cendre gravelée ou la ſoude.

G

GLACER, *ſe glacer*. Les Teinturiers diſent que la ſoie *ſe glace*, lorſqu'en la mettant dans la diſſolution d'alun, elle ſe trouve enduite de petits cryſtaux de ce ſel.

I

JAUNE DE GRAINE, c'eſt un jaune franc, fait avec la gaude ſeule.

JETTER BAS, c'eſt retirer de la chaudiere, les poches dans leſquelles on a fait cuir la ſoie.

L

LASSER, *ſe laſſer*. Les Teinturiers diſent que la cuve de bleu *ſe laſſe*, quand, après avoir teint une certaine quantité de ſoie, elle commence à ne plus donner une couleur auſſi belle & auſſi pleine.

LISER *la ſoie*, c'eſt la tremper dans un bain de teinture ou de toute autre liqueur, de maniere que les mateaux qui ſont paſſés ſur des bâtons qu'on nomme *liſoirs*, plongent alternativement par l'une & l'autre de leurs extrémités dans le bain. Cette manœuvre conſiſte donc à retourner les mateaux du haut en bas.

LISOIRS, ce ſont les bâtons ſur leſquels on liſe la ſoie.

M

MANIEMENT. Le maniement de la Soie eſt un certain trémouſſement, qui ſe fait ſentir lorſqu'on preſſe ou qu'on manie, entre les doigts, un écheveau de Soie qui a été imprégnée de quelque acide ou de noix de Galle.

MATEAU, nom qu'on donne à Lyon & dans quelques autres Manufactures, à pluſieurs écheveaux de Soie réunis enſemble.

METTRE EN CORDES, c'eſt paſſer pluſieurs mateaux dans une corde avec laquelle on les noue enſemble.

METTRE EN TESTES, c'eſt tortiller les mateaux par un de leurs bouts, ce qui leur forme une eſpece de tête : cela les empêche de ſe mêler.

MORDANTS, ce ſont des ſels dont on imprégne les Soies, ou toute autre matiere à teindre, pour les diſpoſer à prendre & à retenir la teinture.

MOREDORÉ, c'eſt une couleur rouge-brun, mêlé de jaune ou plutôt d'orangé.

N

NACARAT, c'eſt un rouge vif qui tient le milieu entre le ceriſe & le ponceau.

NOIR PESANT, c'eſt celui qui s'engalle plus fortement, & qu'on paſſe trois fois dans le pied de noir.

NOIR LEGER, c'eſt un noir moins engallé, & qu'on ne paſſe que deux fois dans le pied de noir.

P

PALLIER, c'eſt remuer un bain avec un *rable*, pour mêler les drogues qu'il contient.

PANTIME ou PANTINE, c'eſt un certain nombre d'écheveaux de Soie, raſſemblés enſemble pour les teindre.

PARCEAU, c'eſt le nom que les Teinturiers de Tours donnent à une pantine.

PASSE, *la paſſe*, c'eſt un bâton court, ſur lequel on paſſe les mateaux de Soie dans *la cuve*.

PASSE, ſe dit au ſujet des couleurs, pour leſquelles on eſt obligé de paſſer pluſieurs fois la Soie dans la même teinture, & particuliérement du noir pour lequel on eſt obligé de paſſer deux ou trois fois la Soie dans le pied de noir ; chacune de ces opérations s'appelle *une paſſe*.

PIED, c'eſt une premiere couleur qu'on donne à la Soie, pour en appliquer enſuite une autre par-deſſus, & faire par conſéquent une couleur compoſée.

POCHE, c'eſt un grand ſac de toile ouvert dans toute ſa longueur, dans lequel on met la Soie pour pluſieurs opérations. On ferme cette poche, par le moyen d'une ficelle qu'on paſſe dans des œillets pratiqués des deux côtés de ſon ouverture, ce qui fait l'effet d'un lacet.

PONCEAU, c'eſt un rouge-jaune ou couleur de feu qu'on fait ſur la Soie, avec le *ſaffranum* & un pied de *rocou*.

R

RABATTRE UNE COULEUR, c'eſt lui faire prendre un ton gris ou noirâtre, par le moyen de la couperoſe.

RABLE, c'eſt un bâton au bout duquel eſt adapté perpendiculairement une palette de bois : cet inſtrument ſert à *pallier* les bains.

RAFFRAICHIR, c'eſt laver une ſeconde fois, ou laver légérement.

RATINE, eſpece de rouge couleur de feu de faux teint, qu'on fait ſur la Soie avec le rocou & le bois de Bréſil.

RECRUTER, c'eſt rajouter une nouvelle doſe de drogues dans un bain.

REPONCHONNER, c'eſt ajouter de la teinture dans un bain, & y repaſſer la Soie.

ROSER, c'eſt changer le ton jaune d'une couleur rouge, en une nuance qui tire d'avantage ſur le cramoiſi, ou ſur le couleur de roſes.

ROUGES-BRUNS, ce ſont les nuances foncées & brunes du cramoiſi faux ou de bois de Bréſil, qu'on nomme ſimplement *rouge*.

ROUIR (*ſe rouir*), ſe dit de la couleur jaune de la gaude. Cette couleur eſt ſujette à ſe brunir & à ſe rouſſir en ſéchant: c'eſt ce que les Teinturiers appellent *ſe rouir*.

S

SOUDE. Cendres des kalis ou d'autres plantes maritimes, leſquelles cendres contiennent l'alkali minéral ou marin.

SOUDE (*mettre en*). Lorſque les Teinturiers plongent entiérement les mateaux de Soie dans un bain, pour les y laiſſer ſéjourner pendant un certain tems, ſans les remuer, ils appellent cela *mettre la Soie en ſoude*.

SOUFRAGE. Opération par laquelle on expoſe les Soies à la vapeur du ſoufre alluné, pour les blanchir

T

TORDRE. Tordre les Soies, c'eſt engager les mateaux ſur l'eſpart; & par le moyen du chevillon qu'on y paſſe, on les tord en effet pour les *écouler*, les *ſécher*, & les *luſtrer*.

TRANCHER (*faire trancher*), c'eſt faire prendre différentes nuances par dégradations, par le moyen d'un même ingrédient.

TUILER, ſe dit d'une teinture qui tire ſur la couleur des tuiles ou des briques.

V

VEILLER, ſe dit des Soies, dont une partie n'eſt point ſubmergée dans le bain.

VENIR ou REVENIR, ſe dit de la cuve qui devient propre à teindre.

VERGUE. *Mettre au vergue* ou *ſur le vergue*, c'eſt mettre des Soies qui ont déja été paſſées dans le pied de noir, ſur une perche pour les *éventer*, & les repaſſer enſuite dans le noir.

VIOLET FIN. C'eſt un violet dans lequel on emploie la cochenille.

VIOLET FAUX, ſont tous ceux dont le rouge n'eſt pas fourni par la cochenille

VIOLET DE HOLLANDE. C'eſt un violet foncé, tirant ſur le bleu.

VIOLET D'EVESQUE. C'eſt un violet qui tire ſur le rouge.

VIRER, c'eſt faire tourner une teinture d'un jaune-rouge, à un rouge plus décidé: cela ſe dit ſinguliérement de la couleur rouge du *ſaffranum*.

VOLTER. C'eſt tortiller ou rouler des mateaux ſur eux-mêmes.

FIN DE L'ART DE LA TEINTURE EN SOIE.

C

Fig. 1.

C

G F G

D

A

B

Fig. 2.

E D

C C

B A

Fig. 3.

G

D

A

F

B

E

H

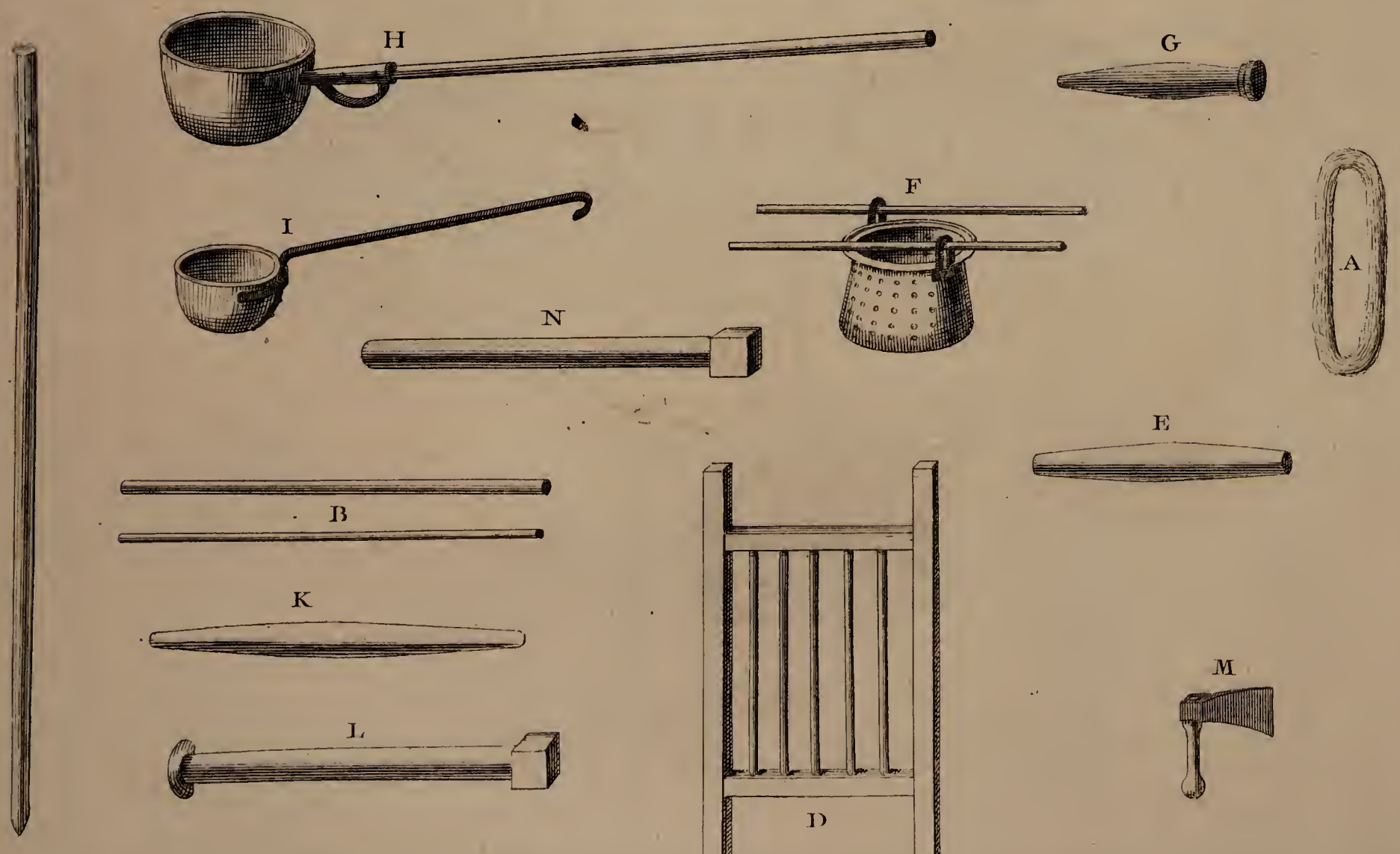
K I

1 2 3 4 5 6 *Pieds.*

Fig. 1.

Fig. 2.

1 2 3 Pieds



Patte del. et sc. 1763.

Fig. 1.

Fig. 2.

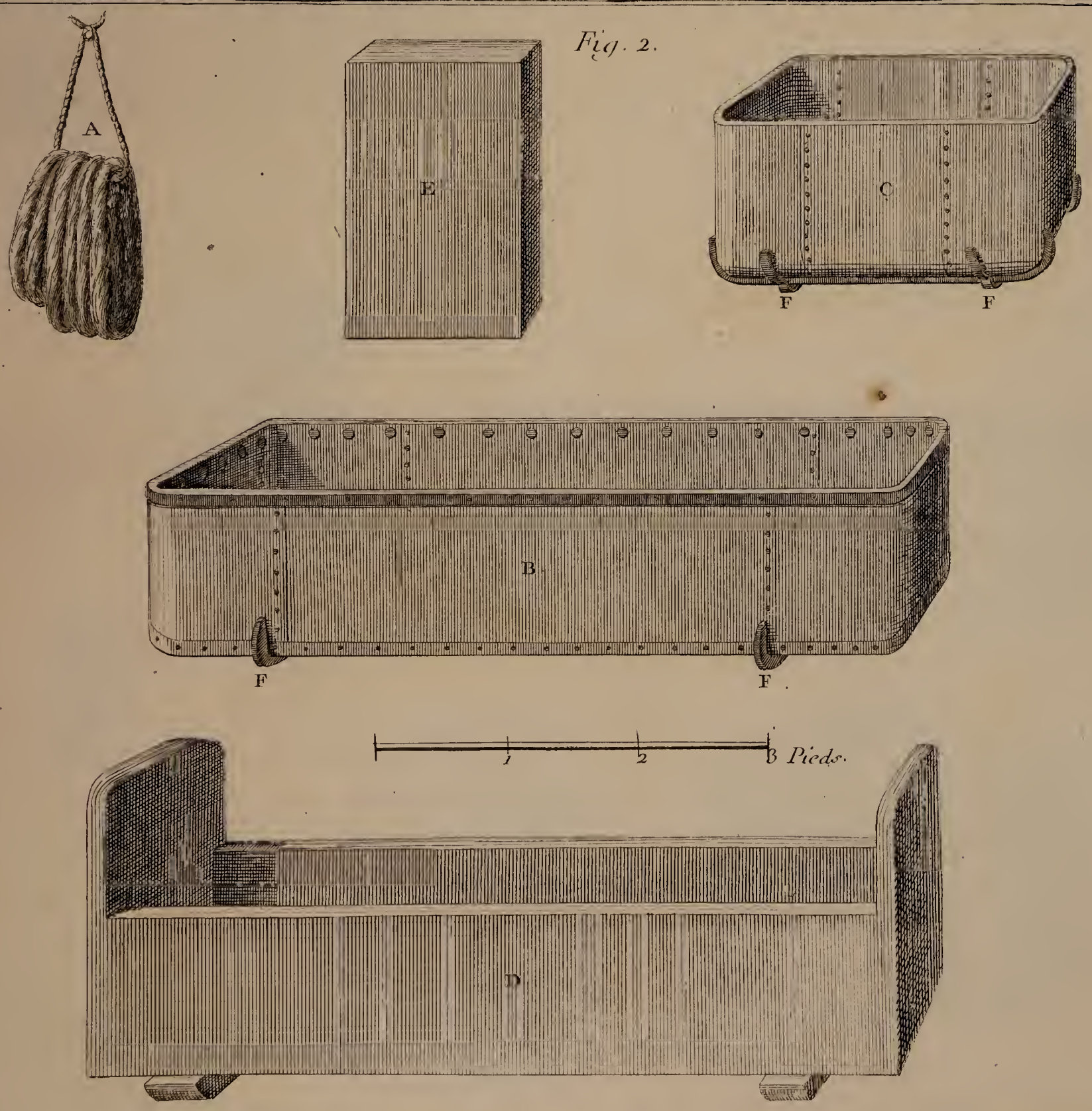


Fig. 2.

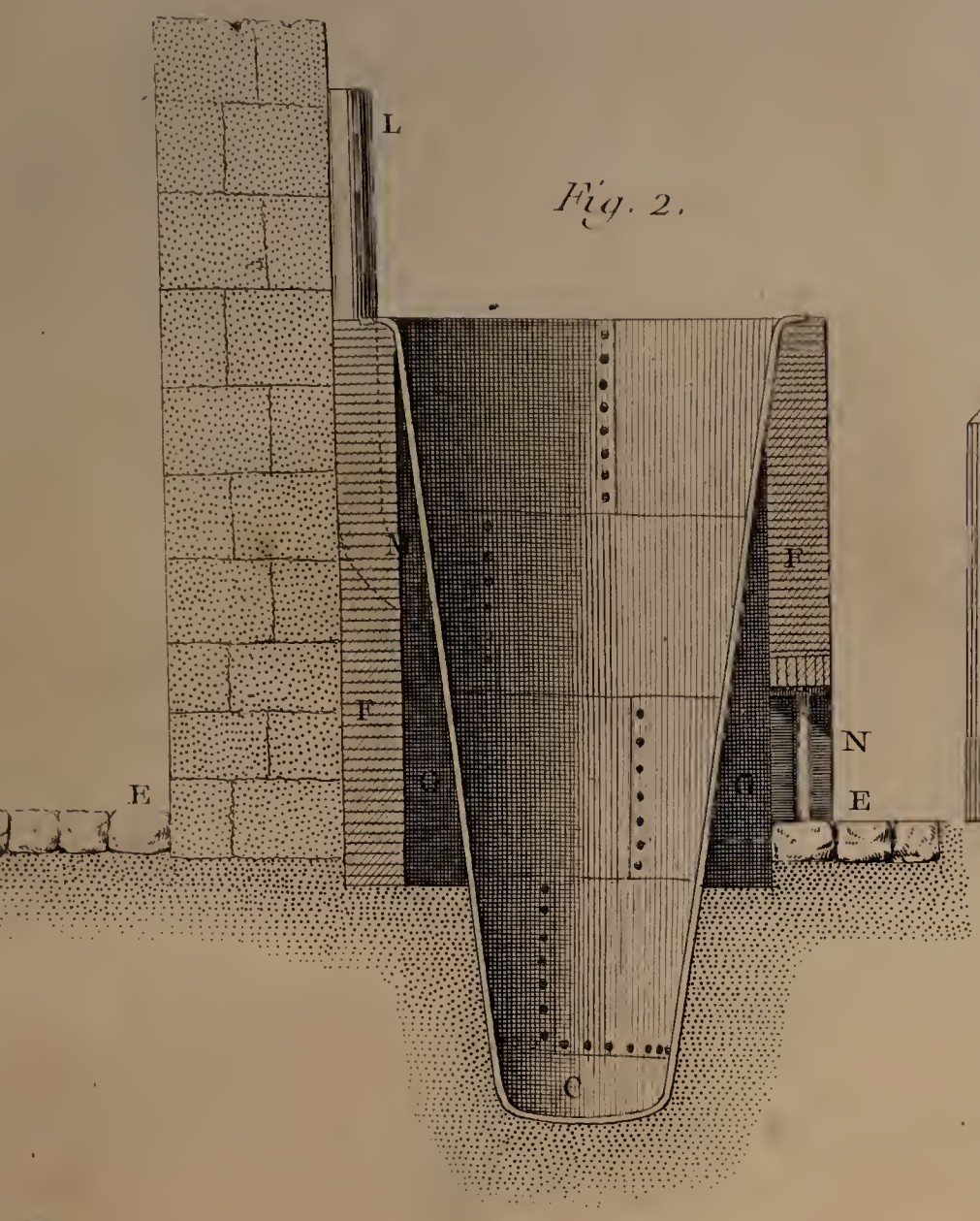
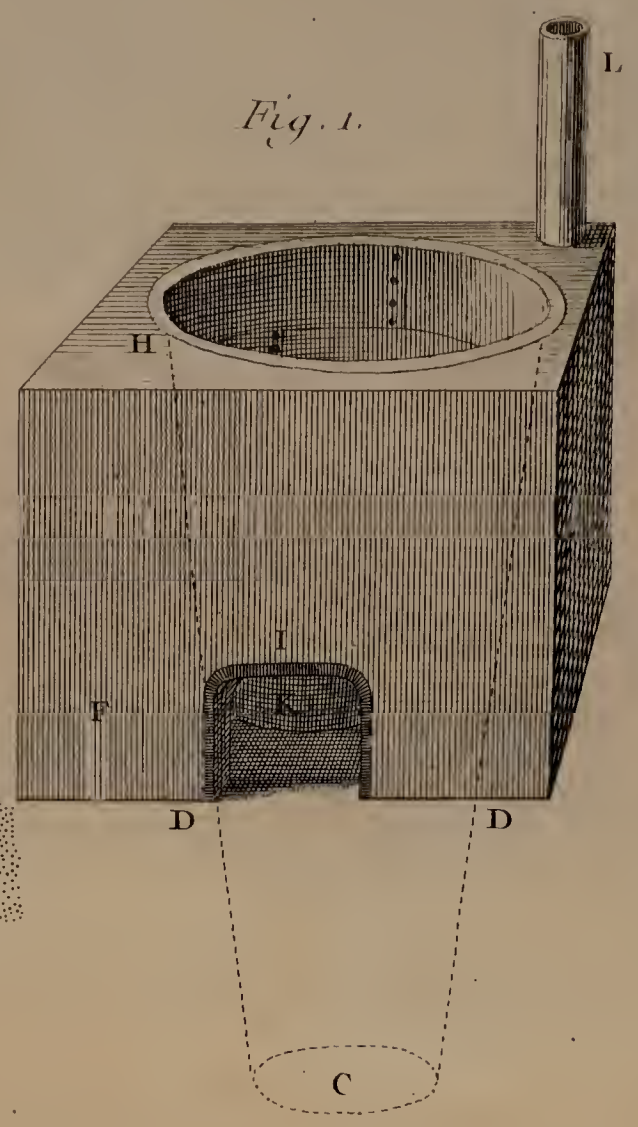


Fig. 1.



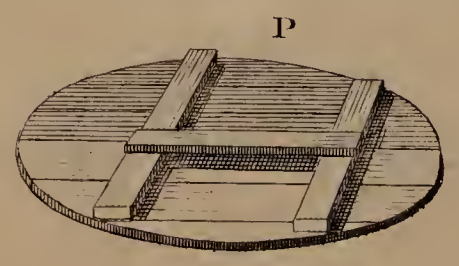
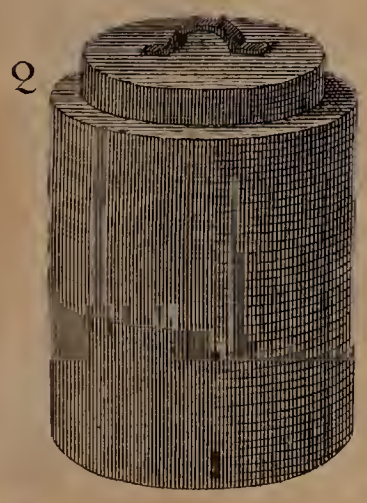
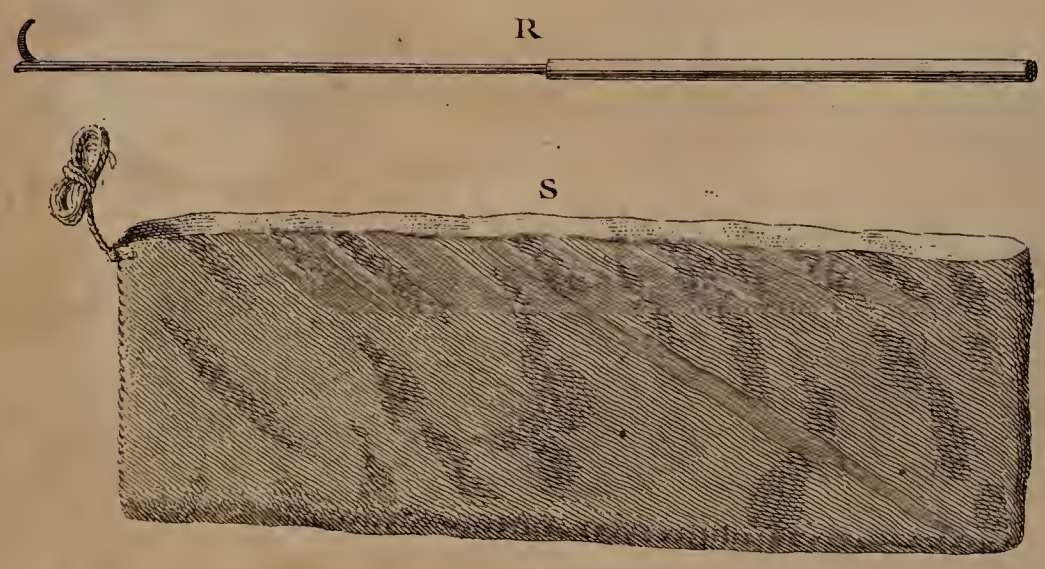
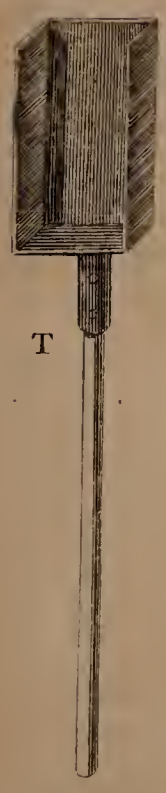


Fig. 3.







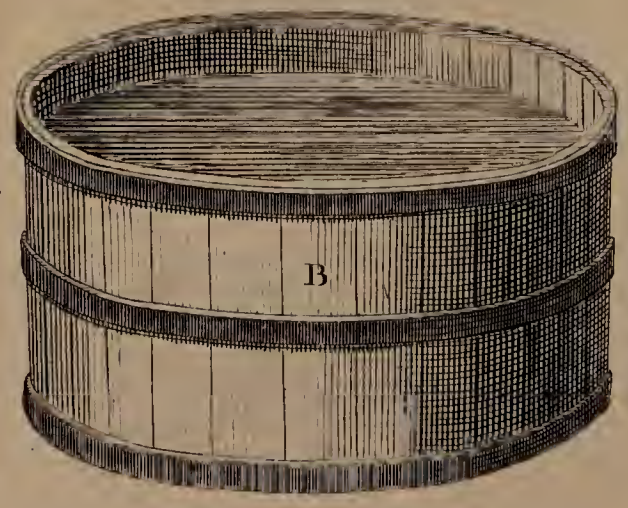


Fig. 1.

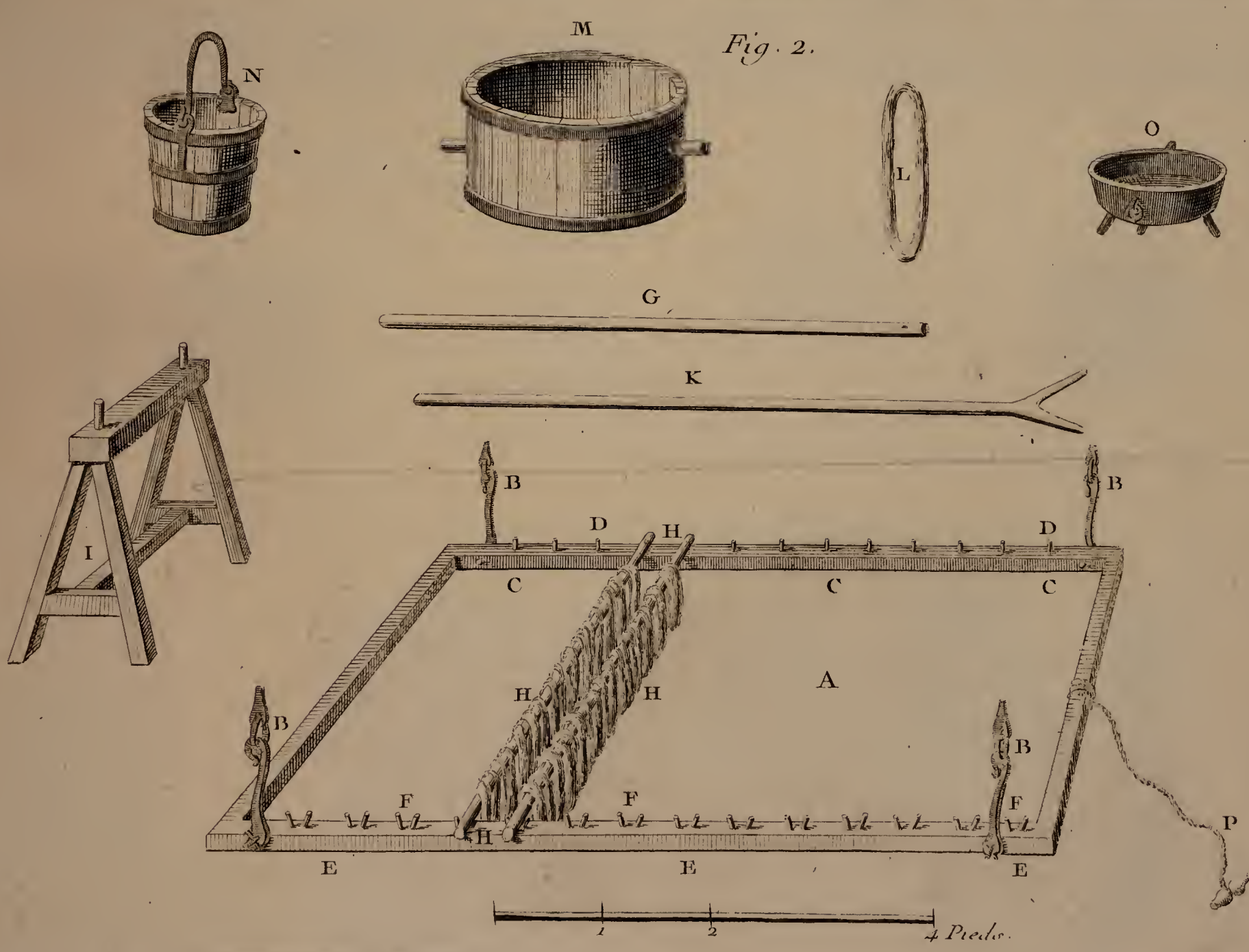
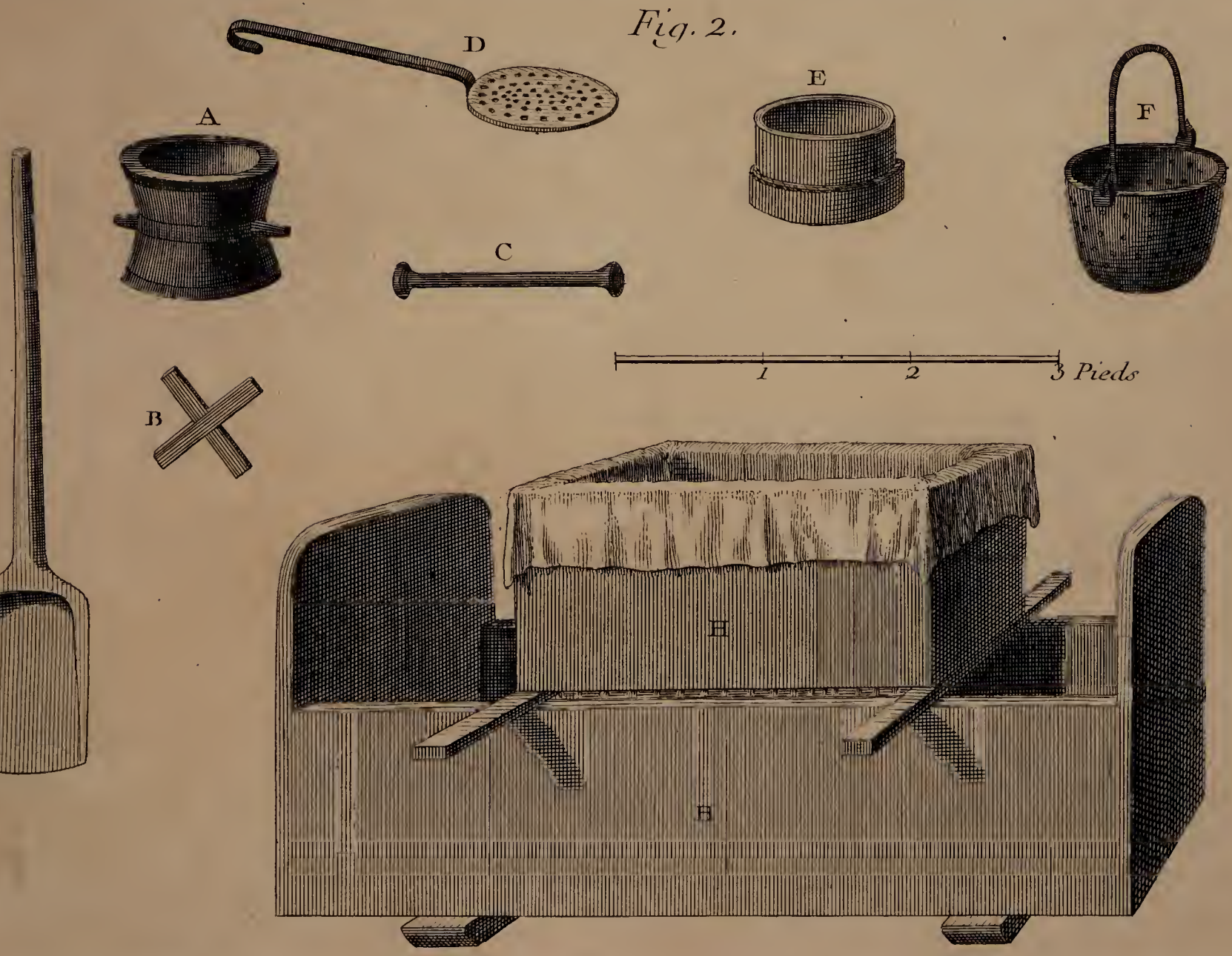
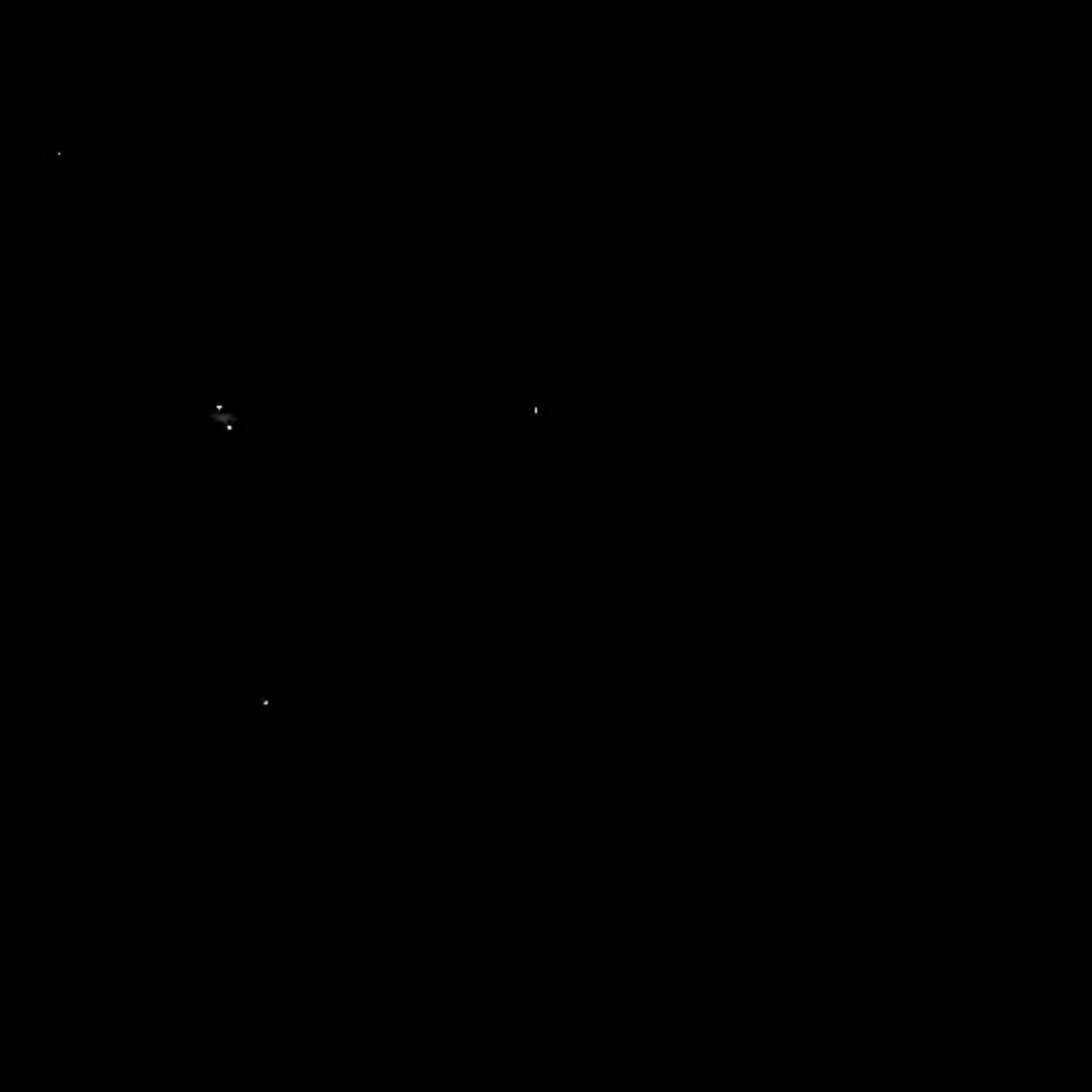


Fig. 2.

Fig. 1.

A
B
C
D
E
F
G
H

Fig. 2.



Patte del. et Sculp.